BnF Gallica

Bulletin hispanique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Université de Bordeaux. Faculté des lettres et sciences humaines. Auteur du texte. Bulletin hispanique. 1927-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Vol. XXIX Octobre-Décembre 1927 N° 4

ANECDOTES OU LÉGENDES

SUR L'ÉPOQUE D'ALPHONSE VIII[1]

Lope de Arenas et Dominguejo
La prise de Zurita.

J'ai reproduit, parmi les Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille[2], deux chapitres du ms. 1347, avec les rares variantes du 8817, sur la prise de Zurita. Ici encore nous pouvons constater une similitude parfois littérale, quoique incomplète, avec le *Valerio* (VI, VIII, V) :

El cauallero llamado *Lope de arenas* hurtò el castillo de çurita : ℭ basteciolo muy bien de gentes : ℭ viandas : hazia guerra del ℭ robaua toda la tierra. Como *lo supo el rey don Alfonso* octauo de castilla que fundo el monasterio delas huelgas de Burgos : ayunto su hueste ℭ *cerco* el castillo. Estando sobre el *embiole dezir Lope de arenas* q̄ *se queria venir asu merced* : y q̄ para esto le embiasse *los cōdes dō Nuño* de lara ℭ don osorio *cō quiē hablasse su pleytèsia*. Los codes fuerō al castillo por mandado del rey : como fuerō dētro *fuerō* luego *presos*. El rey tuuose por burlado por Lope de arenas. Acaescio q̄ *salio del castillo vn hōbre/* q̄ auia nōbre *Dominguejo/* ℭ *vino al rey* ℭ *dixole* q̄ *si el le hiziesse merced* que haria como tomasse *el castillo*. El rey gelo prometio. *E dominguejo* le *dixo*. Señor dadme *vn hōbre* señalado de vr̄a casa *aquiē* yo de *una herida* q̄ no sea d'muerte : ℭ quando yo lo hiriere huyre al castillo : ℭ vos embiad empos de mi diziendo ; prē-dedlo : ℭ yo dire a Lope de arenas q̄ heri vn cauallero q̄ estaua hablādo cō vr̄a merced diziēdo mucho mal d'l : ℭ por esta manera tornare en su priuāça : ℭ terne manera como vos de el castillo. El rey dixo entonces. Como podria yo auer hōbre q̄ se assi dexasse ferir. Estaua antelrey un noble *cauallero* de *Toledo* llamado Pero diaz : como ouiesse gran lealtad ℭ amor al rey su señor dixole. Señor por que uos *cobredes* el castillo *yo esperare* vna herida. *Entōces domin-*

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 246, et 1927, p. 145 et 241.
2. *Bull. hisp.*, 1917, p. 101. Dans le tiré à part les renvois 3, 4, 5, 6 sont à corriger en 2, 3, 4, 5.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

guejo diole una cuchillada con vn puñal enel rostro de *guisa* q̄ no muriesse : ꝛ luego huyo para *el castillo / y los dela hueste empos* del dādo grandes bozes q̄ le *prēdi*essen *fasta que lo* encerraron *en el castillo. Lope de arenas preguntole* q̄ hiziera porq̄ *venia* assi ; ꝛ *Dominguejo* le *dixo* que matara un cauallero *honrado que estaua hablando conel rey* q̄ dezia mal del. *Edesto plugole* amalo (sic) ꝛ hizole *guarda mayor sobre todos los veladores.* Acaecio assi que *un dia* Lope de arenas se estaua *afeytando* en vna camara solo cōel barbero : entro dominguejo con vn venablo en la mano : Lope de arenas le pregunto *como andaua* assi ꝛ *dixole* q̄ *es*sa *noche* se *cay*era *vna vela* q̄ la hiziera *adobar. Y en diziendo esto diole del venablo vn tan gran golpe que nunca mas hablo :* ꝛ *saliose luego del castillo forado q̄* enel muro tenia *hecho* : ꝛ fuesse *para el rey* ꝛ *dixole. Señor cumplido he lo que* vos *prometi.* Y contole como auia *muerto* a *lope de arenas.* Entonces *salio* del castillo *vn sobrino de lope de arenas* y entregolo luego *al rey*...

La grande différence entre les ms. 1347 et 8817 et le *Valerio* tient à l'échange entre le style direct et le style indirect. Le nom du Tolédan qui consentit à recevoir la bonne blessure manque dans les deux manuscrits, preuve nouvelle que Almella en a connu un autre fort apparenté à ceux-là, mais ayant ses caractéristiques. Je noterai que le ms. 1347 nomme « don Nuño ꝛ don *Lope* » là où le *Valerio* met « don Nuño de Lara ꝛ don *osorio* » ; le 8817 porte « dom mº (muño) ꝛ dom *estero* », où il faut lire sans doute *osorio*.

Ruy Sánchez (III, 26) nous a conservé de son côté cette anecdote, et sa narration diffère peu de celle d'Almella : comme lui, il donne le nom du blessé volontaire (Petrus Didaci), mais sans dire qu'il fût Tolédan et il spécifie que c'est à la figure qu'il reçut le coup. Il fait de Dominguillo un « mimus siue bufo », ce qui n'est indiqué ni dans le *Valerio* ni dans les manuscrits 1347 et 8817 :

Rebellauerat contra Alfonsum miles quidam dictus Lupus de Arenis, seque in arcem famosam de Zoritam inclusit atque intrusit; ex qua incōmoda plurimas finitimis ingerebat. Cupiebat rex quam maxime castrum simul & militem ad manus habere. Idque cum quidam *mimus siue bufo* dictus Dominguellus, facetus, sed prudens, qui aput Lupum erat, intellexisset, regem ipsum arcessiuit, sibique castrum & militem se daturum pollicetur. Percunctatus a rege quonam pacto id fieri posse confidebat, ille, ut erat astutus, remque diu

animo digesserat, regi utilem, sed funestam malitiam aperuit, ut uidelicet pateretur, se aliquem ex regis militibus in facie citra mortem percutere, statimque ad castrum fugeret, ut Lupo Castellano nuntiaret quendam ab eo militem in regis praesentia pro eo interfectum, quia de eodem hupo detraheret, proditoremque appellasset : qua occasione grate cum reciperet, & tandem castrum ad regis manus deduceret. Annuit rex, sed non reperiebatur qui se percuti a bufone permitteret. Affuit tandem quidam nobilis & grandaeuus miles *Petrus Didaci.* Is ut rex castrum obtineret, passus est se a bufone *in facie perculi.* Expleto igitur concepto facinore, Dominguellus cōcito gressu ad arcem fugit, Castellanoque retulit ob eius honorem in regis conspectu militem occidisse. Quae res pergrata Lupo fuit, illumque dilectum habuit, & custodibus arcis praeposuit. Cum igitur captata die Castellanus in camera raderetur, oblata opportunitate lancea bufo spatulas eius perfodit, & illico interemit, ac per locum ab eo destinatum ex arce exiens ad castra regis deuenit : cui Expleui inquit, quae promisi, Lupum proditorem interfeci. Eoque loquente nepos[1] Castellani ad regem accessit, clauesque arcis donauit.

La ruse de Dominguillo rappelle étrangement celle de Vellido Dolfos.

Voici le texte du ms. portugais de Paris. On notera que le nom de Pero Díaz s'y trouve, comme dans Almella, et que, en revanche, il y manque deux détails relevés dans la Troisième chronique générale[2] par M. Menéndez Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 85; 3e éd., p. 129): la recommandation de Lope de Arenas à son neveu et le châtiment de Dominguillo :

(Fol. 215) Co. V̄. XIX[3]. Andando elrrey dom affonso pello regno cobrar os logares q̄lh' tomara seu tyo elrrey de leon. ⁊ por seer conhocido por rrey ⁊ senhor da trr̄a. chegoulhe mādado como (fol. 215v) sse alçara lopo darenas[4] com corita. Ellrey ajuntou logo sua hoste ⁊ foy sobre elle. Eo conde dom lopo q̄ndo osoube ueósse p̄a elrrey muy bem acōpanhado. ⁊ elle deulh' hūu logar en q̄ combatesse. Eo castello staua muy bē basteado darmas ⁊ de uyandas. Estando assy mandoulhe diz' lopo darenas q̄ se queria vijr aasua mercee. ⁊ q̄ p̄a esto

1. Ici « neveu », *sobrino.*

2. Mondéjar reproduit le passage (p. 50) : c'est par signe que Lope de Arenas donne l'ordre à son neveu; et Dominguillo reçut, sur sa demande, « ciertos maravedis de juros », mais le roi lui fit couper les pieds et les mains, pour avoir trahi son maître.

3. li-74 a un titre : « de cōmo el Rey don alfonso fue sobre lope de arenas / q̄ se le levantara con çorita, cuenta la estoria que andado... ».

4. li-74 : « lope dias de arenas ».

q̄lhe mādasse aocastello dous condes cō que fallasse sua p'itesia. cōuen asabr̄ dom moninho[1]. ⁊ dom ostero[2]. Los condes forom aocastello p̱ mādado delrrey. mas logo q̄ fo2ℊ dentº fo2ℊ p'sos. Elrrey teuesse por enganado de lopo darenas. mas sayo do castello hūu hom̄e q̄ auya nome domīguelho[3] ⁊ veosse p̱ elrrey dom affon̄ ⁊ disselhe q̄ selhe fezesse m'cee q̄ faria como tomasse ocastelo. ⁊ elrrey lha prometeo. Entom lh' disse domynguelho[4]. Senor dademe hūu hom̄e aq̄ de hūa ferida de q̄ saya sangue. ⁊ desqueo ferir fugirey p̱a auilla ⁊ uos mādade empos mȳ dizendo prendeeo ⁊ eu direi[5] alopo darenas q̄ feri hūu hom̄e honrrado q̄ staua fallando cōnosco[6]. ⁊ per esta guisa tornarey[7] en sua p'uança. entom ordenarey como uꝰ de ocastello. Elrrey disse. honde poderia elle auer hom̄e q̄ se assy leixasse ferir. ⁊ staua ante elle hūu cavaleiro de tolledo q̄ auya nome *p̱o diaz*[8] ⁊ disselh'. senhor por uos cobrardes o castello eu esp̱arey hūa ferida. Entom domīguelho feryuo cō hūu cuytello *astroso* q̄ tragia[9] de guisa q̄ nō morresse. ⁊ logo q̄ lhe deu fugio p̱ao castello. ⁊ os dahoste empos elle dando uozes q̄o p̄ndessen ataa q̄oençarraron no castello. Eloppo darenas preguntoulh' que fez'a ou por q̄ uijnha assy. ⁊ domīguelho lhe disse q̄ matara hūu caval'o honrrado q̄ staua falādo com elrrey ⁊ q̄lhe dizia delle mal. ⁊ desto prougue muyto a loppo darenas ⁊ amouo por ello muyto dally adiante. ⁊ fezeo guarda mayor sobre os uelladores todos.

Cº. V̄. XX[10]. Loppo darenas stando hūu dia fazendo abarua. ⁊ nō stando hy outro nēhūn senō oalfageme[11] ex que entrou domiguelho com seu denabre[12] na maão. ⁊ lopo darenas lh' preguntou como andaua assy. ⁊ elle disselh' q̄ essa noite caera hūa uella ⁊ q̄a fazia adubar. ⁊ en dizēdo esto deulhe do denabre tam ḡnde golpe q̄ nūca jamais falou. ⁊ sayosse logo do castello p̱ hūu furado que no muro tijnha feito. ⁊ foisse p̱a elrrey ⁊ disselh' senhor compᵗdo he oq uꝰ promety ⁊ mādaae logo entrar o castello ca non ha hi quē odeffenda. ca seede c'to q̄ ia nūca uꝰ mais destruïra loppo darenas ca eu lh' dey tal golpe deste denabre q̄ logo foy morto. E entom sayo do castello hūu sobrinho de loppo darenas ⁊ deuo logo aelrrey...

1. li-74 : « don motiro ».
2. *Id.*, li-74.
3. li-74 : domīguelo.
4. li-74 : domīgejo.
5. li-74 : ⁊ yo diere.
6. li-74 ajoute : « mucho mal del ».
7. li-74 : entrare.
8. li-74 : pero dias.
9. li-74 : « firilo con uñ cochillo enel rostro que traya... »
10. li-74, titre : « de coⁿo el Rey don alfoñ cobro çorita ».
11. li-74 : el alfajeme.
12. li-74 : venablo.

M. Menéndez Pidal note (*Catálogo*, 1re éd., p. 74, 3e éd., p. 116) que la Troisième chronique générale, la Chronique de Vingt Rois, et celle de Castille (conformes donc en cela avec le 8817 et le 1347) sont d'accord pour dire que ce fut D. Nuño qui conseilla au roi de récompenser le comte D. Lope, détail qui manque dans la Chronique de 1344, tout au moins dans Ii-74[1].

Le même érudit a également signalé la présence dans la chronique de 1404 (ms. Vindel) de l'épisode de Lope de Arenas et de Dominguillo, sans doute conforme au texte Ocampo, puisqu'il se contente de renvoyer à celui-ci.

Il ne s'agit pas là d'un événement complètement imaginaire; la preuve en est dans les deux privilèges cités par Mondéjar (*Memorias históricas*, p. 49) et datés de l'Era MCCVII (1169), le premier, « devant Zurita, au temps où le comte D. Nuño et le comte D. Ponce étaient prisonniers du très méchant Lope de Arenas, le III des nones de mai »; et dans le *Cartulario de San Pedro de Arlanza* publié par Dom Luciano Serrano (p. 216), nous en trouvons un autre de la même année : « facta carta in Zurita, tunc temporis quando comez Nunio et comes Pontius a captivitate inde fuerunt liberati, Era MªCCªnVIIª IIIX « Kalendarum Junii ». Ce n'est donc ni D. *Osorio* comme dit Almella, ni D. *Moliro* comme porte le II-74, ni D. *Estero* ou *Ostero* comme ont le ms. 8817 et le ms. de Paris, ni enfin D. *Lope*[2] comme veut le 1347, mais D. Ponce de Minerva[3], qui fut fait prisonnier avec D. Nuño. Notons au surplus l'hésitation du ms. 8817, qui, après avoir mis en cause « dom estero », le remplace à la fin par « dõ diego »; et c'est celui-ci qui fait au roi la réponse fière et désintéressée qui termine l'épisode.

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 251.

2. J'ignore dequel D. Lope il s'agit. Cf. Pidal (*Catálogo*, 1re éd., p. 85; 3e éd., p. 129), à propos de la Troisième Chronique générale : « Tambien es nueva la continua mención del conde D. Lope de Evia a lado del conde C. Lope de Navarra .. » *Evia* sans doute *Abia de las Torres:* cf. Madoz, et D. L. Serrano, *Fuentes para la hist. de Castilla*, t. I, p. 75.

3. Sur l'origine des Ponce de Minerva, voir Salazar de Mendoca, *Origen de las Dignidades...*, fo 27r : le premier était venu avec son oncle, Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles. Je ne vois pas duquel de ses descendants il est question ici.

Conclusion.

On aura sûrement noté le relief de certains caractères : celui de D. Diego López de Haro, surtout. Il est le vassal fidèle, qui risque tout pour son souverain, et accepte la responsabilité des imprudences de celui-ci (la *pecha*). S'il a faibli à Alarços à cause d'un ressentiment explicable par le point d'honneur, il se rachète brillamment à Las Navas. Pas plus que Roland, il n'est exempt de jactance, et lui aussi s'en voit puni; pas plus que le Cid, il ne se prive de recourir à la ruse (épisodes du siège d'Alarcos). Il manque même de parole à l'occasion : témoin ces otages qu'il laisse décapiter plutôt que de se constituer prisonnier au Maroc. Physionomie très vivante, variable avec les circonstances, mais reconnaissable toujours.

Très attachante aussi est la figure du comte D. Nuño de Lara, soit qu'il défende le droit des nobles, soit qu'il intervienne pour faire pardonner D. Diego; soit qu'il se présente avec six cents compagnons à Fernán Ruiz pour se livrer si celui-ci ose le prendre, soit qu'il ait recours au stratagème que lui prêtent certaines rédactions de la Chronique générale.

On peut remarquer aussi ce trait extrêmement réaliste, mais bien curieux, du comte Manrique, dont les jambes tremblent au moment du combat, et qui explique une telle faiblesse par cette admirable phrase : « La chair est chose faible et craint la mort et tout ce qui fait peur; mais le cœur est solide à sa place pour faire ce qu'il doit. » Réponse d'autant plus belle que celui qui la prononce trouvera la mort dans le combat.

Tous deux, soutiens du jeune roi, alliés dans la personne de leurs enfants, rivalisent de désintéressement et de générosité. Si D. Nuño obtient la grâce de D. Diego et si, selon certains manuscrits, c'est lui qui demande une récompense pour le comte D. Lope après Zurita, D. Diego lui a laissé en somme volontairement le beau rôle vis-à-vis des nobles dans l'affaire de la *pecha*. C'est D. Diego[1] qui conseille au roi

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 165. Rodrigue de Tolède (VIII, 11) et la Chr. gén., texte Pidal, § 1020, p. 704, ne parlent pas de lui en cette occasion. La *Chr. lat. des Rois de Castille* (§ 25) ne parle pas expressément des Navarrais.

Alphonse *el Noble* d'abandonner aux rois d'Aragon et de Navarre tout le butin de *Las Navas* : le roi de Castille et les *hidalgos* auront pour eux l'honneur. C'est lui qui, bien que sa sœur eût un fils du roi Ferdinand de Léon, a assuré à Alphonse IX la succession au trône de son père, conformément au droit; il s'est du reste refusé à recevoir d'Alphonse IX la bannière royale et les terres qu'il tenait jadis pour Ferdinand II: il doit d'abord aide et protection à sa propre sœur, marâtre du nouveau roi.

Fernán Ruiz de Castro et son fils Pedro Fernández[1] sont les adversaires du roi Alphonse VIII et de ses vassaux, Diego López, le comte Nuño et ses fils. Le père ne dédaigne pas de recourir à la ruse[2], non plus que D. Diego lui-même[3]; mais il se laisse jouer lui aussi, soit par D. Nuño, soit par Ruy Gutiérrez, suivant les versions; il n'est du reste pas dupe deux fois! Le fils, lui, se laisse duper à fond par D. Diego et aucune version ne lui donne sa revanche.

Il est clair que les figures de premier plan sont celles des Haros et des Laras, mais celles des Castro ne sont pas sacrifiées. La même auréole les entoure, avec plus ou moins d'éclat. Aussi sommes-nous au moins fondés à voir dans tous ces récits un même esprit favorable aux grands seigneurs de l'époque d'Alphonse VIII. Si nous n'avons pas affaire ici à une épopée aristocratique, c'est du moins l'attachement à l'aristocratie, c'est l'idéal aristocratique qui inspire le narrateur, aux dépens, s'il le faut, des *villanos*, comme dans l'épisode de las Navas, où les milices madrilègnes sont citées pour leur manque de bravoure.

Peut-être faut-il simplement supposer que les rédactions en cause ont subi l'influence de cette ambiance. Mais elles n'ont

1. « Hic Fernandus Roderici genuit ex infantissa domna Stephania Petrum Fernandi potentissimum virum » (Luc, p. 106, l. 51). Ce dernier était donc le neveu de Ferdinand II. Cf. plus haut, p. 1 et 8. Son fils, Alvar Pérez, joua un rôle important sous Ferdinand III. Voir Salazar de Mendoça, f° 59r, et la *Chr. lat. des Rois de Castille*, où je donne (note 65, 4) un tableau généalogique (voir aussi les § 47 et 66): « Hijo de un sobrino de D. Gutierre Fernández », dit D. L. Serrano (*Col. diplomática de San Salvador de El Moral*, p. 80): son père était bien en effet neveu de Gutierre Fernández (cf. p. 1, note 2).

2. Quand il tua D. Manrique.

3. Au château d'Alarcos.

pas dû inventer, à part peut-être les détails qui s'expliquent par les substitutions de noms signalées ci-dessus[1]. Elles n'ont fait que recueillir et condenser un folklore. C'est tout de même là qu'il faut en venir. Au temps d'Alphonse X ou de Sanche IV, et après eux, nous assistons à une reprise des prétentions et des turbulences des grands vassaux, matés par la grande Bérengère et son fils Ferdinand III. Quoi d'étonnant si cette réaction a laissé des traces, traces brillantes et significatives, sur des rédactions peut-être élaborées dans les milieux les plus intéressés? Il est clair, par exemple, que pour soutenir la prérogative, que l'on reconnaissait aux Laras, de parler au nom des nobles dans les *cortes*, l'histoire de la *pecha*[2], telle que nous l'avons vue exposée, fut tout à fait appropriée.

Un sentiment profond anime le narrateur : celui de la fierté qui convient au noble, fierté désintéressée qui fait dédaigner

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 249.

2. Cf. Salazar de Mendoça, *Origen de las dignidades...*, f° 48ʳ et 52ʳ. « Por esto dizen que los hijos dalgo se obligaron a darle vn yantar cada año, y quedó el hablar por ellos la casa de Lara en las Cortes... Dexo introducido este Conde don Alvaro (Nuñez de Lara, hijo de el Conde don Nuño), que los señores de Lara hablassen en las Cortes por los hijos dalgo de Castilla. » Cette prérogative existait en fait, mais il s'agissait de lui donner un fondement historique ainsi qu'au droit de *yantar*.

Dans le *Poème du Cid*, v. 304, *porque crece en la yantar* a le sens de « se le agregaron nuevos partidarios », suivant Bello, approuvé par M. Menéndez Pidal (*Cantar de Mio Cid*, p. 315), qui comprend ainsi : « Como el señor alimentaba a sus vasallos en las expediciones (249), el gasto hecho en la comida indica el número de expedicionarios ». Le vers 249 « yo adobaré conducho pora mí e pora mis vasallos » implique en effet que l'achat des vivres incombait au chef. Tout en comprenant de même, en définitive, le mot *yantar* au vers 304, je l'interpréterais non point par « le nombre de ceux qu'il avait à nourrir » (E. Mérimée, *Le Poème du Cid*, p. 56), mais par « le nombre de ceux qui lui reconnaissent le droit à la *yantar* », c'est-à-dire de ses fidèles; et je traduirais, au v. 285, non point par : « On fait grand'chère au bon Campéador » (E. Mérimée, p. 55), conformément au sens indiqué par M. Menéndez Pidal (comida especialmente del mediodía) mais par « On lui forme une grande compagnie », ce que développent les vers suivants (286-294), qui constituent avec le v. 285 la laisse en *ó*. Aussitôt en effet,

tañen las campanas en San Pero aclamor.

Ce n'est, je suppose, point pour annoncer le banquet, mais pour appeler les fidèles du bon Cid; et en effet il en arrive 115. *Yantar*, d'après cela, serait devenu déjà l'équivalent de « l'ensemble des vassaux ou des fidèles » en partant du sens de « ceux qui donnent la *yantar* ». Il est clair que ce n'est plus à eux de donner la *yantar* quand ils sont sous la bannière du Cid, mais le mot sert encore à les désigner. D'autre part notons que le Cid a bien soin de dire à l'abbé Don Sanson qu'il ne vient pas se faire nourrir par le monastère; et il s'empresse, pour le rassurer, de lui donner 150 de ces marcs d'or qu'il a empruntés aux bons Juifs, dont 50 à titre de don et 100 pour les dépenses occasionnées par le séjour de sa femme et de ses filles. C'est reconnaître qu'il n'a pas droit ici au *conducho*, à la *yantar*, et peut-être n'est-ce pas sans arrière-pensée que le poète fait parler ainsi le Cid : ainsi son exemple ne pourra être invoqué plus tard que pour donner, non pour réclamer.

les profits matériels et passer avant tout le devoir vis-à-vis du suzerain, mais n'admet le service que comme un devoir de vassal et la récompense que comme quelque chose de non prévu au contrat qui le lie. C'est du moins le sens que l'on peut donner, semble-t-il, à la belle réponse du comte D. Lope au roi qu'il est venu aider au siège de Zurita[1].

Loyauté envers le suzerain, mais loyauté aussi envers l'adversaire : voyez la belle figure de D. Pedro Fernández, qui, joué par D. Diego López, tient néanmoins sa parole et laisse partir tous ceux qui se trouvent encore dans le château d'Alarcos.

Et pourtant, sans doute pour le contraste, il y a tout de suite une restriction à faire. En effet ces récits ont aussi, au moins quelques-uns, un trait qui ne peut manquer de frapper le lecteur et qui lui remémore le type légendaire d'Ulysse. Fernán Ruiz, le comte D. Nuño, Diego López ont ceci de commun, on l'a vu, qu'ils ont volontiers recours à la ruse, à la restriction mentale tout au moins : que cela répondît à la psychologie d'un temps où, dans les conventions entre souverains comme entre particuliers, des formules étranges et compliquées étaient considérées comme nécessaires pour déjouer la mauvaise foi, il n'en est pas moins vrai que ces bons tours joués par Fernán Ruiz au comte Manrique (tragique celui-là), par le comte Nuño à Fernán Ruiz, par Diego López à Pedro Fernández, ont quelque chose de bien imaginé, d'artistique, qui permet de mettre en cause l'ingéniosité du conteur autant que celle des personnages eux-mêmes.

Cette ingéniosité apparaît encore plus nettement dans l'énumération des vaines prétentions de Diego López : on en compte quatre, toutes frustrées. L'idée même de présenter sous un jour ridicule un tel personnage, de montrer sa forfanterie, d'y insister pareillement pour revenir encore sur sa lâcheté occasionnelle au moment où il va la racheter à Alarcos, n'est-elle pas une idée à la fois épique et populaire?

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 251 et plus haut, p. 341.

Quand Hector, dans l'*Iliade*, est abandonné par les dieux, lui aussi a peur et fuit devant Achille :

> Ἕκτορα δ', ὡς ἐνόησεν, ἕλε τρόμος · οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη
> αὖθι μένειν, ὀπίσω δὲ πύλας λίπε, βῆ δὲ φοβηθείς. (XXII, 136)

Diego López, lui, par ses vanteries a mérité une quadruple leçon qui pourra servir aux autres chevaliers. Leçon d'honneur et de modestie qui nous donne la psychologie d'une époque! Chez lui comme chez Roland, l'orgueil reçoit son châtiment : il y a là une moralité absente de l'*Iliade*, où Hector est simplement abandonné à son destin ; il y a là une leçon profondément chrétienne.

Toutefois, tant de traits, de procédés épiques ne prouvent nullement qu'il y ait eu une épopée ou des épopées consacrées à ces personnages ou à ces événements. Comme pour l'histoire de la Cava dans la teneur de la Chronique de 1344 (*Bull. hisp.*, 1919, p. 297[1]), on peut penser à la mise en œuvre, par un prosateur non dénué certes de maîtrise, de matériaux conservés par la légende, déjà préparés peut-être par des élaborations antérieures, ou annoncés dans des notes, dans des renvois, en marge des colonnes d'un manuscrit. L'épopée n'est pas la seule manière de fixer la tradition, même épique : il y a aussi l'histoire.

Mais cette tradition, comment s'est-elle transmise jusqu'à ceux qui l'ont fixée sur les parchemins, parmi les enluminures? Sans doute dans les familles mêmes des héros, ou dans l'entourage, parmi les partisans et les vassaux de ces familles. Mais il n'est pas nécessaire que chaque héros ait laissé ainsi sa tradition à part. Un suffisait, du moment qu'il était en relation

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 199. M. R. Menéndez Pidal en a donné récemment le texte, d'après le ms. Zabálburu et les ms. 2-I-2 de la Bibl. Real, Ii-73 de la Bibl. Nac., dans *Floresta de leyendas heroicas españolas; Rodrigo el último godo*, t. I, *La Edad Media* (*Clásicos Castellanos*, Ediciones de « Lectura », t. 62, 1925), dont l'introduction est tirée de *El Rey Rodrigo en la literatura* (*Rev. d. Archivos*, 1924). Je note que M Menéndez Pidal y repousse aussi nettement (et plus encore) que moi l'idée que cette rédaction procède d'une *gesta* : « En el notable consejo de Ceuta yo no puedo ver estilo épico claramente definido; los discursos que alli se pronuncian son parlamentos pensados con razonadora retórica, no son un diálogo de tonos imaginativos ; no se halla en su frascología el menor rastro de animación poética; esos parlamentos están compuestos para la prosa narrativa, no están fantaseados dentro del verso épico... »

avec les autres. On conçoit très bien que, soit les Haros, soit les Laras aient attiré à eux, en la concentrant, toute la sève, pour en faire profiter non seulement leurs amis et partisans, mais leurs adversaires mêmes, devenus, dans le jeu épique, leurs partenaires.

De toute façon, il y a dans ces récits une évidente liberté vis-à-vis d'un des personnages, Diego López; elle est assez grande pour exclure l'hypothèse d'une veine exclusivement exploitée par des conteurs inféodés à sa maison. Je penserais plutôt à l'entourage des Laras. Et encore faut-il supposer quelque indépendance et quelque désinvolture pour parler du beau-père de D. Alvaro et D. Gonzalo comme le fait celui qui nous parle de sa conduite à Alarcos, et des malheureux otages qu'il abandonna. Cela nous rapproche singulièrement des conteurs populaires.

Anecdotes ou légendes, ce qui caractérise ces divers épisodes, ce n'est pas seulement leur aspect épique, d'où l'on n'est, du reste, en droit de rien conclure, car l'épopée est déjà dans l'histoire quand il s'agit d'un pays et d'une époque comme l'Espagne du XII^e^-XIII^e^ siècle.

Ce qui les caractérise aussi et surtout c'est la façon même dont le récit est conduit : dialogues, péripéties sériées, intérêt concentré sur une action, physionomies accusées, conception de l'honneur et du droit (ces deux ressorts moraux de la société aristocratique d'alors). Tout nous pousse à voir là non pas de la matière brute d'histoire, mais de la matière travaillée, c'est-à-dire dramatisée, coulée dans une forme épique.

Prose ou vers? Chronique, épopée, romances? Il serait facile d'imaginer, mais non de prouver. La masse imposante de la Chronique générale commencée sous Alphonse X, et tirée, pour une bonne part, de Rodrigue de Tolède, devait fatalement s'enrichir de ces apports anonymes, véritables paralipomènes qui en faisaient une histoire attachante, pittoresque et vivante, de l'aristocratie autant que de la monarchie castillane.

Notons que cet enrichissement a porté sur l'époque d'Alphonse VIII, qui aurait pu être, semble-t-il, déjà figée,

pour ainsi dire. C'est de la matière encore chaude qui a été introduite dans les interstices de la Chronique primitive.

Notons enfin que la floraison de ces légendes peut très bien avoir commencé de bonne heure. Celles (Huete, Zurita) que nous trouvons dans les deux manuscrits 8817 et 1347 en même temps que dans les deux manuscrits portugais et le Ii-74 peuvent être dans ce cas; les autres (la Pecha, Alarcos) seraient plus récentes. Les unes et les autres, négligées ou éliminées, ou restées inconnues des auteurs de la version officielle, se seraient fait jour dans des versions, non pas précisément vulgaires, mais aristocratiques. Il faudrait, pour se faire une idée plus nette du processus, étudier plus de manuscrits que je n'ai été en mesure de le faire. Je ne puis donc arriver qu'à des constatations partielles et à des conclusions provisoires. Mais n'est-ce pas là le sort commun de ce genre de recherches?

En tout cas, pour une au moins de ces anecdotes ou légendes, celle qui a trait à la conduite de Diego López à Alarcos, nous avons un témoignage daté, celui de Gil de Zamora dans son de *Praeconiis Hispaniae*, qui fut rédigé entre 1278 et 1282. En effet au tr. VIII, p. 104, du manuscrit de Paris, nous lisons :

Aldefonsus nobilis rex castelle succubuit suis deserentibus *sicut fertur* in prelis alarturis (*sic*), in era M^a^CC^a^ XXXIII^or^ quinto decimo Kalendas augusti presidente celestino papa tercio. Domino didaco de byscaya dicto bono nota fuit inposita in hoc bello. Ratione obsidum quos dederat reptatus fuit similiter *sicut fertur*. Comites de castella non se habuerunt fideliter *sicut fertur*. Ratione cuius oportuit fugere ipsum regem. In hoc prelio fuit presul tholetanus martinus magnus honor gentis vita eius ɛ stola eius ecclesie diadema...

L'allusion à l'archevêque de Tolède Martin semble être un fait historique[1], quoique Gil soit seul à parler de sa présence à Alarcos. Pour le reste, Gil répète par trois fois « ut fertur », et cela à propos : 1° « de la conduite de Diego López durant la bataille; 2° de son attitude à l'égard des otages fournis par

1 Voir *Chronique latine des Rois de Castille*, § 12, où est fait l'éloge de ce prélat et où il est parlé d'une expédition dont il fut chargé avant la bataille d'Alarcos.

lui; 3° de la conduite des comtes castillans en général ». Pas un mot de tout cela, ni dans Luc, ni dans Rodrigue, ni dans la Chronique latine des Rois de Castille, qui déclare seulement que

> Didacus Lupi de Vizcaya nobilis uasallus eius (Alfonsi) [se] recepit in castro de Alarcos ubi obsessus fuit a Mauris. Sed por gratiam Dei qui eum ad grandia reseruabat, datis quibusdam obsidibus, euasit et secutus regem post aliquantos dies Toletum aduenit (§ 13).

Qui ne sent les réticences de l'historien plus ou moins officiel, qui connaît les *on-dit*, mais passe, car il s'agit d'un trop grand personnage? Déjà donc on parlait. Comment? En prose ou en vers?

Croit-on que le don d'improviser des romances soit tombé du ciel dans la péninsule ibérique au xv^e^ siècle ou au plus tôt au xiv^e^? Et pourquoi pas au xiii^e^ et même plus tôt? De ce que nous n'en connaissons point qui se datent de ce temps-là, s'ensuit-il qu'il n'y en ait eu aucun? Nous n'en connaissons point, mais leur existence est une hypothèse qui expliquerait bien des choses. Je ne dis pas que le romance soit le véhicule nécessaire. Mais en Espagne, on est assez naturellement amené à le mettre en cause.

Alors, nous revenons aux cantilènes? En Espagne, peut-être; mais, en ce qui concerne l'époque d'Alphonse VIII, à des cantilènes qui, autant que nous sachions, n'ont abouti qu'à des épopées en prose.

Sur des romances éclos à peu près comme devaient plus tard éclore les romances *fronterizos* (et, au fait, n'étaient-ce pas déjà des *fronterizos?*), les chroniqueurs plus ou moins officiels ont pu broder leurs histoires, non sans recourir, au besoin, aux éléments que leur fournissaient soit les chansons de geste françaises, c'est le cas probablement pour la *Pecha*[1]; soit les romans, si tant est que l'histoire de la Juive de Tolède doive

1. La Chanson due à Jean Bodel ou une forme antérieure de la *Chanson des Saisnes* était connue des rédacteurs de *La gran Conquista de Ultramar* (cf. Menéndez Pelayo, *Trat. de los rom. viejos*, t. II. p. 391); mais dans la brève analyse qu'ils en donnent, il n'est fait aucune allusion aux Hérupois ni à l'histoire de l'impôt.

quelque chose au roman de Tristan[1]; soit enfin l'épopée espagnole elle-même, comme cela semble s'être fait pour l'histoire de Lope de Arenas et de Dominguejo, trop évidemment renouvelée de celle de Sanche II et de Vellido Dolfos.

G. CIROT.

1. Cf. *Bull. hisp.*, 1922, p. 289-306 et notamment p. 305. — L'*Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal* contient (t. I, p. 697-712) un article de M. Manuel de Montoliu : *Sobre els elements èpics, principalment arturians de la Crónica de Jaume I.* Ce que j'ai déjà indiqué à propos de la Juive de Tolède (*Bull. hisp.*, 1922, p. 305), si on le double de ce qui s'est passé pour la légende d'Inès de Castro, influencée, semble-t-il, par le même *Tristan*, si on y ajoute bien d'autres faits (cf. W. J. Entwistle, *The Arthurian Legend in the literatures of the Spanish Peninsula*, 1925, p. 15-16, 102-129, 239), s'accorderait avec la thèse de M. Montoliu. Néanmoins, je me laisse moins facilement convaincre en ce qui concerne l'autobiographie due à Jaume lui-même. J'admettrai volontiers que Muntaner et même Desclot se soient laissé influencer par l'histoire du roi Arthur quand ils ont repris pour leur compte le récit du règne de leur grand monarque. J'y suis moins disposé pour ce que celui-ci raconte de lui-même. Il faut bien reconnaître que la vie réelle peut être parfois étrange autant que la plus imaginaire, et que ce qui paraît romanesque peut être aussi bien historique. Enfin, si l'aventure du roi En Pere et de Maria de Montpellier rappelle, surtout dans Muntaner, celle d'Uter Pendragon et d'Iger, c'est tout de même en renversant les rôles, et sans le recours aux maléfices qui rendent possible l'entreprise bien peu chevaleresque du roi breton. De sorte que si Muntaner a pensé à Uter Pendragon, il nous a donné quelque chose de mieux, car la ruse de la reine Marie est autrement charmante et plausible. Il me semble que toute suggestion dans le genre de celle de M. Montoliu mérite bon accueil, mais demande un examen circonspect. Il serait, par exemple, bien tentant de voir une curieuse adaptation *in vivo* du thème essentiel du *Tristan* à l'histoire, dans le roman royal auquel la *Chronique latine des Rois de Castille* (§ 15) fait une allusion on ne peut plus explicite : la passion adultère, « flamma manifesta », de la reine d'Aragon, Dª Sancha, pour son héroïque neveu, Alphonse VIII, dont elle aurait été ainsi à la fois *amita* et *amica*, et que lui-même aurait, nous dit-on ailleurs, conduite à son mari Alphonse II (comme Tristan conduisit Iseult au roi Marc). Le fait de l'accompagnement n'a-t-il pu amener, par une analogie facile, à assimiler complètement le cas du jeune roi de Castille à celui de Tristan? Mais s'il n'y a là qu'une légende, elle était donc bien établie déjà quand l'auteur écrivait sa chronique, terminée en 1236; car il n'a pas l'air d'avoir le moindre doute ni le moindre scrupule. Or il ne cherche nulle part à embellir l'histoire à l'aide du roman. Il est vrai encore que le chroniqueur était bien placé à la cour de Ferdinand III pour connaître les romans de la *Table Ronde*, vu les rapports établis avec la France et l'Angleterre par le fait du mariage d'Alphonse VIII avec Leonor (cf. Entwistle, p. 33, 47 et 55; *Bull. hisp.*, 1922, p. 297); mais précisément, est-il vraisemblable qu'il n'ait pas saisi le caractère artificiel et légendaire de pareilles imputations? C'est donc que, là aussi, l'histoire a coïncidé avec le roman, tout simplement

RAPPORT

A M. LE DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES[1]

Règne de Jean Ier (1387-1395). — Sous le court règne du fils de Pierre le Cérémonieux, le schisme qui depuis déjà dix ans désole l'Église, continue à passionner les esprits et à dominer toutes les préoccupations. Le nouveau roi d'Aragon, moins diplomate que son père, qui s'était en somme tenu sur la réserve, depuis qu'il y avait un pape à Rome et un autre à Avignon, reconnut Clément VII, et l'attitude de la France ne fut sans doute pas étrangère à cette décision. Une année environ après le voyage à Avignon des ducs de Berri, de Bourgogne[2] et d'Orléans, Charles VI écrivait au roi Jean pour lui annoncer l'ambassade solennelle qui devait aller l'entretenir de la situation de l'Église et des moyens à employer pour rétablir l'union. Le patriarche d'Alexandrie, Colart de Colleville, Giles Deschamps et Thibaut Hocie, conseillers et secrétaires du roi, devaient la composer. En même temps qu'eux se rendraient à Barcelone les envoyés de l'Université de Paris « Yceulx nos messaiges », dit une lettre de Charles VI écrite[3] au roi d'Aragon le 25 mars 1391-1392.

veuillez gracieusement recevoir et oir, et a eulx plaine foy et creance donner et adjouster comme a nous mesmes, en tout ce qu'ilz vous diront et exposeront de part nous sur le fait de l'union dessus dite et aucunes autres choses nous touchans que chargieez leur avons de vous dire et sur ycelles nos diz messaiges briefment expedier et delivrer, qui sera, se Dieu plaist, au grant bien et avancement de la dite union et de toute l'universele Eglise .. en laquelle chose, tres excellent et puissant prince et tres cher et tres ame frere, vous nous ferez tres grant plaisir et tres bonne euvre et envers Dieu de grant merite...

L'élection de Benoit XIII (Pierre de Luna) fut accueillie favorablement par ceux qui espéraient que le nouvel élu travaillerait à l'extinction du schisme, mais le pape aragonais, entêté comme on dit que le sont ses compatriotes du bassin de l'Èbre, ne devait pas tarder, par

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 269, 1927, p. 174 et 283.

2. Philippe le Hardi était à Avignon les 23 et 24 avril 1391. Itinéraire de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, par E. Petit, Coll; des documents inédits, p. 225.

3. Perg. extra inv., n° 4225.

son refus de se soumettre aux décisions des conciles et de déposer la tiare, à décevoir ces espérances.

C'est ce sentiment d'optimisme du premier moment qu'on note dans une lettre[1] adressée par le chancelier de l'Université de Paris au roi Jean le 11 octobre 1394 :

... Verum, serenissime princeps, prout ad vestre majestatis aures jam venisse non dubito, post vestrarum datam litterarum notus vobis atque dilectus Reverendissimus in Christo pater dominus Cardinalis de Luna electus fuit ad apostolicam dignitatem, cujus si novi mores, et profecto novi atque expertus sum, dum in hiis Francie partibus legacione apostolica fungeretur, scio utique et certus sum quod ad ecclesie pacem et reformationem totis viribus et quibus poterit modis racionalibus laborabit. Qua de re serenissimus Rex Francorum suique Regni principes ac totus clerus et populus hanc unanimiter quasi divino intuitu spem gerentes de ejus promocione magnam in domino letitiam conceperunt...

Les deux documents ci-dessus sont les seuls de l'époque de Jean Ier ayant trait au schisme, conservés dans le fonds des cartas reales.

Les difficultés rencontrées par le duc d'Orléans dans le golfe de Gênes et certains vols dont ses gens furent victimes de la part des marins catalans à Savone, motivèrent l'envoi[2] d'une lettre de réclamation de Charles VI à Jean Ier ; la vieille rivalité entre les Catalans et Gênes était évidemment la source de ces conflits, mais Savone appartenant au duc d'Orléans, n'a rien à voir avec Gênes et c'est pourquoi le roi insiste énergiquement pour obtenir réparation des dommages causés :

... aucuns de voz subgiez ont fait et porte plûseurs grans griefs et dommages auz subgiez de notre dit frere a cause de sa Cite de Saonne de puis qu'ilz sont venuz a l'obeissance de notre dit frere, en plusieurs navires, personnes et biens sans ce qu'ilz les aient vœu rendre ne restituer, dont nous esmerveillons grandement pour ce que nous tenons que voz diz subgiez scevent assez que la dite cite est a notre dit frere le duc et a sa subjection et n'a riens a faire avecques ceulz de Gennes fors tant qu'ilz sont ennemiz les uns des autres et font chacun jour guerre les uns contre les autres, pour lesquelz dommages et prises vous exposer et requerir que restitucion en soit faite, notre dit frere le duc envoie presentement par devers votre magnificence notre bien ame Jehan Mauvoisin escuier de son escuirie...

Restent à signaler, pour l'époque de Jean Ier, deux lettres des ducs de Bourgogne et d'Orléans, qui se réfèrent à un procès entamé à Barcelone contre le comte d'Ampurias. Les deux princes étaient intervenus chacun en faveur du prévenu auprès de la reine Yolande d'Aragon, leur nièce et cousine, fille du duc de Bar et de Marie de France.

1. C. R. D Caja 35 de Pedro III (cartas recibidas sin fecha), non cotée.
2. Paris, 2 novembre, sans millésime. Perg. extra inv. n° 4219.

Cette intervention avait eu pour résultat de différer le procès : par ces lettres[1] des 20 et 25 octobre (sans millésime), le duc de Bourgogne et son neveu prient le roi d'Aragon de faire « mettre le dit procès au néant ».

Règne de Martin d'Aragon (1395-1410). — Le dernier des rois d'Aragon de souche catalane a été mêlé de très près aux affaires du schisme ; proche parent, par sa femme, du pape Luna, il a été un farouche partisan de Benoît XIII, dont l'attitude commençait à inquiéter les amis de la paix. C'est pour essayer de ramener le roi Martin à une plus juste appréciation des intérêts de l'Église, que les ducs de Berri, de Bourgogne et d'Orléans lui écrivirent peu après son avènement, le 12 juillet 1395, une longue lettre[2] qui est un document de la plus grande valeur pour la connaissance du rôle joué par le parti français à Avignon en présence de l'obstination pontificale. Les trois ducs avaient été envoyés par Charles VI à Avignon pour exposer au Saint Père ses propositions d'entente; le but poursuivi par tous étant la fin rapide du schisme, le pape était partisan de la solution du compromis : on aurait nommé des arbitres « qui eussent puissance de declairier le droit des parties ». Mais jamais le roi et les ducs, ainsi que ceux-ci l'écrivent à Martin d'Aragon, n'ont pu consentir à un tel compromis :

> .. laquelle voye en substance avoit este preveue par mon dit Seigneur et son conseil et ne lui sembloit pas la dite voye de compromis raisonnable pour apaisier le scisme et les consciences des creatures, et aussi pour quelconque chose, mon dit Seigneur, nous, les seigneurs de son lignaige, les prelaz et autres personnes notables de son Royaume ne consentiroyent que leur honneur feust mis en mains d'arbitres ou compromissaires qui eussent povoir de jugier se mon dit seigneur et entre nous aurions tenu bonne creance ou se nous aurions este scismatiques, que Dieu ne veuille...

Ce que Charles VI veut, et il croit que les autres rois pensent de même, c'est non pas un compromis, mais la renonciation des deux parties, du pape d'Avignon et du pape de Rome, qui serait suivie de l'élection « d'un seul chief en sainte Eglise ». Tous les cardinaux, sauf un, ont approuvé cette solution, mais le pape s'est buté, a refusé audience aux princes, « ce qui nous a semble bien dure chose ». Ceux-ci ont alors fait exposer publiquement la thèse française, « par un vaillant clerc, maistre en thologie (sic), en l'Eglise des Freres Mineurs, en la presence du College des Cardinaulx, de plusieurs prelaz et de grant foison de clercs et autres personnes notables ». Les

1. Lettres datées de Paris. C. R. D. Caja 37 de Pedro III (erreur de classement), Cartas recibidas sin fecha, non cotée, et Caja 7 de Jean I^er^, n° 1014.

2. Lettre datée d'Avignon. C, R. D. Caja 4 de Fernando I (erreur de classement), n° 636.

députés de l'Université de Paris, « qui ci sont moult notablement », se sont déclarés pour Charles VI.

Telle est la version officielle des événements que donnent au roi d'Aragon les trois princes français :

... Nous vous signifions en brief la verite telle comme elle est, en vous priant, Tres haut et tres puissant prince et tres cher et tres ame neveu et cousin, de par mon dit Seigneur et de par nous que pour quelzconques lettres ou messaiges vous ne veuillez croire le contraire, ne autrement que ainsi comme dessus est dit...

C'est de la politique d'alliance franco-aragonaise et des relations diplomatiques entre les deux royaumes qu'il est question dans quelques lettres de Charles VI, des ducs d'Anjou, d'Orléans et de Bourgogne retrouvées dans la correspondance du roi Martin.

Envoyant en ambassade auprès du roi de Castille l'évêque de Saint-Flour et quelques autres personnes de son conseil, le roi de France notifia à Martin d'Aragon que ces ambassadeurs s'arrêteraient au passage à Barcelone. Voici la liste de leurs noms : « l'evesque de Saint Flour, l'ermite de la Faye, chevalier et chambellan, l'Arcediacre de Paris, maistre des Requestes de nostre hostel, Robert de Braquemont, chevalier et chambellan, touz noz conseillers et Maistre Jehan Arcediacre d'Avalon, notre secretaire » .. (lettres datées de[1] Paris, 28 avril, sans millésime).

Le maréchal de Boucicaut est nommé dans d'autres[2] lettres de Charles VI où le roi Martin reçoit la promesse que les alliances conclues entre la France et son prédécesseur seront respectées, en ce qui concerne Gènes. L'ambassadeur catalan a reçu à Paris les assurances nécessaires :

... Sur toutes lesquelles choses nous lui avons fait dire nostre voulente et intention. Et envoyons a notre ame et feal chevalier Jehan Le Mengre, dit Boucicaut, notre gouverneur de Jannes, le transsumpt ou vidimus des alliances ja pieca faictes entre nous et notre tres cher et ame cousin le Roy d'Arragon, vostre predecesseur, que Dieu absoille. Et lui mandons et commandons que contre la teneur d'icelles, il ne face aucune chose. Car nous vouldrions tousiours nourrir bonne amour entre nous et noz subgiez et vous et les vostres. .

Des lettres de la reine Isabeau, datées de Paris, 6 avril (sans millésime), ne contiennent rien que de banal (nouvelles de la santé de la famille royale. Ce sont en même temps des lettres de créance pour Jean de Chambrillac, chambellan de Charles VI et son envoyé à la cour de Barcelone[3].

1. Perg. extra inv. n° 4214.
2. C. R. D. Caja 8 du roi Martin, n° 1433.
3. C. R. D. Juan I (erreur de classement), Caja 7, L. 93, Abril, sans autre cote. Des lettres du duc d'Orléans (Paris, 28 mars, sans millésime), au roi et à la reine

C'est par l'intermédiaire du duc d'Anjou que viennent au roi Martin les déclarations les plus cordiales de fidélité de la France à la couronne d'Aragon. Elles sont exprimées dans des lettres écrites de Beaucaire[1] (31 décembre, sans millésime), et se complètent de l'annonce d'une ambassade dont la mission secrète ne peut être divulguée. Après avoir remercié Martin d'Aragon des bons sentiments qu'il éprouve pour la France et son roi, le duc l'assure avec élégance de la réciprocité de ces sentiments.

...Tres chier et tres ame cousin, en ce ne estes en riens deceu, car vous estes le Roy du monde en quy Monseigneur et moy plus fyons et a quy plus grant amour nous avons, et certes, tres chier et tres ame cousin, se pour cause de Monseigneur et de moy, Roy ne nul autre vous voulloit faire aucun dommage, vous trouverez en Monseigneur et moy telle et sy grant ayde que vous en seres bien content, et ne crees es parol de nul quy vous dye le contraire, et soyez sertain, tres chier et tres ame cousin, que vous ne trouverez jamays nul quy plus ayme votre honneur ne l'estat de vous et de votre Royaume ne quy tant ait la puissance de vous aydier comme Monseigneur et moy avons...

Après la mort de Philippe le Hardi, Jean, nouveau duc de Bourgogne, manifesta le désir de continuer avec le roi Martin les mêmes relations d'amitié que le feu duc. Ponce de Périlleux, son chambellan, fut chargé de cette correspondance diplomatique ainsi que le montre la lettre[2] suivante, écrite à Paris à la fin de 1405 :

...Mon ame et feal chevalier, conseiller et chambellan Messire Pons de Perellos m'a parle nouvellement de certaines aliances estre faites entre vous et moy ensi comme elles estoient entre vous et feu mon tres chier Seigneur et Pere, dont Dieux ait l'ame. Sur quoy je luy ai dit plainement et feablement mon intencion et lui ay comande et chargie de la vous segniffier et plainement estre le plus brief qu'il poura, si vous prie tres acertes que sour tout ce qu'il vous escrira et signifiera touchant les dites aliances, lesquelles j'auroye moult agreables vous veullies adjouster plaine foy et creance comme se moy mesmes le vous escrivoye...

Une autre lettre[3] du duc de Bourgogne est une recommandation pour un chevalier autrichien qui va voyager en Espagne :

Messire Jehan Hager, chevalier du pays d'Austerice, porteur de cestes, subgiet et serviteur de mon tres chier et tres ame frere le duc d'Austerice, se trait ores devers les marches d'Espaigne et autres d'illecques, pour veoir les pays Si vous pry qu'il le vous plaise avoir pour recommende et pour

d'Aragon, annoncent, sans autres précisions, la venue à Barcelone du chambellan Chambrillac, à qui le duc a donné aussi quelques instructions personnelles. C. R. D. Rey Martin, caja 8, n° 1446.

1. C. R. D. Rey Martin, caja 9, n° 102.
2. Lettres du 29 décembre. C R. D. Rey Martin, caja 9, n° 118.
3. Paris, 19 février (s. m.). C. R. D. Rey Martin, caja 9, n° 14.

amour de moy s'il en a besoing, le pourveoir de conduit pour plus paisiblement et seurement passer par les passages et destrois pour l'accomplissement de son dit voyage, car vous me y ferez tres grand plaisir...

Sur l'état des rapports franco-anglais pendant la durée du règne de Martin d'Aragon, les deux documents suivants, une lettre du sénéchal de Béarn et une lettre du duc de Bourbon, apportent quelques précisions : la lettre[1] du sénéchal de Béarn parle de la guerre et de ses épisodes dans le Sud-Ouest; le duc de Clarence a pris Barbezieux en Saintonge, le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret viennent de tenir avec les ducs d'York et de Clarence, et le senéchal de Guyenne, une conférence sur les résultats de laquelle on ne sait rien :

... Et quant es a las autres noelles vos placi saber que lo duc de Clarense ab sa companhie, ere anat en Santauge metre lo sety a un loc deu dugat que s'apere Barbesiu, lo queau a agut et pres segon se diitz. Et de la eg s'es retrait a Liboirne. Et quant es deu Comte d'Armanhac, eg a agut a parlament ab los Angles. Et no han estat en lo conselh se non lo duc de Clarensa, lo duc d'Iorch et lo Comte d'Armanhac et lo Senhor de Labret et lo Senescauc de Guianhe. Et persone nulhe autre no sap de lor acor ne deu dit Parlament, quant es deu feit de Menaut de Favas que ere fame que deve entrar en votre Regne d'Aragon ab augune gent deus Angles, Senhor no es a res, car eg es aqui au pais. E a estat espos a present ab une donzelle de la senhore votre cosine. Lo Comte d'Armanhac es retornat en son pays. Et deu aver parlament ab lo duc de Bourbon a afar, segon se diitz, cum de tractar patz deus Angles et deus Frances... Et sus lo feit de l'Iglise, no ha a present autre sertaintat. Empero la que jo poyre saber augune sertificacion, jo ac nothifficare a la vostre senhorie...

Le mariage d'Isabelle de France et de Richard II fit naître de grands espoirs en France; on le considérait comme le prélude d'une politique d'amitié avec l'Angleterre et de la fin prochaine d'une longue suite de souffrances et de revers. On trouve l'écho de ces sentiments d'espérance dans une belle lettre du duc de Bourbon écrite à la reine mère d'Aragon à l'occasion des fêtes du mariage. Le roi est heureusement en bonne santé, écrit le duc[2] :

... Pour ce que je scay que ce vous vient a parfaite plaisance de continuelment ouir en bien de l'estat de Monseigneur le Roy, vous plaise savoir que de sa personne il est en tres bonne prosperite, la merci Notre Seigneur, et le XII^me^ jour de ce présent moys de mars, a l'enterinement du traictie de mariage qui par long temps avoit este pourparle entre le Roy d'Angleterre et Madame Ysabel, fille ainsnee de mon dit Seigneur, fist en ceste ville, en son palaiz Royal, moult follement feste, a laquele de la part du Roy d'Angleterre dessusdit furent le Conte de Rutteland, le Conte Mareschal et

1. Pau, 27 février (s. m.). C. R. D. Rey Martin, caja 8, n° 1443.
2. Paris, 23 mars 1396 (v. st.). C. R. D. Caja 7 de Juan I (erreur de classement), pièce non cotée.

autres sollennez messaiges, lequel Conte de Rutteland, comme procureur représentant en ce cas la personne du dit Roy d'Angleterre, pour et ou nom d'icellui Roy d'Angleterre prenant a femme et espouse ma dite dame Ysabel; par lequel lien j'ay esperance en Tout Puissant que les deux Royaumes qui, par le Semeur de pechié ont ou temps passe tant souffert et endure, doresnavant au resjoissement de toute crestiente, seront maintenuz et gardez en bonne paîx et transquillite...

Souhaits malheureusement inexaucés ; vingt ans plus tard, c'était Azincourt.

Ferdinand Ier de Antequera (1412-1416). — Du court règne du premier roi d'Aragon de souche castillane, Fernando de Antequera, il nous reste une correspondance politique assez nombreuse, rendue particulièrement attachante par l'importance des événements qui se déroulaient alors, tant au point de vue ecclésiastique que politique : la réunion des conciles de Pise et de Constance, la reprise de la guerre franco-anglaise, le désastre d'Azincourt, les troubles de Paris, fournissent aux correspondants de la cour de Barcelone des thèmes d'une riche actualité; le dépouillement des registres de la chancellerie de Ferdinand Ier permettrait sans doute de trouver encore bien des documents inédits sur les négociations engagées entre les cours de France et d'Aragon à cette phase de l'évolution du grand schisme d'Occident.

La soustraction d'obédience à Benoît XIII, à laquelle s'était décidé Ferdinand Ier en présence de l'obstination pontificale, cause la plus grande satisfaction à Paris. Le changement d'attitude du roi d'Aragon, un des plus fermes soutiens jusque-là du pape d'Avignon, était une preuve éclatante du succès de la politique française; la renonciation des parties, que préconisait déjà Charles VI vingt ans plus tôt, apparaissait de plus en plus comme la seule solution honorable pour l'Église, et la double déposition, par le concile de Constance, de Grégoire XIII, semblait devoir amener fatalement la renonciation de Pierre de Luna. Mais le vieillard allait jusqu'à sa mort persister dans son attitude de tragique entêtement.

Les lettres[1] que Charles VI adressa à Ferdinand Ier, à la nouvelle de sa soustraction d'obédience, retracent l'historique des négociations préliminaires à cette grave décision. Frère Jean de Puydenoys, général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et Dalmau de Darmus, ambassadeurs catalans, ont fait au roi de France le récit de tous les efforts du roi Ferdinand pour arriver au résultat souhaité :

... et oye la creance moult elegament et notablement proposee bien au long par le dit general en declarant les grans lebeurs, peines et travaulx et les frais, missions et despenses que vous avez euz et sostenuz a grant gre-

1. Paris, 4 avril (1415). Perg. extra inv. n° 4227.

vance de vostre personne essoniee de briefve maladie, et expose corps et biens pour venir a la dite paix, et aussy comment vous et notre tres chier et tres ame frere et allie le Roy de Castille, votre nepveu, et les autres Roys chrestiens, prelaz et gens d'eglise des Espangnes assemblez en notre ville de Narbonne avec tres hault et tres excellent prince le Roy des Romains notre tres chier et tres ame frere et allie, et les ambaxadeurs venuz de Constance pour celle cause, avez faiz et concluz certains chapitres, et apres ces choses avez fait substraction d'obedience a P. de Lune...

Cette paix, que la France a, « des tres long temps continuelment quise et pourchaciee », est enfin plus proche, grâce à la noble attitude du roi d'Aragon. En termes solennels, Charles VI adjure le monarque voisin d'y persévérer :

... Si vous prions, tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame frere, tant affectueusement et de cuer comme plus povons, que pour honneur et reverence de Notre Seigneur, de qui la cause est, et de son eglise militant, par laquelle nous sommes touz regeneres et mis en lumiere de verite, vous vuilles en cest saint propos et intencion perseverer diligemment et constamment, comme nous tenons fermement que feres en telle maniere que l'ennemi de paix, seminateur de zizanie et de discorde, ne se puisse bouter entre deux pour differer, empescher ou rompre la dite paix et perpetuer le dit abhominable scisme, que Dieu ne veulle, car ceste vraye et bonne intencion que avez, et diligence, peine et labeur par vous mise a execution, deue vous est deja et fera perpetuelment fama et renommee de grant vertu, gloire et religion sainte par l'universelle chretiente... Et Dieux, qui cognoist les intencions et cuers des hommes, scet, et nous le tesmoignons en ce, que c'est le plus grant desir que nous ayons en ce monde que de veoir en notre temps la paix en la dite eglise, laquelle de si lengtemps avons incessamment quise et pourchaciee...

Deux lettres[1], dont les termes sont à peu près identiques, adressées par Charles VI et le duc de Guyenne, son fils, au roi d'Aragon à l'occasion de l'ambassade venue à Paris pour obtenir la médiation française entre la Sicile et l'Aragon, stipulent que cette médiation n'a pu être accordée en raison de l'insuffisance des pouvoirs des ambassadeurs, mais le roi est prêt néanmoins à « trouver et mettre a notre povoir bon accord pour tousiours » entre les parties, afin de « nourrir bonne paix et conserver l'amour qui est et de long temps a este entre noz maison et Royaume et les maisons et Royaumes de Castelle et d'Arragon ».

La difficulté, toujours croissante, de faire subsister pécuniairement les ordres militaires de Palestine et d'Asie-Mineure, devant la menace turque, amena les dirigeants de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem à se préoccuper plus sérieusement de la perception de cette taxe

1. Lettres du 22 décembre. Perg. extra inv., n° 4215. Lettres du 26 décembre, C. R. D. Caja 14 de Fernando I, carpeta de autografos, pièce non cotée.

annuelle appelée « responsion », que devait payer chaque membre de l'ordre pour subvenir aux besoins des chrétiens d'Orient. Charles VI saisit l'occasion des préparatifs du grand maître de Rhodes contre les infidèles, pour adresser un appel pressant aux souverains d'Europe afin qu'ils facilitent le payement des responsions et le départ pour Rhodes des religieux de bonne volonté, car

en aucunes contrees et pais, on a mis debat et empeschement que les diz maistre et convent ne soient payez de leurs dites responsions et que les religieux du dit ordre ne se partent des diz pais pour aller ou dit voiaige...

Le roi d'Aragon fut donc prié par le roi de France (lettres du 22 décembre, s. m., en latin), et par le duc de Guyenne son fils (lettres du 26 décembre, en français) de les

avoir pour especialment recommandez et les dites responsions deues aux diz maistre et convent de Roddes par leurs freres et commandeurs es mettes de votre royaume et ou pais d'environ leur faire paier sans delay et aussi les ditz religieux qui auront devocion et voulante et auxquels il sera commande par le dit maistre de Roddes, de faire le dit voiaige, y souffrir et laissier alle en ostant et faisant oster tous empeschemens qui mis y seroient par quelconques personnes que ce soient, et de ce un si grant bien comme le dit voiaige et l'entreprinse que fait le dit maistre a la louange de Dieu et a l'exaucement de notre dite foy catholique ne devienne. Et en ce faisant nous tenons que vous ferez service a Dieu et très grant plaisir, et en aurez merite envers lui et louange du monde, et ferez votre devoir, et avons un tres grant et singulier plaisir car vous et tous les autres Roys, nous et tous princes chrestiens devons bien avoir la dite religion et les faiz et euvre d'icelle en memoire et pour especialment recommandez...

De toute évidence, au début du xv[e] siècle, les quelques voyageurs qui parcouraient les différents pays d'Europe, avaient le souci, non plus de se perfectionner seulement dans la connaissance du métier des armes, mais encore et surtout de « voir les pais », d'étudier les coutumes et usages de leurs habitants; l'Espagne et le Portugal, par leur situation à l'extrême-pointe de l'Europe, devaient fatalement attirer ceux qui, vers le sud et les côtes d'Afrique, ou dans le mystère des mers de l'Ouest, entrevoyaient un champ nouveau d'explorations et d'aventures. Plusieurs voyageurs français ou étrangers, de passage à Paris en route pour le Midi, obtenaient du roi des lettres de recommandation pour les souverains de la péninsule. Dans la correspondance reçue par Fernando I[er], quatre des lettres de Charles VI rentrent dans cette catégorie.

Jean de la Roche, que des lettres datées du 1[er] janvier signalaient

1. Perg. extra inv., n° 4208.

à l'attention du roi d'Aragon, n'était pas un voyageur novice. Depuis dix ans, il parcourait l'Europe :

... Johannes de Roca,... qui causa devocionis et tamquam nobilitatis valitudine conditus, ut in virilibus honorum artibus et exercitu prosequendis sue laudis incrementum fama percipiat utque undique usus, facesias et mores circumspiciens distat ad diversa climata, atque longincas et barbaras mundi partes, se presencialiter attingit proficisci in Christianorum pariter et infidelium finibus citra et ultra maria constitutis, que jam modo ut relatione digna accepimus, per duodecim annos elapsos visitavit, etiam ad indaganda que miranda sunt et sub Phebi cardine esse feruntur...

C'est surtout vers les pays du Midi que Jean de la Roche se sent attiré :

... Maxime quidem in maridionalibus citra et ultra maria partes archanaque et angusta loca sincera intentione visitare disponens...

Plus définis sont les projets d'un certain James. « poursuivant d'armes » de Charles VI, qui, d'après les lettres[1] du roi (Paris, 1er novembre, s. m.)

... va presentement par devers vous en Arragon et a intencion d'aler d'illec en pluseurs autres pays et contrees pour acquerir honneur et avoir plus grant congnoissance des seigneurs et dames desdiz pays et de leurs armes.

Deux chevaliers des pays d'Empire, de passage par Paris et se rendant en Espagne, bénéficièrent aussi de la recommandation royale :

Et quia, serenissime princeps et frater carissime, écrivait[2] Charles VI à Fernando Ier, Paris, 25 mars, s. m., sicuti virum fortem decet et nobilem accedere proponit de proximo ad Yspaniarum Arragonie et Guernade regna dilectus noster Henricus de Gravar et de Blommeneau, miles de partibus Almanie, eandem fraternitatem deprecamur ut ipsum Henricum nostri contemplatione et favore ac sui laudabilis propositi consideratione in suis agendis recomissum habere velitis...

Pour « Bolfgang de Schad, chevalier du pais d'Auterryche », qui a « entention et propos d'aler presentement en plusieurs Royaulmes et parties de ce monde pour veoir le peuple et exercer sa personne en faiz de chevalerie », même recommandation[3], « pour ce », ajoute le roi, « que nous voulons tousiours fere amour et plaisir a touz estrangiers ».

L'année 1415 est assurément l'une des plus tragiques et des plus humiliantes de l'histoire de la nation française; les désastres mili-

1. Perg. extra inv., n° 4211.
2. Perg. extra inv., n° 4203.
3. Perg. de Fernando Ier. Appendice, n° 1.

taires doublés d'une guerre civile abominable et d'un effondrement de tous les pouvoirs semblaient présager la fin prochaine du royaume. C'est pourquoi, bien que l'on connaisse très suffisamment l'histoire de cette période, les sources nouvelles que l'on pourra mettre à jour, surtout les sources étrangères, devront faire l'objet de toute l'attention des travailleurs. Les archives de Barcelone nous offrent deux documents en langue castillane, dont l'intérêt, à mon avis, est grand; l'un est une lettre anonyme adressée au roi d'Aragon, dont la copie est transcrite à la suite de celle de nombreux documents se rapportant au conflit entre le roi de France et le duc de Bourgogne, réunis en cahier. Cette lettre aborde tous les sujets du jour, l'entrevue du pape Benoît XIII et de l'empereur à Perpignan, le siège d'Harfleur, la paix entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, la condamnation au concile de Constance du criminel discours de Jean Petit. L'autre est un récit de la bataille d'Azincourt, envoyé au roi d'Aragon dès que la nouvelle du désastre commença à se répandre en France.

La première de ces lettres[1] est datée avec précision, dès son début : « Et las nuevas que disen en Paris a XII de Setiembre son estas que sigen ». Il s'agit indubitablement du 12 septembre 1415, un mois avant Azincourt. Voici quelles sont ces nouvelles :

Le pape Benoît, qui a vu l'empereur Sigismond à Perpignan, paraît animé d'une certaine bonne volonté :

... disen que el Papa Benedito et el emperador et el Rey d'Aragon estan juntados en uno en Perpinia et que el Papa Benedito se ofrece a faser todo lo que deve por que aya union.

Le roi de France va bien :

« es con salud ». Lui, le duc de Guyenne et le duc de Berri sont partis pour Harfleur, « que es a XLIIII leguas d'aqui, que el Rey d'Inglaterra tiene cercado, que es una villa cerca la mar, e es hun puerto que vienen todas las cosas que por la mar vengan para en Paris, et que la ribera de Sayne decende ally en la mar... »

D'ailleurs il y a peu d'espoir que cette intervention serve à quelque chose; les nouvelles d'Harfleur sont très mauvaises :

E es verdat que el Rey de Ynglatera, con muy grant gente d'armas et con muy grrant flote de navios, es venido al dicho puerto et ha bien XX dias que salieron en terra. E disen que tienen cercado la dicha villa por mar e por terra, en manera que ninguno non puede dende salyr nin entrar en ella, e estan de dentro Gaocort, hun cavallero, et otros franceses fasta quinientos omes d'armas que disen que se defienden bien, o quanto pueden, mas que el poderio d'Inglaterra que es grande, et que con truenos et ynsenos han quebrantado todas las gentes et muchas casas...

[1] Caja 17 de Fernando Ier (Concile de Constance), pièce non cotée.

Le texte de l'accord intervenu entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne n'est pas encore connu ; mais le correspondant l'enverra au roi d'Aragon dès que possible ; la chose a d'autant plus d'importance qu'on a prétendu qu'il avait pris parti pour l'un ou l'autre des belligérants, fausse nouvelle qui inspire à l'auteur de cette lettre un éloge très sage de la neutralité :

... Item es verdat que a avido fama que la vuestra senoria ha querido ayudar a una de las dos partes, et una ves avia fama de ayudar a la una parte et despues a la otra, enpero loado sea Dios que ha dado tanta grassia a vuestra merced de non querer meter en tan grrant cosa et peligrro a sy e a los sus regnos. Et por non melar en esta guerra, tiene el amor de todo este pueblo.

Enfin l'apologie du meurtre politique, prononcée huit ans plus tôt par Jean Petit à l'occasion de l'assassinat du duc d'Orléans, vient d'être sévèrement condamnée par le concile de Constance. Les faits sont ici sommairement rappelés :

... Item es verdat que hun tiempo ovo fecho hun sermon Mᵉ Johan Petit en sosteniendo el fecho del duque de Borgoña et en aquel tiempo regia et mandava mucho en este Reigno el duque de Borgoña. Et despues que el dicho maestro Johan Petit, maestro en teologia, fue muerto et vino otrosy el regimiento del Reigno en el Duque de Berry et d'Orléans et de los otros sus ayudadores fue delibrado por un sermon que lo que avia pedricado (sic) Mᵉ Johan Petit era falso e fueron quemadas las suas escripturas que pudieron fallar.

Item disen que despues d'esto, que fue fecho memoria en el concilio de Constanca et que fue fallado por escriptura signada del nombre de Mᵉ Johan Petit sobre lo qual fue determinado et procedido lo que por esta otra part dise...

Le récit[1] de la journée d'Azincourt est sobre et précis ; l'informateur, qui est castillan, mais dont le nom est par malheur complètement illisible, connaît bien les choses de France ; il n'écorche aucun nom propre de lieu ou de personne. Sa lettre souligne avec netteté la grosse impression causée chez les Français par la chute d'Harfleur, retrace la marche des troupes anglaises vers la Picardie, les ravages qu'elles commirent dans les riches provinces traversées : « por la dicha Normandia et Picardia que son dos comarcas de Francia do ay mas gentiles fijos de algo... », enfin la concentration des troupes françaises et le choc des deux armées « en el valle que se llama de Sant Pablo de la Lanterna a XIIII legas de Cales, Viernes XXV dias de Otubre, et quedo el campo por el dicho de Inglaterra ».

1. Lettre datée de Paris, 4 novembre (1415). C. R. D. Caja 35 de Pedro III (erreur de classement). Le document, non coté, est remarquable par ses petites dimensions : 20ᶜᵐ 2 de largeur sur 4ᶜᵐ 2 de hauteur, 19 lignes d'écriture. La lecture en est rendue fort difficile, pièce sur parchemin.

Après la liste impressionnante des princes du sang, comtes et grands seigneurs faits prisonniers ou disparus dans cette journée tragique, viennent des précisions sur les effectifs et une appréciation du désastre :

... Et de los otros condes et grandes senores son tantos que el numero d'ellos fasta aqui non he podido saber quales son muertos o presos, ca de fijos de algo eran en la batalla mas de diez mill bacinetes et de otra manera de gente mas de ciento et cincuenta mill, et los Ingleses podrian ser III mill et quinientos o quatro mill omes de armas et por todos fasta XXXIII mill, et non se mas que dezir si non que es comun voz aqui que de CCC anos aca Francia non resclbio en un dia tanta perdida e desonrra como el dicho dia...

Déjà depuis plusieurs années la situation intérieure de la France était si troublée que les informateurs de la cour de Barcelone portaient des jugements sévères sur l'état du royaume voisin : « Senyor », écrivait Guillaume de Peyrapertusa à Ferdinand Ier le 18 septembre[1] 1413, « de present vous ni vostre Regne, no qual dublar de res de Fransa, car entre lis an pro que fer et tot jour que crey lo mal... », et aussi, « ... a mon semblant james en Fransa no agut tant grant guerra cum de present s'aparella ».

Quelques documents des premières années du règne d'Alphonse IV-V d'Aragon. — La mort de Ferdinand Ier, survenue trop prématurément, fut particulièrement déplorée à la cour de France; on n'y oubliait point ce qu'avait fait le feu roi pour l'union de l'Église et on lui savait gré d'avoir eu le courage d'abandonner la cause de Pierre de Luna. Ces sentiments sincères sont très nettement mis en lumière par les lettres de condoléances officielles que Charles VI adressa au nouveau roi d'Aragon : on en conserve aux archives de Barcelone deux exemplaires, un latin, l'autre français. Les lettres en français sont remarquables par l'ampleur du style et le bel équilibre des périodes. Un long extrait fera mieux comprendre quelle belle page de langue française fut écrite à cette occasion à la chancellerie royale[2] :

... Tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame cousin, depuis que derrenierement vous avons escript, nous avons oy a grant douleur et desplaisance de notre cuer la mort et trespassement du tres hault et puissant prince et notre chier et tres ame frere feu Ferrand jadiz Roy d'Arragon, votre pere, que Dieu absoille, de laquelle mort nous sommes, et tous autres Roys et princes chrestiens doivent estre, moult tristes et dolens en cuer, pour les grans vertus, prodomie et vaillance qui estoient en sa tres noble personne, et la neccessite que ses Royaumes et seigneuries et toute la chrestiente avoient d'un si glorieux prince demourer longuement sur terre, au

1. Lettres datées de Ribolhet. C. R. D. Caja 17 de Fernando Ier, premier dossier, pièce non cotée.

2. Paris, 28 avril (1416). Perg. ext. inv., n° 4228.

bon gouvernement de toute politie et bien publique. Mais quant nous redvisons en notre memoire et ou secret de notre pensee la bonne vie qu'il a menee comme Roy catholique, les grans, vertueux et notables faiz, dignes de memoire perpetuelle, qu'il a faiz a tres grans peines et labeurs de son corps tant ou service de Dieu et de son eglise militant comme au bien publique de toutes les Espangnes, nous prenons confort en notre Seigneur pour reverence duquel il a tant laboure qu'il est par ses merites en sa gloire de paradis. Pourquoy, tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame cousin, vous devez aussi louer Notre Seigneur et prendre patiemment et en bon gre ce qu'il lui a pleu appeller a sa part l'esperit de si noble prince, et prendre en vous bon confort et avoir cuer constant et ferme par vertu, laquelle se monstre et parfait en adversite, de laquelle chose faire et accomplir... Si vous prions derechief, tres hault et puissant prince et tres chier et tres ame cousin, que celle sainte œuvre de la paix de l'eglise par le dit votre feu pere ainsy vertueusement poursuie et mise en telle conclusion par la substraction faicte a P. de Luna si sainctement et par si meure deliberation de tant de vaillans hommes, vous vueilles entretenir et conduire a la final et desiree conclusion de la paix de l'Eglise Universelle, et ce que le pere a comencie, soit par le filz consumme, et en ce faisant vous acquerrez la gloire de paradis et louenge en ce monde perpetuelle, car en la fin gist la louenge...

La lettre latine[1], plus brève, contient aussi un éloquent éloge du monarque et une exhortation à la résignation chrétienne :

...dolores nostros in pacientia mitigamus, sperantes in Deo quod jam celo vivit qui eum tota devocione veneratus est in terris; nam quis fidelior illo, devocione attencior, elemosinis largior et copiosior caritate nuliibi repertus est. Jam celo vivit nam, ut ait tragicus, « Locum virtus habet inter astra ». Pacienciam igitur, serenissime Rex, habetote; expergiscimini et capescite rem publicam et pacem ecclesie quam ipse gloriosissimus princeps, genitor vester, suis temporibus tam virtuose tamque constanter prosequutus est, ad finem debitum perducatis, inde namque vobis semper honos laudesque manebunt...

Les relations franco-aragonaises pendant les dernières années de Charles VI étaient demeurées cordiales; le concours d'Alphonse V en matière de ravitaillement fut même sollicité par le roi de France, en guerre avec l'Angleterre et avec les Bourguignons :

...Vous savez assez — écrivait-il [2] (16 décembre s. m.) — comment la guerre est ouverte entre nous et notre adversaire d'Angleterre, et aussi les grans desobeissance et rebellions que s'efforce chascun jour de monstrer envers nous Jehan, notre cousin de Bourgongne, pour lesquelles choses nous est besoing de requerir l'aide de noz bons amis, desquelx nous vous reputons l'un des principaulx et cellui qui noz povez bien aidier en noz grans affaires. .

1. Paris, 8 mai (1416). Ibidem, n° 4206.
2. Lettres datées de Paris, Perg. extra inv., n° 4222.

Des ambassadeurs vont partir pour Barcelone munis des instructions nécessaires, mais les secours sont urgents :

... Toutes voies pour ce qu'ilz n'y pourroient bonnement si brief estre que besoing seroit, et que les cas le requerroit bien, nous vous escrivons hastivement ces presentes en vous priant tant et si acertes que povons que le plus tost que faire ce pourra bonnement et pendant la vénue de noz diz ambassadeurs, vous veuillez faire apprester et fournir de blez, vivres et autres choses necessaires pour fait de guerre le plus largement que vous pourrez de votre navire, tant galees que grosses nefz affin que nos diz ambassadeurs, lesquelx auront toutte puissance de nous obliger a vous paier toute la mise et despence que faicte y aurez, et vous en bailler si bonne seurte qu'il vous devra souffire, puissent trouver le dit navire prest pour nous en aidier a notre besoing contre noz diz ennemis...

Sur les événements qui se déroulèrent à Paris et en France après le désastre militaire d'Azincourt, deux lettres reçues à la cour de Barcelone, l'une par Paul Nicolas, secrétaire du roi, l'autre par le roi lui-même contiennent de bons éléments d'information.

Le premier[1] de ces documents parle du complot découvert à Paris contre le roi de Sicile, le duc de Berri, le prévôt des marchands, et qu'avaient tramé les gens du duc de Bourgogne :

. . De novo perventa littera sunt de Montepesulano, qualiter in Parixius est discopertum unum tractatum quod fiebat per aliquos pro duce Burgundie, quod tractatum fiebat per multos, tam nobiles ciutadanos quam menestrarios de omni genere congregatos ad introducendum ducem preductum in Parisius et pro accipiendo Regem Ludovicum, ducem de Berri et prepositum Parixius, qui fuerunt et sunt eydem contrarii, quo tracto discoperto fuerunt capti usque nunc circa LX, ex quibus sunt jam decapitati duo et multi negati in flumine sive sumerssi; reliquos de die in diem crucificunt...

La lettre en catalan de Marti Talayero, maître en théologie, au roi d'Aragon (27 janvier 1416, n. st.), que fut chargé de porter à Barcelone Loys Mercader, « lo qual es persona discreta e de bon governament, e s'es portat com a gracios scuder ab Mos. lo prevost de Paris en lo servici de gent d'armes del Senyor Rey de Franca », était destinée[2] à renseigner Alphonse IV-V sur les événements confus qui se déroulaient en France pendant que s'y trouvait l'empereur Sigismond, louche médiateur; les entretiens que le nouveau dauphin, Jean, duc de Touraine, réfugié à la cour du coínte de Hainaut, son beau-père, èut avec les ambassadeurs de Charles VI, y sont rapportés dans le

1 S. l. n. d. (printemps de 1416), C. R. D. Caja 4 de Fernando I", pièce non cotée.

2. C. R. D. Caja 17 de Fernando I", pièce non cotée.

détail; le prince, quoique volontairement éloigné de ses parents, reçut bien leurs envoyés :

...son venguts le digmenge apres Sent Vincent, e han feta sa relatio lo dillus, dient que son stats rehebuts joyosament et graciosa. et oyts en ses propositions molt benignament, et dinaren ab lo primogenit lo jour del glorios martir Vincent...

Après ce festin on avait parlé affaires politiques ; le dauphin défendit du mieux qu'il pût les trêves, que, par l'entremise de son beau-père et de l'empereur, on avait obtenues des Anglais :

...respos que al fet dels Angles, que ell hic havia tota diligentia possible et que son pare lo duc de Anaut hic ere passat et ab l'Emperador havien hacordat treves a tres ans ab la millor manera que havien pogut, et que Deus perdonas aquells que havien consellat lo contrari al Senyor Rey son pare..

Il donna aussi des assurances à propos de la répression des brigandages que commettaient par tout le royaume des bandes de gens d'armes :

...quant als banits et congregacio de gent d'armes que sens titol van dampnificant lo regne, respos que tot ço et quant lo Rey et son bon consell voldrien ordenar, complirie de bon cor...

Mais sur le point le plus important, qui était la question de son retour à Paris, il mécontenta les ambassadeurs en spécifiant qu'il ne rentrerait que pour prendre le gouvernement; mais on croyait qu'il viendrait bientôt s'entendre avec Isabeau, alors à Senlis. Peu après, ce fils révolté de Charles VI mourait assez mystérieusement. A l'Université de Paris, ajoute le correspondant, il vient de se passer une cérémonie qui fait honneur à l'Espagne :

...lo Confessor de Toledo ha pres lo jorn duy lo barret de maestre et Loys es stat present en tota lo festa, qui dira tot lo fet, et ha obtengut grant honor a totes les Spanyes...

Mais l'auteur de la lettre, qui n'est encore que maître en théologie, « petit vassal et subject, lo qual loyalment ha desig de servir, qui es encara pobre maestre en theologia » voudrait bien obtenir de la faveur royale un avancement mérité ; c'est pourquoi sans doute il fait remettre à son souverain par le porteur deux belles paires de gants fourrés, car on est encore en plein hiver :

...Senyor, prengue en grat vostra Senyoria lo petit don que yo fac, co es uns guans blanchs de gris ab botons verts grossos de seda, car creu quel hivern no es passat de tot, et un parell de vermells, forrats de cuyr blanc, ab botons verts...

Avant de terminer l'examen de cette correspondance si variée, dont je n'ai signalé que les plus frappants spécimens, il importe de mentionner une lettre[1] d'un évêque de Gap d'origine catalane, Léger, au roi d'Aragon, proposant sa médiation, à la fois comme sujet du roi de France et comme « estrays et parti de Catalonhe », entre le souverain aragonais et Louis, duc d'Anjou, prétendant au trône de Naples et de Sicile. Ce que cette lettre offre de plus intéressant, c'est la manière discrète et spirituelle dont le prélat propose sa médiation, expose les scrupules qui l'ont d'abord retenu, et émaille sa requête de réflexions sages et désabusées sur le caractère de ses contemporains :

...je ... envoye devers vostre dite seignorie Albert de Cruas, mon maistre d'ostel, afin de savoir votre bon vouloir plus a plain, car je ne vouldroye mettre mon honneur a l'aventure. ne me voudroye mesler de choses qui n'eussent conclusion bonne mesmement, quar aujourd'uy les gens sont ases enclins plus a mal dire que a bien, et plus convoytans guerre que pays, et il me seroit trop miélx estre demoure en mon eglise, que a mes despens et traveilz aler querir malveillance...

Plus loin, on lit cet éloge de la paix :

...vous supplie tres humblement, tres hault et tres puissant prince et mon tres redoubte seigneur, qui vous plaise considerer les biens qui viennent de pays, lesquelx vous saves trop mielx de moy, et que l'on dit communement que quant l'eue est trouble, fait bon peschier et puys que le capital vous demeure, vous ne deves riens espargner, car les cuers des gens est trop forte chose a savoir, qui sont muables et variables ainsi que nous povons veoir par plusieurs exemples...

A citer encore une lettre[2] de l'archevêque de Reims à l'évêque de Vich, écrite a la suite d'un voyage en Catalogne pour le remercier des services qu'il lui avait rendus à cette occasion ; cette lettre est bourrée de citations de l'Ecriture et rédigée dans un style très emphatique. Mais ce genre pompeux, comme on a pu le voir, est de moins en moins en faveur, même dans les chancelleries : le style des lettres, depuis le début du XIV^e^ siècle, a évolué singulièrement ; l'usage devenu presque courant de la langue nationale contribue à leur donner une physionomie plus personnelle, la part de la convention et des longues formules se réduit à peu de chose, plus de curiosité se manifeste chez tous ces correspondants, on comprend à les lire qu'ils ont eu conscience de la gravité, de l'importance des événements dont ils ont été les contemporains ; leur témoignage n'en prend que

1. Avignon, 24 juin, s. m. (entre 1412 et 1417). C. R. D. Caja 35 de Pedro III (erreur de classement), sin fecha, n° 233.

2. « Apud Salces », 6 mai (s. m) C. R. D. Caja 35 de Pedro III, s. f. n° 183.

plus de valeur, et c'est avec des sources comme celles-là qu'on peut espérer reconstituer le plus scrupuleusement la véritable histoire.

Les nombreux travailleurs espagnols et étrangers qui, surtout avant la guerre, se sont succédé dans la salle austère de l'ancien palais des comtes de Barcelone, au cœur de la vieille ville catalane si pleine de caractère, ont compris quel trésor représentent les immenses collections de l'Arxiu Real de Arago. Puisque des jours meilleurs semblent s'annoncer, il faut souhaiter que les érudits français reviennent à Barcelone continuer la tâche de leurs précurseurs; ils y trouveront encore, et pour longtemps, la matière de plus d'une thèse solide et de maints travaux attrayants et inédits.

Octobre-décembre 1926.

R. AVEZOU.

LA LÉGENDE DES BATUECAS ET DES JURDES

C'est un fait singulier que la légende des Batuecas et des Jurdes ait persisté jusqu'à nos jours; car ces pays se trouvent situés en pleine Europe Occidentale, à quelques lieues seulement d'un des grands foyers de notre civilisation intellectuelle, Salamanque[1].

Il faut donc que cette légende ait des racines bien profondes dans la réalité, et l'on peut dire que son étude est la meilleure introduction à celle de la réalité, qu'elle traduit à sa façon beaucoup plutôt qu'elle ne la trahit.

Cette légende tient foncièrement, organiquement, pourrait-on dire, à l'isolement brutal, qui, après l'avoir fait naître, l'a entretenue et comme protégée contre les rectifications d'une saine critique; elle atteste que, dans leur isolement tout au moins, Jurdes et Batuecas forment un ensemble; dans cet ensemble l'opinion commune n'a pas fait de distinction : « On entre ensuite, dit Ponz, dans le creux de las Urdes ou Jurdes, qui font déjà partie du territoire connu en général sous le nom de *Batuecas*[2]. »

Réunis par leur isolement, les deux pays avaient cependant des traits distincts, qui ne pouvaient manquer d'être combinés, pour l'enrichissement spontané et pour la perfection de la légende.

Les Batuecas sont depuis très longtemps inhabitées; la fondation, à la fin du XVI^e^ siècle, d'un « Désert » Carmélitain ne leur a pas ôté, tant s'en faut, leur caractère de sublime solitude. Mais le pittoresque grandiose de leurs rochers et de leur végétation, avec quelques souvenirs étranges de préhistoire que le temps n'a pu submerger, en font le cadre idéal pour l'humanité lamentable et pittoresque dont le lieu réel est aux Jurdes.

L'amalgame qui s'est ainsi opéré dans l'imagination populaire était commandé par les conditions naturelles du pays. Mais la légende qui s'était si naturellement constituée a été ensuite développée par la littérature et peut-être en quelque mesure exploitée par des intérêts particuliers.

Le développement de la légende n'est devenu fantaisiste qu'en

1. A quinze lieues au sud-ouest de Salamanque, à l'extrême nord de la province de Cáceres.

2. *Viaje de España*, t. VII, p. 182.

s'éloignant des circonstances qui ont fait naître cette légende, et, dans une certaine mesure, la justifient et la disciplinent: le rejeton transplanté a subi un dépaysement violent, et une culture artificielle qui a produit des fleurs hybrides : nous verrons ce que la légende des Batuecas est devenue en France.

Quant à l'exploitation de la légende, elle ne pouvait avoir d'intérêt que pour les voisins du pays, et elle devait être sans cesse tempérée par la connaissance plus ou moins complète, mais en somme exacte, que ces voisins avaient des Batuecas et des Jurdes, et, mieux que tempérée, corrigée en ce qu'elle avait d'injuste par les défenseurs que devait susciter cette connaissance chez les gens de bonne foi et de sentiments charitables, dont plusieurs étaient en condition de compléter leur documentation justificative.

La légende nous est parvenue d'abord sous sa forme littéraire, et sous cette forme elle a deux aspects bien distincts, l'un espagnol, l'autre français; mais la légende authentique a été créée, plus ou moins consciemment, par des gens qui ne se piquaient point de littérature, et qui s'inspiraient de leurs intérêts en même temps que de leurs sentiments.

I

La légende littéraire espagnole.

Cette légende est aussi autochtone que le permet la fantaisie littéraire.

Le pays même est le premier auteur de sa légende. Le silence éternel des cimes qui se dressent sur trois côtés de son massif quadrilatère, et la rumeur monotone des rivières qui, après avoir rudement sculpté ses schistes, lui ont creusé, à l'est, un fossé presque infranchissable, l'enchevêtrement de ses montagnes qui, de l'intérieur, ne laissent jamais apercevoir un horizon, et ne permettent qu'à peine l'évasion de ceux qui s'y sont aventurés, par des sentiers scabreux et décevants, le caractère d'extrême misère imprimé dans la chair et dans l'esprit des êtres taciturnes qui parfois sortent de ce réduit et bientôt y redisparaissent sans s'être expliqués et sans avoir formé société avec personne, tout enfin ce qui est des Jurdes et des Batuecas, et qui endort si bien l'imagination des gens du pays, devait surexciter l'imagination étonnée des gens du dehors.

Il fallait seulement, pour que la légende naquît, que le pays eût sa population à lui, non pas les éleveurs d'abeilles ou de chèvres qui, longtemps sans doute, y vinrent passer quelques jours ou tout au plus une saison, mais une population enracinée et confinée. Cette

condition ne paraît pas avoir été réalisée, tout au moins assez largement réalisée pour avoir ses effets, avant la fin du Moyen-Age, et ce n'est sans doute pas le hasard, mais bien le jeu de causes très générales, qui nous prive de tout document antérieur à cette époque sur la légende des Jurdes et des Batuecas. Peut-être Menéndez y Pelayo est-il trop affirmatif lorsqu'il assure que Lope de Vega, qui résida à Alba de Tormès en 1597, y recueillit la légende « lorsqu'elle venait de naître » ; mais il est vrai que cette légende sortit alors du cercle étroit où elle s'était formée, et qu'elle reçut du rapprochement que l'on put faire d'elle avec les événements glorieux qui mettaient fin au Moyen-Age, les grandes découvertes de nouveaux mondes, un éclat qui la fit connaître au loin. L'un des premiers à faire le rapprochement, et surtout à l'utiliser, fut Lope de Vega, dans sa comedia *Las Batuecas del Duque de Alba*; mais il est fort probable que la brillante imagination de Lope est intervenue dans le détail plus que dans l'essentiel de cette histoire.

L'essentiel, le fait central de la légende, c'est que le pays des Jurdes et des Batuecas est resté très longtemps inconnu, même de ses plus proches voisins, et n'a été découvert que lorsque tout ce qui restait à découvrir dans le monde, au plus lointain des continents et des mers, était découvert. Lope de Vega a rapproché expressément la découverte des Batuecas de celle de l'Amérique; il a composé une pièce, qui fut imprimée en 1614, sur le « Le Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb », grand sujet qui l'a médiocrement inspiré, et sa comédie « Les Batuecas du duc d'Albe » est, comme le remarque Menéndez y Pelayo, une espèce de parodie, ou, si l'on préfère, une réplique de l'autre; Lope spécifie dans sa comédie que la découverte des Batuecas se fait en même temps que la découverte du Nouveau Monde. Cette comédie, dont le sujet fut connu par l'auteur, très vraisemblablement, vers 1597, lorsqu'il fit un séjour à Alba de Tormès, fut composée entre 1604 et 1614[1]. La pièce ne fut imprimée qu'après la mort de son auteur, en 1638, mais de toute façon, il est peu probable que Lope ait été le premier à donner de la publicité à la légende, ni le premier à faire le rapprochement entre la découverte des Batuecas et celle du Nouveau Monde. C'est sa primauté littéraire qui nous donne l'illusion de sa priorité.

Dans son *De rebus Hispaniae*, publié en 1633, un auteur salmantin, Alonso Sánchez, a conté la légende de la découverte. Sans doute cette publication est postérieure à la composition, mais elle est antérieure à l'édition de la comédie de Lope. Alonso Sánchez était un ami du poète; il se peut que l'un des deux ait communiqué à l'autre la curieuse légende, et il n'est pas invraisemblable qu'Alonso Sánchez,

1. Sur tout ceci, voir l'introduction de Menéndez y Pelayo dans son édition des *Œuvres* de Lope de Vega, t. XI.

érudit et Salmantin, ait été le premier renseigné; il est possible aussi que nos deux auteurs aient été renseignés tous deux par les mêmes informateurs, ou par des informateurs différents, mais en aucun cas Lope n'a la priorité absolue, car nous lisons dans la *Brève et véridique relattion des évènements du royaume de Cambodge*, publiée en 1604 par Fray Gabriel de San Antonio, dominicain, cette remarque faite à propos de la découverte d'Angkor: « Les Cambodgiens découvrirent cette ville en allant chasser le rhinocéros; on rencontra de même en Castille, au temps de l'empereur Charles-Quint, les bergeries de Jurde, près de la Peña de Francia; elles appartiennent maintenant au duc d'Albe, à qui l'empereur les donna, parce qu'un des chasseurs de suite les avait trouvées[1]... »

Le rapprochement avec les découvertes de mondes nouveaux est ainsi fait dès 1604, c'est-à-dire à l'époque la plus ancienne où ait pu être composée la comédie de Lope, et la tradition à laquelle se réfère Fray Gabriel de San Antonio est, nous allons le voir, sensiblement différente de celle que nous ont transmise Alonso Sánchez et Lope de Vega[2].

Voici ce que nous conte Alonso Sánchez: « Un homme et une femme de la maison de Mgr le duc d'Albe étaient devenus amants, et, pour fuir la colère du seigneur duc, ne s'estimant point en sûreté en Espagne, ils étaient partis vers des montagnes qui sont à une douzaine de lieues de Salamanque, et dont l'âpreté avait interdit avant eux l'accès à tout le monde[3].

» Nos gens escaladèrent des montagnes et ils croyaient avoir atteint le ciel lorsqu'ils découvrirent une vallée, et, là, des hommes sans culture, dont le corps était sans ornement, et le langage inconnu; on retrouvait seulement dans ce langage quelques termes semblables à ceux du temps des Goths: ces gens étaient idolâtres comme les Juifs, quoiqu'ils eussent trouvé quelques croix, d'ailleurs pas tout à fait conformes à la tradition. Alors les voyageurs firent savoir dans leur

1. « Descubrieronla los Camboxas andando a caza de badas : como se descubrieron en Castilla en tiempo del Emperador Cárlos V, las Majadas de Jurde, junto la Peña de Francia, que agora son del duque de Alua a quien el Emperador hizo merced dellas, por averlas descubierto un cazador suyo. » (*Breve y verdadera relación de los successos del Reyno de Camboxa.* Al Rey don Felipe nuestro Señor. Por Fray Gabriel de S. Antonio de la Orden de S. Domingo. En S. Pablo de Valladolid. Pedro Lasso, 1604. — Nouv. édit. du texte espagnol, avec une traduction, par Antoine Cabaton. Paris, Leroux, 1914, p. 6.)

2. On voit en quoi est contestable l'affirmation de Menéndez y Pelayo: « Le plus ancien document où soit consignée la fable des Batuecas est cette comédie de Lope; il est bien clair qu'il n'a pas inventé la fable, quoique la célébrité de ses écrits ait contribué tout spécialement à la répandre. Mais il y a plus: on peut dire qu'il l'a recueillie lorsqu'elle venait de naître. » Cette dernière affirmation est douteuse, et la première n'est vraie, au mieux, que d'une des versions de la légende.

3. Si l'on prenait à la lettre les termes dont se sert Alonso Sánchez, il faudrait entendre que le pays des Batuecas n'est pas en Espagne; bornons-nous à souligner au passage son caractère de pays frontière.

pays ce qu'ils avaient découvert; quelques gens de la maison du duc d'Albe, armés, se joignirent à eux pour pénétrer dans ces montagnes et traverser les chaînes qui les séparaient de cette vallée, mais lorsque, ayant pénétré, ils approchèrent de la vallée, ils durent se dépêcher de fuir, par terreur de ces humains complètement nus qui se nourrissent des glands et des châtaignes que produit le terroir. »

Ces gens armés n'étaient pas braves, et Alonso Sánchez n'a pas l'esprit soupçonneux. Observons en passant que, dans bien des pays, non pas sauvages, mais pauvres (et dans la région même que nous étudions), on mange encore beaucoup de châtaignes; quant aux glands, glands du chêne-vert et non du chêne-rouvre, ils étaient, selon Don Quichotte, la nourriture des gens de l'Age d'Or.

Dans cette autre version de la légende, ce ne sont plus des chasseurs, ce sont des amants en fuite qui découvrent les Batuecas. Il y a ici moins de vérité, ou, pour être plus prudent, moins de vraisemblance, mais il y a plus de poésie; il faut dire seulement que cet étrange pays confère aux inventions poétiques une vraisemblance troublante; Alonso Sánchez et Lope de Vega, qui n'avaient pas vu les Batuecas, ont recueilli une invention qui devait enchanter ceux qui les ont vues. Ce pays séparé du monde par de grandioses barrières est bien le cadre idéal pour violentes amours romantiques, d'un romantisme qui, surtout en Espagne, est de toutes les époques, même des meilleures. C'est bien là, et là seulement, que deux amants pourraient être tout l'un pour l'autre, et remplacer, l'un pour l'autre, tous les vains prestiges du monde, si les amours selon le monde étaient, comme le veut l'imagination romantique, capables de se passer du monde. Lope, dont l'imagination peut bien déborder jusqu'au mauvais goût, mais reste assez chrétiennement disciplinée pour ne pas devenir malsaine, nous a montré chez les héros de sa comédie la lassitude inévitable de ces amours romantiques, et il a ainsi corrigé sur un point capital, en bon psychologue, la légende qu'il exploitait.

Mais il est loin d'avoir tout corrigé, et nous devons maintenant nous efforcer de mettre à part, dans l'exubérance de son œuvre, ce qui est légende autochtone, c'est-à-dire, en quelque mesure, légende fondée en raison.

L'analyse, scène par scène, d'une pièce de théâtre, même lorsqu'il s'agit des pièces si bien composées de nos grands classiques français, est toujours quelque chose de fastidieux, et frise assez souvent l'inintelligibilité. Que serait-ce d'une telle analyse, portant sur une pièce de Lope! Bornons-nous donc à résumer l'essentiel, en cueillant au passage les détails qui importent à la connaissance de la légende des Batuecas; il sera facile, à ceux qui voudraient par ailleurs des détails, de se reporter à l'édition que l'Académie espagnole a publiée des œuvres de Lope.

Le fait central du drame, que font perdre parfois de vue les fantaisies extravagantes du dramaturge, c'est l'aventure des deux amants Juan et Brianda qui, fuyant la colère du duc d'Albe, découvrent la population sauvage que recèlent les Batuecas, et auxquels le duc, après avoir découvert à son tour ce petit monde nouveau enclos dans ses domaines, pardonne au milieu de la joie générale. Les deux traits essentiels de la légende : isolement complet du pays, et sauvagerie de ses habitants, sont à maintes reprises soulignés par Lope.

Dès le début de la pièce, paraissent « Taurina, sauvagesse aux cheveux épars, vêtue de peaux, et Giroto, sauvage aux longs cheveux, vêtu de peaux ». Un peu plus tard arrivent quatre autres personnages, « sauvages aux cheveux courts, vêtus de peaux et tenant des bâtons à la main ». Dans les discussions qu'ont entre eux ces sauvages, certains termes surprennent tout d'abord : « ... vil lapin, cerf apprivoisé qui vis dans les jupons d'une femme, bœuf de labour... ». On est tenté de se demander si les jupons ne sont pas ici de trop, et s'il y avait dans ce monde fermé des bœufs, alors qu'il n'y en a pas, maintenant qu'il est entr'ouvert.

Si la discussion provoquée par la rivalité de deux farouches mâles nous permet de glaner ces quelques détails, une autre discussion, qui dans le monde ordinaire serait qualifiée de politico-philosophique, nous renseigne plus profondément sur la légende. Un personnage, nommé Marfino, soutient qu'il n'y a pas d'autre monde que celui des Batuecas; mais un autre, nommé Triso, estime que le créateur n'a pas fait le soleil et la lune pour les seuls habitants de cette vallée : où donc iraient au surplus les rivières du pays si le monde se bornait aux Batuecas? Un troisième personnage, nommé Darinto, admet qu'il y a eu d'autres hommes avant la race actuelle, mais rien ne lui prouve qu'il y en ait au delà des montagnes qui bornent les Batuecas.

On entrevoit ici un nouvel élément de la légende, un élément qui lui aussi, nous le constaterons, a quelque fondement dans la réalité, c'est qu'il y a eu dans la vallée une population antérieure à celle qui s'y est enracinée dans la phase qui précède la découverte à laquelle nous allons assister.

Ce qui a mis en branle l'imagination et la raison de Triso, c'est que celui-ci a découvert un objet qu'il montre à ses compagnons, provoquant chez ceux-ci une surprise pleine d'admiration : et il s'agit en effet d'une vieille épée rouillée ; cette découverte incite à tenter ce que nous appellerions des fouilles archéologiques; les hommes forts du pays attaquent à coups de massue certains rochers, et l'on voit s'ouvrir, toute béante, une caverne : « on y aperçoit un cadavre dont la tête sera faite de pâte: il aura, dans une main, une lance et, dans l'autre, un bouclier, sur lequel seront peints deux lions et deux

châteaux, avec, autour, ces quatre lettres T S D R ». Cette découverte renforce la thèse de Triso : on n'a jamais vu aux Batuecas de maisons comme ces châteaux ni d'animaux comme ces lions; à la rigueur, les maisons auraient pu tomber en ruines, mais ces vigoureux animaux se seraient reproduits.

Le coup de théâtre, c'est-à-dire l'arrivée de Juan et de Brianda, est ainsi bien préparé. Laissons Lope compliquer l'intrigue en faisant arriver ses héros séparément, ce qui donne à Brianda l'occasion de se faire passer pour un homme : source de plaisanteries qui devaient fort amuser le public de Lope si l'on en juge par l'insistance que le poète met à l'exploiter. Ce qui est autrement intéressant, c'est l'invasion des idées neuves dans le pays sauvage.

« Vous ne savez donc pas qu'il y a un monde? vous n'avez donc jamais vu personne? vous ignorez donc qui est votre roi? » « Nous ne connaissons ici, dit Triso, d'autre dieu ni d'autre roi que le soleil. » « Comment? vous ignorez que l'espagnol Ferdinand est votre roi? » « Qu'est-ce donc qu'espagnol? » demande Triso. Alors ils apprennent l'existence de l'Espagne, l'existence de la mer, l'existence d'autres pays. « Et même, dit Brianda, il y a un autre monde, que Colomb est en train de découvrir. » Triso demande si l'Espagne est plus grande que les Batuecas. « Nous sommes ici deux cents; les Espagnols sont-ils plus nombreux? » Vient ensuite une magnifique définition de la royauté; puis sont introduites les idées du Maure, de la foi, du salut, du christianisme, de la Vierge. Brianda note avec étonnement que les gens de la vallée parlent espagnol ; Darinto rappelle une vague tradition suivant laquelle un roi se réfugia dans ce pays, et Brianda précise en faisant remonter au temps de la conquête arabe l'origine de la peuplade des Batuecas; plus loin elle affirme que cette peuplade est « descendue des Goths fugitifs ». Les gens sont flattés d'une aussi noble ascendance, et Brianda, déjà proclamée « roi », commence l'instruction religieuse de ses sujets en faisant une Croix avec deux branches.

L'équivoque sur le sexe de Brianda permet à Lope d'introduire un nouvel élément de la légende, qu'il eût pu à vrai dire introduire de beaucoup d'autres façons. Il y a de la sorcellerie et des démons dans la légende. Et c'est pourquoi la sauvagesse Taurina vient trouver Adulfo, expert en sorcellerie, à qui elle demande de l'aider à conquérir l'amour du bel étranger dont elle est éprise. Adulfo invoque le démon qui apparaît sous la figure classique du satyre, avec ses cornes, son torse humain et ses cuisses de bouc. Mais il n'apparaît que pour donner sa démission : il a régné six cents ans grâce aux amours de Rodrigue, qui ont entraîné l'invasion arabe; mais une femme, Isabelle, est en train de lui faire perdre le royaume qu'une femme lui avait fait gagner. Et lorsque Brianda et Juan, accompagnés d'un

groupe de gens du pays, arrivent avec la Croix, l'embrasement de la montagne, des arbres et de la neige elle-même, sert de décor grandiose à la fuite des démons.

A la fin de la pièce, le duc d'Albe devient le personnage principal. Retour du siège de Grenade, il se rend en pèlerinage à la Peña de Francia, et il découvre à son tour les Batuecas. Ce troisième et dernier acte ne nous apprend plus rien d'essentiel sur la légende; il nous ferait plutôt comprendre comment elle devait finir. Nous apprenons bien, car le bouclier découvert au premier acte a été examiné à Salamanque, que les lettres mystérieuses qu'il portait signifient T(eodófilo) S(obrino) D(e) R(odrigo), mais ce supplément d'information est d'un médiocre intérêt. Ce qui nous frappe davantage, c'est que Juan et Brianda, désormais « vêtus en sauvages » et qui se sentent devenir « sauvages jusqu'à l'âme », sont las de la société des gens des Batuecas et pensent à demander pardon au duc. Fort heureusement le duc, lorsqu'il arrive, ne reconnaît pas Juan, qui peut s'offrir au duc comme médiateur entre lui et ses inaccessibles sujets, et mérite ainsi une faveur non spécifiée, qui sera sa grâce, quand il se sera fait reconnaître. Il ne faut pas s'étonner de la générosité du duc d'Albe, qui a besoin des bons offices de Juan pour conquérir ses sujets, jusque-là ignorés, à la civilisation chrétienne, ce qui est son premier devoir de seigneur. Ce qui est vraiment étonnant, c'est précisément que le pays des Batuecas et des Jurdes n'ait pas été, comme semblait le prévoir Lope, incorporé à la civilisation commune à la suite de la découverte dont le grand dramaturge nous a conté l'histoire.

Il n'est pas très difficile de distinguer dans l'ensemble l'intrigue qui appartient en propre à Lope de Vega et la légende à laquelle cette intrigue allait donner tant de publicité. Il est déjà plus malaisé de distinguer dans la légende ce qui a pu avoir une racine de réalité et ce qui ne serait qu'inventions ou insinuations malveillantes, destinées à maintenir les habitants de cette contrée dans la sujétion qui convient à une colonie sauvage.

Essayons de préciser les termes de ce problème historique et social. Nous allons voir une fois de plus combien facilement s'établit la confusion entre Batuecas et Jurdes, pour ceux qui ne sont ni géologues ni géographes.

Dans les temps historiques, les Batuecas ne paraissent pas avoir eu d'autres habitants que les religieux qui s'y établirent à la fin du XVI[e] siècle. Le D[r] Bide estime même qu'un village n'aurait pas pu exister dans la vallée; on peut d'ailleurs discuter cette opinion, les deux cents personnes qui, dans l'imagination de Lope, peuplaient les Batuecas auraient peut-être trouvé à vivre dans le désert, surtout si elles avaient accepté les effrayantes privations auxquelles sont soumis les habitants de las Jurdes, et si, comme ces derniers, elles

avaient pu (mais c'eût été une infidélité à leur isolement) trouver *sans échange* un supplément de ressources au dehors.

Ce qui est certain, c'est que, en dehors du couvent, il n'a pas été trouvé une trace jusqu'ici d'habitat humain aux Batuecas dans les temps historiques.

Et pourtant il reste invraisemblable que Lope ait inventé de toutes pièces la population dont il parle, et la légende venue de pays tout voisins de celui qu'elle caractérise ne doit pas être sans quelque fondement.

Comment déterminer la part de vérité qui se mêle aux imaginations de Lope, part de vérité qui peut nous aider à résoudre le problème de géographie humaine qui se pose à las Jurdes?

N'oublions pas que c'est seulement de nos jours que l'on a pu distinguer nettement les Batuecas de las Jurdes. Or, s'il ne paraît pas que les Batuecas aient été peuplées dans les temps historiques, las Jurdes l'ont été et le sont encore. Il n'y avait aucune raison pour que les anciennes légendes fissent une distinction entre Batuecas et Jurdes; les gens qui avaient le plus de rapports avec las Jurdes, c'est-à-dire les gens de la Alberca, voyaient les gens de las Jurdes leur arriver par les Batuecas. Le brouillard de légende qui baignait à la fois les Batuecas et las Jurdes s'est condensé autour des Batuecas sans doute en raison de l'illustration donnée aux Batuecas par la fondation du couvent de Saint-Joseph-du-Désert, et peut-être pour d'autres causes encore.

Si rien ne prouve que les Batuecas aient été habitées dans les temps historiques, même à l'époque lointaine des Goths et de Rodrigue, des documents qui subsistent encore prouvent qu'elles l'ont été, longtemps, aux époques préhistoriques. Ces documents sont des peintures rupestres, que le savant abbé Breuil a étudiées dans la série de ses articles sur les peintures rupestres de la péninsule ibérique[1]. Sur la principale des roches ou falaises qui présentent des peintures : le Canchal de las cabras pint(ad)as, la roche aux chèvres peintes, l'abbé Breuil a constaté que les peintures « appartiennent à plusieurs phases qui semblent dériver les unes des autres ». La première de ces phases est caractérisée par des bouquetins en brun rouge foncé, au nombre de trente-trois. « Deux figures sont attribuables à d'autres animaux : un félin dont l'avant-train subsiste seul et une figure qui a quelque peu, fortuitement sans doute, l'apparence d'un éléphant. » La deuxième phase nous offre une dizaine de bouquetins en rouge plus vif « dénotant une dégénérescence très marquée » de l'art; il y a également un cerf très « conventionnel » et un grand nombre de ponctuations. La troisième phase présente surtout des figures blanches,

1. « La vallée peinte des Batuecas », dans l'*Anthropologie*, t. XXIX.

plutôt meilleures que les précédentes; on y voit dix-sept bouquetins, un canidé, deux poissons et aussi une scène de chasse à laquelle prennent part deux minuscules petits *(sic)* tireurs d'arc, faisant face à deux animaux cornus du genre cerf; au-dessus est une autre grande figure peut-être humaine et un autre schéma minuscule qui l'est certainement. »

Signalons, toujours d'après l'abbé Breuil, sur le canchal de la Pizarra[1], un carnassier qui pourrait être une panthère, un animal qui fait penser à un lynx et deux bovidés qui « ne sont certainement pas des bisons, mais des bœufs du groupe taureau »[2].

Sur le canchal del Zarzalon[3], il y a trois ou quatre figures humaines très schématiques. « L'un des hommes tient un instrument allongé, légèrement recourbé comme un échenilloir dans sa partie supérieure. Un autre porte à la taille un vêtement indiqué par deux traits divergents de chaque côté[4]... »

Au canchal de Mahoma, l'abbé Breuil signale entre autres figures un poisson et un petit lapin, et des schémas difficiles à comprendre.

Au-dessus de la Cueva (grotte, ou, ici, plus simplement, abri) del Cristo est peinte « une figure humaine, les bras étendus, qui a sans doute été le point de départ de l'appellation de la grotte ». Cette grotte, notons-le, est « presque inaccessible » et nous avons pu vérifier qu'il faut ici prendre dans leur sens exact et dans toute leur force ces mots d'un homme qui par passion pour la science s'est fait alpiniste intrépide. Au contraire, au canchal de la Majada de las Torres[5] « les pâtres viennent parfois abriter leurs troupeaux », mais si les barres et les points rouges abondent, il n'y a qu'un « seul signe figuré, où l'on peut voir une figure conventionnelle d'homme ou d'animal »[6].

Pour l'abbé Breuil, « on ne saurait en aucun cas attribuer un seul âge » à toutes ces figures; « le groupe le plus ancien composé presque exclusivement de petites chèvres brun foncé assez naturalistes peut parfaitement être paléolithique. » Mais les petites chèvres rouges et les petits animaux blancs rappellent d'autres figures que le même savant a étudiées en Espagne et qui « sont en partie néolithiques ». Seulement ces figures sont en plusieurs cas antérieures à des dessins « nettement déterminés comme néolithiques; peut-être sont-elles pro-néolithiques ». « Il paraît en outre bien difficile d'admettre l'âge néoli-

1. *Pizarra*, plaque de schiste, ardoise.
2. Art. cité, p. 17. — Bœufs veut dire, ici, bovidés.
3. *Zarzalon*, ronceraie.
4. Art. cit., p. 18. — La figure 12 montre qu'il n'y a pas deux traits « de chaque côté » et que par ces derniers mots le savant auteur explique le mot divergents.
5. *Majada*, abri que les bergers occupent temporairement, ayant autour d'eux leurs troupeaux; le découpement de la roche figure des tours au-dessus de l'abri.
6. Art. cit., p. 20.

thique des fresques des Batuecas, en présence de l'absence *(sic)* apparente *(sic)* dans toute la vallée de tout vestige d'objet ou de monument caractéristique de cet âge[1]. »

Rapprochons, avec prudence, les pénétrantes observations de l'abbé Breuil des grands tableaux de Lope. Les personnages de Lope parlent de la chasse à l'arc, et nous avons vu des archers sur les roches peintes. Ils sont vêtus de peaux de bêtes; Mileno parle de jupons et l'abbé Breuil nous a fait voir au canchal du Zarzalon l'indication d'une sorte de jupon schématique. Un peu partout il y a des signes mystérieux, dont certains échappent encore même à l'interprétation du grand maître en ces études : de là à faire intervenir les sorciers et les démons, il n'y avait autrefois qu'un pas, et d'un autre pas on pouvait arriver à la langue perdue des Goths, quand le mystère n'avait pas l'air trop inquiétant. La grossière figure humaine aux bras en croix qui a fait donner à un abri le nom d'abri du Christ n'explique-t-elle pas la croyance à l'existence d'une ancienne population chrétienne, croyance dont Lope a fait état, et le renseignement qui peut-être est venu par lui à Alonso Sánchez, sur les croix « pas tout à fait conformes à la tradition » ? Il y a, dans les peintures rupestres des Batuecas, des bovidés; cela suffit-il à rendre vraisemblable l'expression de Mileno : « bœuf de labour » qui nous étonne au premier abord, que nous avons citée et critiquée? Ce que nous n'admettrons en aucun cas, c'est que les quelques félins, et en particulier le léopard signalé par l'abbé Breuil, aient quelque rapport avec les lions figurés sur le bouclier du prince goth dont le corps est exhumé au premier acte. Un érudit de Plasencia, M. Vicente Paredes, mort il y a quelques années, croyait reconnaître dans un passage de Lope sur les conclusions à tirer des figures de lions « un écho lointain et déformé de l'existence de peintures rupestres »; et l'abbé Breuil, qui relate cette opinion, s'il n'exprime pas son adhésion, ne fait non plus aucune réserve. Nous croyons que M. Vicente Paredes veut ici trop prouver; la courte description du bouclier nous paraît désigner simplement l'écusson de Léon et Castille, et ce n'est pas parce que Lope aurait commis là un anachronisme que nous sommes réduits à invoquer les peintures rupestres qu'il n'avait pas vues, et que ses contemporains ne voyaient pas avec des yeux aussi perspicaces que ceux de l'abbé Breuil.

Mais, en évitant des rapprochements aventurés, nous estimons sauvegarder ce qui est ici, pour nous, l'essentiel. Ce que nous soutenons, en effet, c'est que Lope est un interprète, non point parfait, ni même complet, mais enfin authentique, d'une légende qui a dû naître dès qu'il y a eu une population stabilisée dans

1. Art. cit., p. 25.

le pays de las Jurdes, que la nature a fait rebelle à la colonisation humaine.

Nous prétendons non pas donner de cette thèse une démonstration péremptoire, mais du moins montrer qu'elle est vraisemblable, plus vraisemblable que la thèse opposée. Celle-ci consisterait en effet à soutenir que l'imagination de Lope n'a pas eu besoin du secours d'informations précises; que le poète a bien pu entendre raconter force détails sur l'histoire de deux amants réfugiés en un pays inaccessible et sauvage et qu'il devait y avoir, dès que le dramaturge partait sur ce thème, un minimum de coïncidence des choses qu'il imaginerait avec celles que la science moderne devait inventorier plus tard dans la réalité.

Mais, si nous faisons bon marché des lions en cette affaire, si nous ne tirons aucune conclusion du rapprochement des bovidés peints et du « bœuf de labour » de Maroto, si nous ne tirons aucun argument des jupons entrevus et des arcs des chasseurs, nous pensons que les détails sur une population d'origine mystérieuse et peut-être gothique qui aurait existé anciennement dans le pays s'expliquent mieux par les signes étranges que l'on peut relever dans la vallée que par les lois de l'imagination plus ou moins créatrice.

Si les peintures préhistoriques n'avaient été signalées que depuis qu'il y a des préhistoriens, notre thèse, ou, si l'on veut, notre hypothèse, aurait encore pour elle une vraisemblance supérieure à celle de l'autre hypothèse, car on pourrait fort bien supposer que le souvenir des peintures se fût transmis parmi les générations de pasteurs même à des époques où l'on eût cessé de les voir ou de les comprendre. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à cette supposition. Les peintures rupestres des Batuecas, en partie tout au moins, étaient connues bien avant que notre civilisation intellectuelle ne rejoignît la préhistoire. Ce ne sont pas des savants qui ont donné son nom au canchal de las Cabras pint(ad)ás, la prononciation *pintás*, qui déformait ici l'orthographe, étant tout à fait populaire. Il y a plus : le *Viaje de España* de Ponz, imprimé en 1728, signale *las cabras pintás;* nous ne savons pas si Ponz eût été capable de découvrir ces peintures, mais ici encore nous sommes dispensés d'hypothèses, puisque Ponz n'avait pas été lui-même aux Batuecas et tenait ses renseignements d'un correspondant qu'il eut dans ces parages. Comme les peintures ont pâli peu à peu (on ne les discerne bien aujourd'hui qu'en mouillant la roche), qu'elles ne sont pas abritées contre les intempéries, car il s'agit d'un *canchal* et non d'une *cueva*, et qu'elles ont certainement pâli beaucoup plus dans l'immensité des temps historiques et préhistoriques qui ont précédé Ponz que dans la courte période historique qui nous sépare de Ponz, la continuité d'une tradition relative à ces peintures est beaucoup plus vraisemblable

que leur découverte, soit au XVIII^e siècle, soit même à une époque moins tardive.

On doit donc admettre comme probable que depuis très longtemps les habitants de la Alberca et des régions voisines des Batuecas et de las Jurdes avaient des raisons de penser que ces pays avaient été habités, et habités par une population d'origine lointaine et de langage mystérieux, et que c'est cette légende, appuyée sur certaines réalités, qui a été connue de Lope et qui explique les coïncidences les plus précises que l'on relève entre son drame et les réalités de cet étrange pays.

Il ressort des observations de l'abbé Breuil que l'activité de l'homme préhistorique aux Batuecas s'est manifestée dans de longues périodes, probablement antérieures aux temps proprement néolithiques. Sans doute le séjour des Batuecas était-il plus séduisant pour le commun des hommes préhistoriques que pour le commun de leurs lointains arrière-neveux. Les grès siluriens dont est faite la vallée en amont du couvent se prêtent à la formation d'abris qui pouvaient retenir, dans ce pays giboyeux et poissonneux, les chasseurs que nous avons vu figurer dans les peintures rupestres. Les grès ruiniformes à bilobites qui forment des paliers successifs dans la partie haute de la vallée font place en aval du couvent à des ardoises et à des arkoses « beaucoup moins propres à donner naissance à des escarpements ruiniformes et sauvages[1] ».

Le paysage prend là le caractère qu'il conservera dans la région de las Jurdes, moins favorable que les Batuecas à l'habitat de l'homme primitif. Quoique l'on signale quelques grottes à las Jurdes, le terrain est beaucoup moins propice à la formation d'abris naturels et, en outre, la végétation, beaucoup moins abondante qu'aux Batuecas, n'y saurait nourrir autant de gibier.

En revanche, l'érosion a dû cesser plus tôt aux Batuecas qu'à las Jurdes de fabriquer un peu de terre cultivable : la roche des Batuecas se délite moins et elle est beaucoup moins protégée par un épais et robuste tapis végétal.

Il est donc assez probable que, au cours des temps, les conditions du peuplement aux Batuecas et à las Jurdes aient été en quelque sorte renversées : aux temps préhistoriques, les Batuecas offraient aux rares colons quelques attraits qui les dispensaient de solliciter l'ingrate pierraille de las Jurdes ; aux temps historiques, l'homme a laissé déserte la vallée qui ne pouvait faire le bonheur que d'un petit nombre de familles, et il a colonisé celles où, si rude que soit la loi d'airain qu'impose la nature, il parvient à survivre et à se multiplier. Mais comme personne, de l'extérieur, ne pouvait distinguer les

1. Art. cit., p. 13.

Batuecas des Jurdes, il est tout naturel que la légende, connue et utilisée par Lope, ait admis la continuité du peuplement des Batuecas et ait confondu les traits, vaguement entrevus, de la mystérieuse population historique des Batuecas, avec les traits, moins mal connus, mais bien mal connus encore, de la terre de misère et de désolation des Jurdes.

Grâce à Lope, la légende sortit de sa petite patrie et prit place dans la littérature espagnole. Menéndez y Pelayo[1] cite deux pièces qui se rattachent directement à celle de Lope dont elles ne sont que des remaniements, l'une de Juan de Matos Fragoso : *El Nuevo Mundo en Castilla* (1671), l'autre de Juan de la Hoz y Mota : *El descubrimiento de las Batuecas*. Menéndez y Pelayo signale encore que le poète Hartzenbusch publia en 1843 une comédie de magie intitulée *Las Batuecas*, mais qu'il n'y est guère question des Batuecas.

Il n'y a pas dans tout cela d'enrichissement de la légende, mais seulement un indice de sa diffusion. Sous ce rapport, il est un autre indice plus révélateur encore : c'est l'existence du dicton : *On dirait qu'il arrive des Batuecas* ou *On dirait qu'il a été élevé aux Batuecas*, pour caractériser l'homme ignorant des usages civilisés.

II

La légende transplantée et la légende flétrie.

L'imagination de Lope, guidée, et bridée, par des informateurs qui, évidemment, savaient quelque chose du pays des Batuecas, ne concède dans cette histoire qu'une part limitée au genre idyllique.

Au moment de fuir avec son amante, et par conséquent, avant de connaître les Batuecas, Juan répète à sa façon le fameux « *contigo, pan y cebolla* » : « Je sais que grand est le péril, mais si je parviens à la Sierra qui est auprès de la Peña de Francia, ses rochers me défendront et, quelque sauvage que puisse être la vie que je mènerai avec Brianda dans ces rochers, je la considère comme meilleure que la vie dans la maison du duc. » Lorsque la sauvagesse Taurina poursuit le « roi » Brianda de son amour, elle lui énumère tous les avantages qu' « il » peut espérer de leur mariage : un pré, un ruisseau où l'on pêche à la ligne les truites saumonées, cent noisetiers, trente châtaigniers, plus de cent têtes de gros bétail, quatre cents de petit, deux cabanes, une vingtaine de ruches. De plus Taurina sait filer le lin et

1. Dans ses *Observaciones preliminares*, au t. IX des *Œuvres* de Lope, p. cl. — Santibañez (« Un mundo desconocido en la provincia de Extremadura : las Hurdes », dans la Revue *Defensa de la Sociedad*, t. IX, p. 362), cite encore : *Nuevo mundo en España*, par le Dr Juan Pérez de Montalvan.

le chanvre... Mais déjà, à ce moment de la pièce, Brianda (comme Juan) est désenchantée de l'idylle de la vie sauvage.

Il était réservé au romantisme français, ou, plus exactement, au rousseauisme, d'exploiter cette idylle. C'est là, pourrait-on dire, un cas de détournement de légende. La transition, inattendue, fait penser à ces transplantations d'espèces végétales que déterminent de grandes bourrasques ou les hasards du trafic humain ; c'est ainsi que, pendant quelques années après 1870, des plantes de l'Afrique du Nord fleurirent dans le parc de Versailles, nées de graines tombées des bottes de fourrage que l'on avait fait venir de l'Algérie.

Notre XVIII^e^ siècle, qui, comme l'a bien fait voir M. Morel-Fatio, a été si inférieur aux siècles précédents pour la connaissance des choses d'Espagne, a conservé quelque notion de la légende des Batuecas, parce que sa malveillance y trouvait son compte, et que, au surplus, la connaissance superficielle d'une légende n'est pas trop compromettante pour ceux qui ont peur de la vérité.

L'*Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrites à la manière de Linné*, ouvrage traduit du latin et orné de figures, par M. Jean d'Antimoine, naturaliste du Grand Lama, etc. (A Monachopolis MDCCLXXXIV), n'est qu'un grossier pamphlet, mais nous prouve que le souvenir des Batuecas était vaguement connu de l'auteur, puisque la bibliographie du chapitre IX, consacré au Carme Déchaussé, cite l'Histoire du désert des Carmes Déchaussés, dit las Batuecas, sous le titre « Les cinq mots de Saint Paul », in-4°, fig., Matriti 17 ..

Voici ce que, en 1789, nous dit Bourgoing[1] :

... Il est un autre canton, plus éloigné de Madrid, et qui joue, plus encore que les *Toros de Guisando*, un rôle distingué dans l'histoire fabuleuse de l'Espagne; c'est celui des Battuécas, auquel Montesquieu fait allusion quand il dit que les Espagnols ont dans leur propre royaume des cantons qu'ils ne connaissent pas. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue, les mœurs des Espagnols, étaient inconnues dans les Battuécas. Des villages voisins on y avait entendu des voix extraordinaires; les bergers n'osaient y mener leurs troupeaux; il en fallait moins pour en faire la retraite des démons ou du moins de quelque peuple farouche... Les Battuécas fournirent un aliment de plus à l'imagination des Espagnols : elles figurèrent dans leurs comédies et leurs romans; et Moreri ne dédaigna pas de donner à ces contes ridicules une place dans son *Dictionnaire*.

Le P. Feijoo, religieux fort éclairé, qui n'est mort que depuis peu, fut un des premiers qui combattirent avec succès ces absurdités. Il résulte de ces recherches, et du petit voyage que je fis aux Battuécas peu avant mon départ, que ce sont deux vallées incultes, qui n'ont guère qu'une

1. *Nouveau voyage en Espagne.* Paris, 1789, 3 vol. Au t. III, p. 265,

lieue de long, et qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hiver...

Le nom des Batuecas comprend encore dans ce texte les Jurdes ; seulement les Jurdes ne se bornent pas à la vallée contiguë à celle du Désert des Carmes; il y a deux autres vallées. Cette inexactitude n'est pas la seule du texte que nous avons cité, et des lignes qui suivent : on peut douter, en lisant la description de Bourgoing, que notre auteur soit descendu dans la vallée, et soupçonner qu'il s'est contenté de la contempler du haut du Portillo de la Cruz, qui la sépare du territoire de la Alberca, où beaucoup de gens peuvent renseigner sur elle. Un autre détail nous rappelle que le pays était bien isolé, mais aussi nous donne à penser que Bourgoing n'était pas un voyageur très débrouillé ; « Faute de guide qui connût le chemin des Battuécas à Salamanque, je me déterminai à retourner à Madrid et à prendre de là mon point de départ » (pour Salamanque). Il est vrai que nulle route ne desservait alors la Alberca, c'est-à-dire l'important village qui se trouve le plus proche des Batuecas (deux heures et demie de marche, à pied ou à mulet), étape presque inévitable; mais de la Alberca, même sans grande route, on atteint facilement et rapidement le pays plat ou très modérément ondulé qu'il faut traverser sur une quinzaine de lieues pour atteindre Salamanque. La combinaison de Bourgoing revient à faire six cents kilomètres au lieu de soixante, ce qui dénote, encore une fois, que le réseau des communications était défectueux, mais aussi que l'ingéniosité de Bourgoing était limitée.

Laborde, en 1808, nous donne à son tour des renseignements, dont quelques-uns sont intéressants :

... C'est une espèce de vallée d'une lieue d'étendue, environnée de montagnes très élevées, âpre, scabreuse, couverte de rochers, arrosée par une petite rivière qui porte le même nom et qui roule avec peine ses eaux au milieu des rochers dont elle est parsemée; le soleil n'y pénètre en hiver que pendant quatre heures tous les jours

Une opinion générale avait fait passer les peuples [1] de cette contrée pour avoir vécu, pendant une longue suite de siècles, inconnus de leurs voisins ..

Cette opinion recueillie par les peuples, transmise de province en province et de père en fils, adoptée aveuglément par quelques écrivains, suivie même par quelques historiens et quelques géographes, s'était tellement propagée et conservée que, presque de nos jours, *Thomas Corneille* et *Moreri* l'ont encore consacrée dans leurs écrits; mais on en connaît aujourd'hui l'absurdité et la fausseté. Le savant bénédictin Feyjoo a prouvé que le canton de *las Baluecas* et ses habitants ont toujours été connus, même dès le temps où l'Espagne était soumise à la domination des Romains. *Thomas Sánchez* avait déjà combattu ce même préjugé à la fin

1. Oh! Oh! Il est probable que Laborde a voulu traduire le mot espagnol *pueblos;* mais il a mal traduit, puisque ce mot signifie *villages*.

du siècle dernier[1]. Il publia à Madrid, en 1693, un ouvrage sous le titre de *Verdadera Relación y Manifiesto apologético de la antigüedad de las Batuecas.*

... Plusieurs titres prouvent que, depuis un temps immémorial, cette vallée dépend de la terre d'Alberca... [2].

Ces renseignements figurent dans un chapitre consacré à « Quelques contrées et quelques peuples particuliers de l'Espagne peu connus », et les Jurdes n'y sont pas nommées : toujours confondues, évidemment, avec les Batuecas.

Nous reviendrons plus loin sur les efforts faits par quelques Espagnols (et principalement par l'auteur de la *Verdadera Relación*), pour combattre la légende des Batuecas. Bourgoing et Laborde dénoncent, après ces auteurs, les erreurs de la légende, sans être fâchés sans doute que ces « absurdités » aient eu cours en Espagne; mais dans notre littérature du XVIII[e] siècle, une remarque lâchée en passant par Montesquieu a eu plus de retentissement que les détails donnés par nos deux voyageurs. « C'est, paraît-il, aux Battuécas que Montesquieu faisait allusion lorsqu'il disait : « Ils (les Espagnols) ont fait des découvertes immenses dans le Nouveau Monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel point qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leurs sont inconnues. » Ainsi s'exprime le baron Davillier dans son livre sur *L'Espagne*[3].

La phrase de Montesquieu se trouve dans la LXXVIII[e] des *Lettres Persanes;* il n'est pas spécifié qu'il s'agit des Batuecas, mais le renseignement, que donne Davillier et que Bourgoing, avant lui, pouvait tenir de bonne source, est en lui-même très vraisemblable : les Batuecas et les Jurdes sont un pays de rivières et le terme de « nations inconnues » s'applique particulièrement bien à la légende que nous avons trouvée relatée par Alonso Sánchez et par Lope de Vega.

Quel beau roman nous aurions pu avoir si cette légende, au lieu d'échouer dans l'esprit un peu sec de Montesquieu, était venue à la connaissance de Rousseau ! Mais si nous avons perdu ce qu'elle pouvait nous donner de beauté littéraire, il se pourrait quand même qu'elle ait eu sur la littérature française du XIX[e] siècle une réelle influence, jusqu'ici peu soupçonnée. Voici, en effet, une curieuse confidence de George Sand[4] :

Quelquefois ma mère nous lisait tout haut des fragments de roman de M[me] de Genlis, cette bonne dame qu'on a trop oubliée[5]... Il y a un

1. L'ouvrage de Laborde est publié en 1808, mais l'auteur parle naturellement en homme du XVIII[e] siècle; et il cite inexactement le nom de son auteur.

2. Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. III, p. 371, 372.

3. Paris, 1874, p. 645, 646.

4. *Histoire de ma vie.* Paris, Lecou, 1855, t. VIII, p. 243 sq.

5. Il ne faudrait pas cependant, parce que cette « bonne dame » a exploité la naïveté du public de son époque, s'exagérer sa propre naïveté. Chez les disciples

certain roman d'elle qui ouvre vers l'avenir des perspectives très larges...

(C'est)... un roman publié sous la Restauration, un des derniers, je crois, qu'elle ait écrits, et dont je n'ai jamais entendu parler depuis cette époque. J'avais seize ou dix-sept ans quand je le lus, et je ne saurais dire s'il eut du succès. Je ne me le rappelle pas bien, mais il m'a vivement impressionnée et il a produit son effet sur toute ma vie. Ce roman est intitulé *Les Battuécas* et il est éminemment socialiste. *Les Battuécas* sont une petite tribu qui a existé, en réalité ou en imagination, dans une vallée espagnole cernée de montagnes inaccessibles. A la suite de je ne sais quel événement, cette tribu s'est renfermée volontairement en un lieu où la nature lui offre toutes les ressources imaginables, et où, depuis plusieurs siècles, elle se perpétue sans avoir aucun contact avec la civilisation extérieure. C'est une petite république champêtre gouvernée par des lois d'un idéal naïf. On y est forcément vertueux. C'est l'âge d'or avec tout son bonheur et toute sa poésie. Un jeune homme, dont je ne sais plus le nom et qui vivait là dans toute la candeur des mœurs primitives, découvre un jour, par hasard, le sentier perdu qui mène au monde moderne. Il se hasarde, il quitte sa douce retraite, le voilà lancé dans notre civilisation, avec la simplicité et la droiture de sa logique naturelle...

Il serait intéressant pour l'histoire littéraire de comparer le roman lui-même à l'impression qu'en a gardée la grande romantique qui « ne se le rappelle pas bien », mais qui sait pourtant « qu'il a produit son effet sur toute sa vie[1] ». Mais ici c'est la légende seule qui nous intéresse. Aussi bien George Sand, en oubliant les événements créés par une imagination moins puissante que la sienne, a-t-elle fidèlement conservé l'atmosphère du roman de M^me^ de Genlis. « Il voit, dit-elle encore en parlant du héros de ce roman, il voit des palais, des armées, des théâtres, des œuvres d'art, une cour, des femmes du monde, des savants, des hommes célèbres, et son étonnement, son admiration tiennent du délire. Mais il voit aussi des mendiants, des orphelins abandonnés, des plaies étalées à la porte des églises, des hommes qui meurent de faim à la porte des riches. Il s'étonne encore plus. Un jour, il prend un pain sur l'étalage d'un boulanger pour le donner à une pauvre femme qui pleure avec son enfant pâle

comme chez le maître lui-même, le rousseauisme n'exige pas la pratique des vertus que garantit en théorie la bonne nature. Il est vrai que M^me^ de Genlis avait subi bien malheureusement l'influence de « la société ». Avant d'être « gouverneur » des enfants du duc de Chartres, plus connu sous le nom; lui-même le plus rousseauiste, de Philippe-Égalité, M^me^ de Genlis avait été la maîtresse du duc: une telle préparation est presque de la méthode directe. Heureusement M^me^ de Genlis tempérait, par son esprit pédantesque, et par son caractère pharisaïque et intrigant, la malfaisance des utopies du rousseauisme pur, si bien que Louis-Philippe et M^me^ Adélaïde reçurent en somme une instruction assez complète. Mais cette histoire nous garantit de prendre trop au sérieux les Batuecas de M^me^ de Genlis V. Amédée Britsch *La jeunesse de Philippe-Égalité*, Paris, 1926.

1. M^me^ de Genlis est restée plus prudente et moins rousseauiste que ne l'imagine George Sand.

et mourant dans les bras. On le traite de voleur, on le menace; ses amis le grondent et tâchent de lui expliquer ce que c'est que la propriété. Il ne comprend pas. Une belle dame le séduit, mais elle a des fleurs artificielles dans les cheveux, des fleurs qu'il a crues vraies, et qui l'étonnent parce qu'elles sont sans parfum. Quand on lui explique que ce ne sont pas des fleurs, il s'effraie, il a peur de cette femme qui lui a semblé si belle, il craint qu'elle ne soit artificielle aussi... »

L'étude du pays permet de se faire une opinion sur l'aboutissement idyllique de la légende née de l'austère sauvagerie de las Jurdes; cette étude précise fournit une bonne occasion de contrôler la valeur de certaines théories sociales ou sociologiques; et c'est là un mérite à porter à l'actif de la géographie humaine. Le cadre des Batuecas est certainement séduisant pour le rousseauisme; mais il faut vérifier, sur le tableau lui-même, jusqu'à quel point la nature garantit la bonté et le bonheur de l'homme.

George Sand trouve que M^me^ de Genlis n'a pas mis dans ses conclusions beaucoup d'intentions subversives, mais que « l'espèce de Mentor » qui modère les impulsions du « Battuéca » et plaide les circonstances atténuantes pour la société n'a que de pauvres arguments. « Je les lisais (ces arguments) sans plaisir et sans conviction, et l'on pense bien pourtant qu'à seize ans, sortant du cloître, et encore soumise à la loi catholique, je n'avais pas de parti pris contre la société officielle. Les naïfs raisonnements du Battuéca me charmaient au contraire, et, chose bizarre, c'est peut-être à M^me^ de Genlis, l'institutrice et l'amie de Louis-Philippe, que je dois mes premiers instincts socialistes et démocratiques. » La rencontre serait piquante, et l'on aurait la tentation de tempérer d'un petit grain de critique l'affirmation de George Sand, si elle-même n'ajoutait avec fierté, une fois l'effet de surprise obtenu : « Mais je me trompe, je les dois (ces instincts) à la singularité de ma position, à ma naissance *à cheval* pour ainsi dire sur deux classes... Si les livres ont fait de l'effet sur moi, c'est que leurs tendances ne faisaient que confirmer et consacrer les miennes. »

Nous laissons de côté, encore une fois, le problème d'histoire littéraire qui se pose ici, mais nous devons signaler le problème de géographie humaine ou sociale. Et c'est pour cela que nous devons interroger M^me^ de Genlis elle-même, dont le roman est assez ennuyeux pour ceux qui ne sont pas nés comme George Sand « à cheval sur deux classes ». Reconnaissons, d'ailleurs, que l'ennui cesse en quelques passages où le comique est aussi intense qu'involontaire.

L'auteur commence par quelques détails « historiques ». Elle raconte comment le duc d'Albe, égaré, parvint à ce pays :

> Il rencontra un assez grand nombre de cabanes de feuillage, et il trouva un peuple doux et timide, qui parlait un langage inconnu, et auquel son aspect inspira beaucoup plus de crainte que de curiosité. Des draperies

légères, des peaux blanches formaient leurs vêtements; les jeunes filles étaient couronnées de fleurs et les garçons de feuilles vertes; les jeunes mères portaient dans leurs cheveux des guirlandes d'épis d'orge, symbole d'une heureuse fécondité.

D'autres détails mêlent la géographie et la géologie à l'histoire, et ils ne sont pas moins pittoresques que les précédents :

Vers l'an 1009, le torrent de Tormès s'étant détourné vint fermer la seule entrée du val par laquelle on pouvait y pénétrer, comme si le ciel eut voulu assurer entièrement le repos et la sécurité des paisibles habitants de cette solitude.

En réalité, il faudrait que le Tormès se fût détourné plus encore que ne le croit Mme de Genlis, car cet affluent du Duero passe à Salamanque et demeure assez loin de las Batuecas et de las Jurdes, pays arrosés par les affluents de l'Alagón, qui se jette dans le Tage. Cette erreur du Tormès eut des résultats considérables :

Ils oublièrent par degrés leur langue maternelle, des coutumes qu'ils ne pouvaient plus suivre, des lois qui leur étaient devenues inutiles, un culte sans temples et sans pontifes, et jusqu'à leur première origine. Cependant d'heureuses traditions conservèrent parmi eux, avec l'idée d'un Être Suprême, des sentiments et des usages que de véritables sauvages ne peuvent avoir. Ils ne gardèrent que l'urbanité des peuples policés[1]; ils en perdirent les raffinements, les arts et les vices. Au bout de deux ou trois siècles, un tremblement de terre changea tout à coup la direction du torrent qui fermait leur asile. L'entrée de la vallée, quoiqu'elle fût encore d'un très difficile accès, se trouva néanmoins dégagée. Ce grand événement ne fit aucune impression sur les *Batluécas* : satisfaits de leur sort, ils étaient décidés à ne pas chercher un autre monde[2].

Mme de Genlis renvoie au *Dictionnaire* de Moreri et au *Voyage* de Bourgoing. C'est une imprudence, qui n'a sans doute que des avantages tant qu'il s'agit d'assaisonner du sentiment de l'érudition le plaisir des lecteurs de romans; mais ceux qui prennent au mot Mme de Genlis, et qui vérifient, constatent que ses autorités en savent beaucoup moins qu'elle. A vrai dire, elle parle aussi d'une « infinité d'auteurs espagnols », mais elle n'en cite aucun, et il faut bien qu'elle reste responsable, avec son rousseauisme, de ce qu'il y a de plus saugrenu dans son œuvre. Notons, à sa décharge, qu'elle a trouvé des lecteurs en Espagne et que son œuvre a été traduite en espagnol et imprimée, à Valence, par Mompié, en 1826.

1. Mme de Genlis ignore évidemment le dicton espagnol : *haber sido criado en Batuecas* ou *llegar de Batuecas*.

2. *Les Battuécas* par Mme la comtesse de Genlis, Paris, 1814. 2e éd. 1817; les citations qui précèdent sont prises dans la deuxième édition, *passim*, de la p. 28 à la p. 32.

C'est ainsi que la légende des Batuecas, qui n'aurait, semble-t-il, guère dû survivre au XVI^e^ siècle (l'établissement des Carmes aux Batuecas est de 1599), non seulement ne s'est pas corrigée, mais a gagné en absurdité, alors que le temps passait et que l'esprit critique florissait de tous les côtés.

Et l'absurdité a persisté, en Espagne comme en France, avec un peu du prestige d'une tradition. Parfois l'absurdité est tempérée ou recouverte par les vérités qui, malgré tout, ont filtré de ce pays mystérieux; parfois elle disparaît complètement; mais il arrive aussi qu'elle reparaisse complètement, et qu'elle s'étale. On dénoncera d'autant plus efficacement la légende injurieuse qu'on ne prétendra pas la retrouver partout. Menéndez y Pelayo part en guerre contre un des ouvrages qui ont donné naguère une des idées les moins inexactes du pays : le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España*, publié par Pascual Madoz en 1849. L'illustre érudit s'indigne à la pensée que certains des renseignements donnés par Madoz ont été fournis par un curé du pays; la géographie ne peut approuver cette indignation; le tableau est poussé au noir; il a été peint vraisemblablement par un homme qui était las, comme les amants de la maison d'Albe, de vivre aux Batuecas-Jurdes, sans avoir eu jamais le premier enthousiasme des amants; mais ce désabusé avait vu beaucoup de choses exactement, et la littérature de la question n'était pas assez abondante pour permettre à Menéndez y Pelayo de contredire Madoz avec autorité, ni surtout avec justesse.

Il serait injuste aussi de s'indigner contre Elisée Reclus, quoique celui-ci ne soit pas parfaitement exact :

> C'est dans les gorges de ces montagnes que se trouve l'âpre vallée des Batuecas, restée longtemps presque inconnue. Au sud, une première « clus » formée par une chaine transversale, que l'Alagón a dû rompre sous l'effort de ses eaux, rend l'accès de cette région très-difficile aux habitants de la plaine; plus haut, un deuxième défilé défend l'entrée de la vallée; les indigènes s'y trouvent enfermés comme dans une citadelle à double enceinte. A l'ouest des Batuecas, une autre vallée, celle de las Hurdes, est également bien défendue par un rempart de contreforts ne laissant aux eaux qu'une étroite issue vers l'Alagón [1]...

Il y a donc à peine trace de la légende dans Madoz et dans Reclus, qui, intermédiaires entre les fauteurs de la légende et ceux qui ont cherché à établir la vérité, sont cependant plus proches de ces derniers.

1. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. I, p. 675, 676. Sous la plume d'Elisée Reclus le mot *indigènes* ne répond pas à une intention injurieuse. On devait connaître dans la famille Reclus la légende des Batuecas, peut-être par M^me^ de Genlis : nous connaissons à Madrid un Français, M Augustin Lagoubie, qui, dans sa jeunesse, entendit Onésime Reclus lui dire qu'il avait bien de la chance de partir pour l'Espagne, où il pourrait voir les Batuecas.

Mais il nous reste à donner, en deux textes postérieurs à Madoz et à Reclus, la preuve que la légende des Batuecas a bien persisté jusqu'à l'époque contemporaine.

La Semana Ilustrada (de Madrid), du 28 septembre 1906, donnait à ses lecteurs l'information suivante : « Parmi les rochers abrupts et les montagnes vertigineuses des Hurdes, dans la province de Cáceres, habite un être humain auquel son apparence a fait donner le nom de loup. Cet homme ignore toute espèce de langage ; il ne sort de sa gorge que des sons inarticulés. Il vit au milieu des rochers, errant au hasard ; de loin en loin seulement il se laisse voir près des lieux habités, quand la faim l'aiguillonne. On ne lui connaît ni parents ni famille aucune. On croit qu'il est né dans ces montagnes et que, tout jeune, il fut abandonné à son instinct par ceux qui lui donnèrent le jour. Il est de complexion sèche, et agile comme un daim ; son regard est intelligent, et il chasse habilement au moyen de pièges qu'il construit lui-même. Il se nourrit de gibier et de poisson cru, de préférence vivant. Il est en commerce continuel avec les loups qui abondent dans cette région. Quand la faim le torture, ou quand on le poursuit, il devient, paraît-il, terrible. Autrement il fuit et disparaît dans les broussailles. Il semble avoir une trentaine d'années. »

Voilà un fait qui réjouirait les transformistes du type naïf, ceux qui s'embarrassent peu de vérifier ce qui cadre avec leurs théories. Mais nous devons reconnaître qu'il a eu peu de succès auprès des gens sérieux. L'histoire est vraiment absurde ; du moins peut-on rechercher à quels menus faits a pu s'accrocher l'absurdité. Même ici, il est possible que la légende ait quelque racine dans le pays. L'écrivain Blanco Belmonte, dans un livre intéressant qui est le récit d'une excursion aux Batuecas et aux Jurdes[1], a raconté l'histoire de Juan Bravo, le tueur de loups de las Mestas, qui est le village jurdano le plus proche des Batuecas. Juan Bravo, qui était sans armes, dénichait les louveteaux, et, quand il les avait étranglés, il montrait leurs cadavres dans les villages d'alentour en faisant la quête ; il arrivait à recueillir jusqu'à quarante réaux (dix pesetas) pour la destruction d'une nichée. Or, Juan Bravo connaissait admirablement les mœurs des loups, et, ce qui importe particulièrement à notre objet, il imitait les divers cris des loups si parfaitement, pour les besoins de sa chasse, qu'il trompait non seulement les habitants des villages jurdanos, mais les loups eux-mêmes. Peut être la légende a-t-elle encore un autre prétexte : « C'est, dit M. Publio Hurtado[2], une croyance courante dans les villages et hameaux d'Estrémadoure proches de la frontière de Portugal que le ménage qui a sept fils de suite, sans

1. *Por la España desconocida* (paru en suppléments dans la *Ilustración española y americana*, 1907, p. 30-33.

2. *Supersticiones extremeñas*, dans la *Revista de Extremadura*, t. IV, p. 34.

intercalation d'aucune fille, doit tenir pour certaine la métamorphose du septième en *lobushome* ou *lobishome* dans la nuit de la Saint-Jean. Comme ce nom l'indique, l'homme se change en loup, et, se lançant dans la campagne, il déchire, tue et dévore tous les êtres vivants qu'il rencontre dans sa course. » Il paraît, nous dit encore notre auteur, que pour rendre le lobushome à son premier état, il faut lui donner la chasse, avec de grandes précautions, bien entendu, et lui administrer une saignée, assaisonnée d'il ne sait quelle incantation. Ainsi l'histoire parue dans la *Semana Ilustrada* annonçait-elle peut-être à sa manière la naissance d'un septième fils dans quelque pauvre village des Jurdes.

Si l'absurde persiste à ce degré en Espagne même, ne soyons pas trop scandalisés de trouver en France ce qui suit :

> Les Batuecas est un autre village, sur la frontière du Portugal, qui contient presque autant de bandits que d'habitants, les autres étant des goitreux. Comme à Anso on y parle une langue qui n'a rien de commun avec l'espagnol ni même avec quelque autre idiome. Cette population est la digne descendance des moines par trop fornicateurs et damnables que l'on envoyait là en expiation de leurs péchés. Cependant elle a le respect de l'autorité car, lorsque par hasard un guardia civil — l'équivalent de notre gendarme — fait par là une ronde (ce qui arrive à des époques peu rapprochées), on se précipite pour lui baiser la main et lui demander sa bénédiction, croyant avoir affaire à quelque évêque en tournée pastorale.

Ainsi parle M. Arsène Alexandre dans un article sur Zuloaga paru dans le *Figaro Illustré* en août 1903. Cette fois, nous avons des renseignements pour le médecin et pour le moraliste, mais d'un type plus naïf encore que les transformistes dont nous parlions tout à l'heure : singulier pays que ce pays où les goitreux ne sont pas brigands, où les brigands comme les autres baisent la main des gardes civils, où les gardes civils ressemblent à des évêques, et où les moines sont tellement fornicateurs que, bien qu'il n'y ait pas de femmes dans la vallée, il sort d'eux toute une population chargée d'hérédités malsaines !

Ici nous sommes au comble de l'absurde, et les petits éléments de réalité qui surnagent sont tellement malmenés que tout a l'air uniformément faux. Ainsi il est vrai que les Jurdanos baisent parfois la main du garde civil ; il est vrai que des religieux ont été envoyés aux Batuecas en pénitence ; il est vrai qu'il y a aux Jurdes des goitreux... Mais c'est tout.

En somme, la légende espagnole reste jusqu'au bout supérieure à la légende française ; l'une et l'autre dégénèrent jusqu'à l'absurde, mais il y a dans la première un solide fond de réalisme dont la seconde fut, dès son origine, sevrée. Dans la comédie de Lope, il y a au moins un peu d'histoire et de géographie, et plus encore

de psychologie; dans le roman de Mme de Genlis, il y a plutôt de la sociologie.

Le réalisme de Lope a bien discerné que la solitude sauvage des Batuecas ne pouvait pas être le cadre définitif et quotidien des amours humaines, mais les grands réalistes de l'amour divin, les Carmes de la réforme Thérésienne, y ont trouvé, au contraire, le cadre parfait de leur contemplation, le plus beau, le plus proche de l'éternité que ce monde puisse procurer à ceux « qui se meurent de ne pas mourir ».

Si l'amour profane a jeté aux Batuecas sa flamme violente, éblouissante et brève, la lumière puissante et sereine de l'amour divin y a rayonné pendant des siècles. Elle y rayonnerait encore, en dépit des révolutions anticléricales, si l'aberration de quelques religieux, bien intentionnée, mais plus funeste au patrimoine de l'Ordre que ces révolutions elles-mêmes, n'avait entrepris de faire une affaire en vendant pour un certain nombre de deniers le désert peuplé de tant de grandes âmes.

C'est en 1599 que les Carmes dirent leur première messe aux Batuecas. Et comme les religieux, tout en cherchant la solitude, tiennent à leur Ordre, on peut considérer que, dès cette année 1599, il y avait des témoins suffisamment clairvoyants et véridiques, et capables de faire entendre leur témoignage, pour rétablir la vérité au sujet de ce pays. Or, c'est précisément dans les années qui suivent que la légende commence à recevoir de la publicité; et nous avons suivi jusqu'en 1908 les prolongements extravagants de cette légende! Encore une fois nous sommes conduits à penser qu'une légende aussi vivace, aussi florissante à la fois dans la littérature et dans l'imagination populaire, doit pousser ses racines assez profondément dans la réalité, plus profondément encore que nous ne l'avons constaté jusqu'ici.

Sous les deux formes que nous avons étudiées, la légende est extérieure au pays, et coupée du pays, et elle est plus ou moins littéraire. Littéraire en un bon sens du mot avec Lope, littéraire en un sens médiocre avec Mme de Genlis, elle est absolument coupée du pays lorsqu'elle rejaillit dans l'atmosphère parisienne de la fin du XVIIIe siècle ou du commencement du XIXe, et elle en est encore assez loin avec Lope, qui a vu les Batuecas au plus près d'Alba de Tormès, c'est-à-dire ne les a pas vues, et a même été fort incomplètement renseigné sur elles, comme la plupart des détails descriptifs qu'il donne suffiraient à le prouver : en particulier, Lope tient beaucoup aux neiges éternelles des crêtes qui forment la barrière des Batuecas; or la neige ne persiste guère sur ces crêtes et les Batuecas sont, par rapport à la campagne de Salamanque et d'Alba de Tormès, un pays chaud; Lope avait pu apercevoir assez longtemps la neige sur la Peña de Francia,

qui n'était pas un pays mystérieux, mais un pèlerinage fréquenté, et plus longtemps encore, jusqu'en été, sur la Sierra de Béjar ; il n'avait pas pu la voir aux Batuecas, ni de près ni de loin.

Mais à côté de ces légendes trop littéraires et trop extérieures, même sous la forme espagnole, et, pourrait-on dire, salmantine, il y a la légende pratique du pays immédiatement voisin des Batuecas et des Jurdes, et c'est cette légende qu'il nous reste à examiner et à interroger : après la légende selon Salamanque et la légende selon Paris, étudions la légende selon la Alberca.

III

La légende authentique. La contre-légende. Ce qui reste de la légende.

Fray Alonso de la Madre de Dios nous parle dans sa *Crónica de la reforma de los Descalzos de Nuestra Señora del Carmen* des légendes qui se racontaient, en particulier au village de la Alberca, et il rapporte le témoignage du premier Président du couvent des Batuecas, Fray Francisco de Santa Maria, qui, avec ses compagnons, avait interrogé sur ces histoires les habitants de ces parages, les plus âgés et les plus sensés qu'il avait pu rencontrer : « Quelques-uns, dit-il, se riaient de nous, tout rustres qu'ils étaient, s'étonnant que nous eussions pu croire semblables fables ; d'autres se plaignaient des gens de la Alberca, qui, d'après eux, leur voulaient porter tort avec ces inventions, en les faisant passer pour des barbares et pour des hommes des bois ; les uns et les autres juraient que tout cela était du roman, et que leurs pères ni leurs aïeux ne leur avaient jamais rien conté de tel[1]... »

Les « habitants de ces parages » sont évidemment des Jurdanos, puisqu'il n'y avait aux Batuecas, avant l'établissement des religieux au désert, que des pasteurs de la Alberca, qui y venaient temporairement. Les religieux avaient acheté leur domaine aux gens de la Alberca, auxquels le duc d'Albe avait fait entendre qu'il convenait de consentir des conditions modérées. Mais il semble bien que l'établissement des religieux ait été facilité par ceux qui se préoccupaient de l'évangélisation de ce pays demeuré, sinon sauvage comme le veut la légende littéraire, du moins fort arriéré. Ponz cite, en effet, un texte curieux qui se trouvait reproduit sur un vélin conservé de son temps aux Batuecas ; c'est une lettre que l'évêque de Coria, Galarza, adressait aux Carmes, lorsque ceux-ci s'occupaient de fonder le Désert de

1. *Crónica*..., Madrid, 1683, lib. X, cap. XIII.

Saint-Joseph : « Je rends grâces au Seigneur, mes Pères, de ce que, dans une terre si âpre, et où, comme des témoignages l'établissent, que je possède dans les archives de mon évêché, il y a une quarantaine d'années à peu près, il y avait des hommes païens, que le démon séduisait par des apparitions extérieures, et visibles, S. M. (le Seigneur, évidemment) veuille que se construise ce sanctuaire pour qu'Elle y soit servie. J'en donnerai licence de tout cœur, et je favoriserai de mon mieux cette œuvre si sainte. » Ponz, ou plutôt le correspondant qui lui a fourni ses renseignements, admet qu'il y a dans ce texte de l'exagération, mais il reconnaît que l'instruction chrétienne devait manquer dans le pays.

Sur ce dernier point, en effet, le doute n'est pas possible. De nos jours encore, l'instruction, même l'instruction essentielle, l'instruction morale et religieuse, est difficile à donner, et incomplètement donnée, aux Jurdes : or, il y a un certain nombre de paroisses et de succursales, il y a eu, et il y a encore des missions, et enfin les religieux des Batuecas ont pendant environ trois siècles travaillé à l'évangélisation du nord du pays. Mais avant l'établissement de ces religieux, il n'y avait dans ce pays, qui n'a pas plus de communications à l'intérieur qu'avec l'extérieur, et où la population était plus dispersée encore qu'aujourd'hui, qu'une seule paroisse, celle de Nuñomoral, parfaitement inaccessible pour plus des trois quarts des habitants de la région, ceux-ci eussent-ils été les plus zélés des chrétiens.

Mais il y a même lieu de supposer qu'ils n'étaient pas tous très dévots. Ce n'était pas seulement par ignorance ou par indifférence; il y a eu en Estrémadoure d'importantes colonies juives; c'est ainsi, par exemple, que l'on trouve à Plasencia un ancien cimetière juif; le lieu, plus mélancolique que les autres cimetières, est d'une mélancolie étrange; situé dans un chaos de rochers, séparé de la ville par un ravin, ses tombes orientées vers Jérusalem, et qui, creusées dans une dure pierre, semblaient devoir braver le temps, ont été profanées et vidées par les orages et par les chercheurs de trésors; il n'y a plus là aucun signe d'espérance, il n'y a plus matière à résurrection, et personne ne vient prier; de temps à autre seulement, quelques moutons y arrachent l'herbe qui croît entre les pierres. Rien ne permet d'affirmer que des juifs de Plasencia se soient réfugiés aux Jurdes lorsque les juifs furent expulsés d'Espagne; mais il y avait précisément aux confins des Jurdes, au Casar de Palomero, une importante colonie juive qui, avant l'époque de l'expulsion générale, entra en conflit avec les chrétiens du pays et fut persécutée par eux[1]. Il est très

1. Ces événements sont racontés dans le très intéressant ouvrage de Romualdo Marlin Santibañez, sur *Un monde inconnu en Estrémadoure*, paru en articles dans *El defensor de la Sociedad*, en 1874.

vraisemblable que, dès cette persécution, et, plus tard, lors de l'expulsion, des juifs se réfugièrent aux Jurdes, toutes proches, mais où aucune autorité ne pouvait les poursuivre. Ce n'est pas tout: la représentation traditionnelle d'un *auto* contre le protestantisme, le 16 août de chaque année, comme complément de la grande fête du 15 août qui est la fête patronale de la Alberca, fait supposer qu'il y a eu au temps de la Réforme quelques suspects dans la région; s'il en a bien été ainsi, le triomphe définitif de l'orthodoxie aura rendu la vie difficile à ces suspects, et, pour eux aussi, le refuge sûr était tout proche; ils connaissaient les Batuecas, où les gens de la Alberca menaient leurs troupeaux; ils connaissaient même les Jurdes proprement dites, où les gens de la Alberca transplantaient leurs ruches pendant la saison froide.

Enfin, indépendamment des persécutions religieuses, il est évident que les criminels et les gens qui, pour une raison quelconque, voulaient rompre avec la société, cherchaient refuge aux Jurdes: le fait se produit encore de nos jours.

En résumé, une partie de la population clairsemée des Jurdes était formée de gens restés païens ou retournés, faute d'instruction religieuse, au paganisme; à ces gens s'adjoignaient quelques criminels; en outre, à la fin du XV^e^ siècle et au commencement du XVI^e^, des juifs et des hérétiques vinrent accentuer la note infamante qui, pour les gens de l'extérieur, caractérisait en bloc les habitants de ce malheureux pays. On peut douter, malgré le témoignage de Lope et celui de l'évêque Galarza, des manifestations des démons, mais il est fort possible que quelques cérémonies sacrilèges des persécutés aient provoqué la formation de la légende dans l'esprit des chrétiens qui, temporairement ou définitivement, se trouvaient aussi dans le pays.

Ce qui est bien certain, c'est que les gens de la Alberca avaient non seulement des prétextes, mais encore des raisons de défiance envers les gens des Jurdes, et jusqu'à nos jours il y a eu, dans les rapports des Albercanos et des Jurdanos, une nuance de supériorité chez les premiers, de respect ou de crainte chez les seconds.

Mais ce n'est là qu'un premier aspect de la question. Nous venons de voir se préciser les raisons de la légende et nous pouvons admettre que c'est vers l'époque où écrivaient Lope et Alonso Sánchez que les préventions contre les païens ou sauvages des Batuecas pouvaient avoir le plus de force. Reste tout de même à expliquer la persistance de la légende.

Car les criminels sont, après tout, des isolés, et même lorsqu'ils sont groupés, comme dans les colonies pénitentiaires, ils ont parfois fondé des sociétés capables de prendre rang parmi les autres: un groupe humain ne dure, en effet, qu'à la condition d'observer au moins quelques règles élémentaires de moralité, et la morale sans

obligation ni sanction, qui est celle des malfaiteurs endurcis et celle des saints, bienfaiteurs endurcis, ne permet pas à la race des premiers de se perpétuer en ligne directe.

Il semble donc qu'un temps devait venir où les gens des Batuecas-Jurdes, forts du témoignage de leurs évangélisateurs, seraient reçus dans la société des peuples aussi bien que certains de ceux qui avaient été découverts, d'après la légende, en même temps qu'eux.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi?

Relisons cette phrase citée plus haut: « ... D'autres se plaignaient des gens de la Alberca qui, d'après eux, leur voulaient porter tort avec ces inventions, en les faisant passer pour des barbares et pour des hommes des bois... »

Ces *autres* qui parlent avec les religieux sont assurément de bons chrétiens, qui souffrent de se voir confondus avec les éléments suspects du pays, et qui supposent une arrière-pensée intéressée et malveillante chez les Albercanos. Et il y a là, en effet, un grand procès qui a duré jusqu'à nos jours, qui n'a pas encore donné lieu à une sentence sans appel, et dont on peut résumer ainsi les données:

Il y a eu aux Jurdes une population dépendant réellement, économiquement, puis juridiquement, de la Alberca; petit à petit, comme il était inévitable, et d'autant plus inévitable que le pays était plus isolé, cette population s'est sentie indépendante; les liens réels qui la rattachaient à la Alberca se sont exténués et brisés; mais les gens de la Alberca ont défendu leur suzeraineté, qui leur était avantageuse, et dans laquelle, en toute bonne foi, ils voyaient la vérité juridique: le malentendu ne pouvait cesser que par l'effet de quelque cause violente; et, dans la balance des forces, un des meilleurs avantages des Albercanos était de pouvoir représenter les Jurdanos comme une population moralement et intellectuellement inférieure et mineure. Seulement il importe de se rendre compte que ce n'était pas là pur calcul et perfidie; les Jurdanos étaient réellement inférieurs aux Albercanos.

D'autre part, l'autorité religieuse ne pouvait laisser dire indéfiniment, sans se condamner elle-même, que les Jurdanos étaient des païens et des sauvages. Et, ainsi, la légende, en se prolongeant, se tempérait. Bien plus: il se formait une contre-légende, et, tandis que les Albercanos justes et désintéressés prenaient la défense des Jurdanos contre les excès, généralement littéraires, de la légende, les évêques de Coria et quelques ecclésiastiques albercanos ne voulaient voir en eux que de bons chrétiens, sans aucune tare dans leurs ascendances religieuses.

Nous avons pour illustrer ce dernier point un document excellent; c'est la *Verdadera Relación y Manifiesto apologético de la antigüedad de las Batuecas y su descubrimiento, compuesto por el Bachiller*

Thomás González de Manuel, Clerigo Présbytero, vezino del lugar de la Alberca [1].

L'ouvrage, qui est dédié au duc d'Albe, a expressément pour objet de combattre la légende; il distingue soigneusement les Batuecas, que l'auteur paraît bien connaître, des Jurdes qu'il connaît incomplètement; il a tout au moins été à Nuñomoral, comme il le dit lui-même. Après avoir parlé des Batuecas, où il n'y a d'autres habitants que les religieux, dont il raconte l'établissement, notre auteur donne sur les Jurdes des renseignements qui valent la peine d'être traduits avec quelque extension :

CAPITULO VI

DE LA SEGUNDA DEHESA QUE LLAMAN JURDE

En traversant le terrain de pâture des Batuecas, on arrive à un autre, qu'on appelle de Jurde, qui peut avoir quatre lieues de longueur et trois de largeur, à quelque chose près, et qui est situé sur la même ligne équinoxiale que l'autre, dont il est si rapproché; aussi, pour ne pas être importun, je ne redis pas sa situation, ni les quatre régions qui l'entourent à l'Orient, au Ponent, au Midi et au Septentrion, puisque cela a été dit à propos du pâtis contigu. Je me borne à dire que, pour la fertilité, elle est la même et que le terrain produit plus d'huile et de grains, de blé et de seigle, parce qu'il est plus suave et moins hérissé de rochers, de pierres et de montagnes, et que les vallées en sont baignées par deux torrents assez abondants, qui se jettent dans la rivière Alagón, et dont l'un se nomme la rivière de la Vega de Coria et l'autre la rivière de Obeja : et là se trouvent les hameaux suivants (que les anciens documents des Archives paroissiales et les protocoles notariaux de cette juridiction appellent Majadas), las Mestas, Cabezo, Ladrillal, Riomalo de Arriba, Vega de Coria, Batoquilla ou Batuequilla, Rubiaco, Valdelazor, Horcaxada, Azeytunilla, Nuño Moral, Zerezal, Assegur, Heras, Casares, Robledo, Cadabosino, Arropasqual, Casalarubia, Castañal, Buetre, Martin Andran, Fragoso, Gasco; il y en avait deux de plus, qui étaient le Casquero et Serganado, mais ils sont maintenant dépeuplés et il n'y a pas de quoi s'étonner, quand il y a des *villas* et des cités plus importantes que nous voyons quasi désertes et solitaires, depuis bien des années jusqu'à aujourd'hui dans notre Espagne; la cause, je ne la dis pas, parce qu'elle m'échappe, quoiqu'elle ne doive pas être difficile à démêler : ce doit être nos fautes et nos péchés. Tous ces hameaux, à ce que m'a dit le notaire qui a prêté ses services pour l'établissement des contributions qui se fait au lieu de la Alberca tous les ans à la Saint Jean de juin, peuvent avoir jusqu'à cinq cents ans d'ancienneté, puisque ces

1. Año de 1693. Con privilegio. En Madrid. Por Antonio de Zafra, criado de Su Magestad. L'ouvrage a eu une réédition à la fin du XVIII[e] siècle. La Bibliothèque Nationale de Madrid et celle de l'Université de Salamanque en ont chacune un exemplaire; nous avons pu consulter un exemplaire qui appartient au D[r] Marañon, et auquel un ancien possesseur a ajouté quelques notes marginales.

hameaux et le lieu de la Alberca ne forment qu'une paroisse et une municipalité et que, en outre, ces hameaux, avec le dit lieu comme chef-lieu, représentent près de cinq cents chefs de feux, et que les dits hameaux paient au dit lieu comme chef-lieu et métropole, comme je l'ai dit, un certain nombre de paires de perdrix en cens perpétuel, parce qu'ils vivent sur ce terrain de pâture, de quoi il existe un écrit très ancien dans les Archives de la municipalité du dit lieu de la Alberca, que le curieux pourra voir s'il lui plaît, car il ne s'agit pas de parler *ad efesios*, comme dit l'adage vulgaire[1].

CAPITULO VII

DEL HOSPITAL DEL LUGAR DE LA ALBERCA.

Dans certains de ces hameaux, l'hôpital du lieu de la Alberca possède des terres, et quoique les modernes historiens aient jugé que c'était là une terre de sauvages (Alarbes), comme ils disent et comme ils ont écrit, ces gens ne le sont pas tant, car ils ont, et ils ont eu, il y a aujourd'hui plus de quatre cents ans de cela, dans le chef-lieu et capitale de ces terrains de pâture, un hôpital avec douze lits et beaucoup d'autres pièces, pour hospitaliser et abriter beaucoup de pèlerins et de pauvres, non seulement de ces royaumes, mais de beaucoup d'étrangers qui viennent en notre Espagne visiter le Saint Patron Santiago, et de là-bas descendent en pèlerinage à la Thaumaturge et Miraculeuse Vierge Mère de Dieu de la Peña de Francia, qui est, comme je l'ai dit plus haut, aux confins de la Castille, et plus loin je dirai son emplacement et comment elle est voisine de ces terrains de pâture, Nouveau Monde, et de là vont visiter l'autre très Révérée et Miraculeuse Image, comme il est notoire pour tout le monde, la souveraine reine de Guadalupe, dans la province d'Estrémadoure : et ce dit hôpital du lieu de la Alberca possède certaines terres que lui ont adjugées beaucoup des chefs de famille du dit lieu, et les seigneurs évêques de la cité de Coria, et les Excellentissimes Seigneurs Ducs d'Albe, et quelques-uns des Rois nos Seigneurs, faisant que les habitants de ces terrains de pâture payassent certaines sommes de maravédis en cens emphytéotique, ou perpétuel, au dit hôpital. Dans les archives de l'église de ce lieu de la Alberca, il y a un écrit portant délimitation de ces terres, fait en l'année 1549, et celui qui était alors le procureur du dit hôpital, dans son zèle à remplir sa mission (c'est parce que beaucoup ne le font pas que se perdent beaucoup de biens, faute de délimitations) fit une pétition qui se trouve insérée dans les documents sur la propriété, où il demandait que l'on allât délimiter et borner les terres du dit hôpital, parce qu'il y avait beaucoup d'années que ces opérations n'avaient pas eu lieu, ce qui fait plus de trois cents ans que l'hôpital a et possède ces terres, comme il ressort, par des arguments irréfragables, de ce document.

1. Nous entendons : parler d'autorité comme l'Apôtre dans ses épîtres, par ex. : l'épître aux Éphésiens.

CAPITULO VIII

DE LA IGLESIA DE NUÑO MORAL

A Nuño Moral, qui est au milieu de ce terrain de pâture, il y a une église, fondée de temps immémorial, où se réunissaient tous ceux des hameaux de cette vallée, pour entendre la Messe, et recevoir les Sacrements et remplir leurs devoirs religieux, comme cela se fait encore, et le Curé Bénéficié de la Alberca a l'obligation de mettre là un Vicaire, comme il le fait, et l'a fait depuis tant de siècles, ou d'aller lui-même là-bas, comme il arrive bien des fois par suite d'indisposition ou d'accidents du temps, ou du Vicaire de la dite église, et pour cela il y a un autre Vicaire de Cure, comme compagnon, pour célébrer au chef-lieu. L'auteur de cette brochure y fut une semaine Sainte, et, en curieux qu'il était de choses d'Histoire, cherchant les registres de Baptêmes, il en trouva beaucoup d'anciens, à la vérité mal conservés, par la faute des Vicaires, qui sont peu curieux, et un Bréviaire où manquaient le commencement et la fin, qui avait des choses bien singulières et révélait une ancienneté de plus de quatre cents ans.

Un ancien possesseur du livre, sans doute un curé de la région, a ajouté à ce chapitre des notes marginales manuscrites : aux mots « a l'obligation de mettre là un Vicaire comme il le fait et l'a fait depuis tant de siècles », l'annotateur ajoute que c'est Mgr l'évêque qui depuis longtemps met ce Vicaire (ce qui prouverait une dépendance moins directe de la Alberca); et aux mots « en trouva beaucoup d'anciens à la vérité mal conservés », il ajoute : le registre de baptêmes le plus ancien qui se trouve là, abîmé, a des actes de l'année 1552, et cela est commun même dans des villages de mille chefs de feux ou de cinq cents.

CAPITULO IX

DE LA IGLESIA DE LOS CASARES, MESTAS Y HERMITAS

De nos jours ont été fondées deux églises paroissiales (ici une croix de l'annotateur), mais les dites églises et leurs Vicaires dépendant du Curé bénéficié du lieu de la Alberca : l'une à los Casares, l'autre à las Mestas, lieux les plus centraux pour les hameaux voisins dans le dit terrain de pâture, et au Cabezo, à Ladrillal, et à Vega de Coria trois chapelles, pour que les vicaires des églises les jours de fête y aillent dire la Messe, afin que les impotents et les gens âgés ne soient pas privés de Messe, car il arrive au temps de l'hiver qu'il y a crue des rivières et le chemin est pierreux dans les hauteurs et dans le bas comme dans la Alcarria [1], et il y a plus d'eau que de neige et de glace, car la neige n'arrive guère à se congeler sur

1. C'est-à-dire la région où se trouve la vallée de los Patones dont il sera parlé plus loin.

les cimes du pays, quoique la gelée blanche se produise dans ses vallées en certains jours de novembre et décembre, et c'est ainsi qu'on a pris cette mesure, après que les Pères Carmes eurent fondé le Saint Désert, que les deux Curés ou Vicaires ci-dessus mentionnés disent deux messes, l'une à la paroisse et l'autre à la chapelle, car la distance qui sépare les hameaux les uns des autres est dans certains cas d'une lieue, dans d'autres d'une demi-lieue, sans que la plus grande dépasse cinq quarts de lieues. Et cela s'est fait il y a maintenant quarante-huit ans. Et de cette disposition si catholique et si bien accommodée au bien des fidèles certains ont voulu déduire les sauvages et le Nouveau Monde.

La note manuscrite à laquelle renvoie la croix mentionnée au début de ce chapitre dit ceci :

La Paroisse de las Mestas avec la Cure est (fondée? entretenue? la marge ayant été rognée, certaines expressions prêtent au doute) par les ducs d'Albe, celle de Casares avec une autre Paroisse (nous entendons Église; il ne s'agit pas de deux paroisses) par les évêques de Coria; à Cambroncino et à Martin Ebron (entendez: il y a des églises), lesquelles dota, érigeant Vicariats et Cures en chacun des dits lieux, le Sr Dn de Porras, évêque de Coria, grevant d'une pension l'évêché avec Bulle Apostolique. Chacun de ces curés a par an 1.200 réaux, ils sont amovibles *ad nutum*, d'autres fois leur font des dons (?) les Srs Évêques, et depuis lors les dites églises ni les dits Vicariats ne sont soumis au curé de la Alberca, qui paie seulement 300 réaux au Curé de Nuño Moral, et. . 100 réaux au Curé du Pino, et 1.000 de plus à celui de Cambroncino, sans avoir la plus petite autorité sur les dites Églises et leurs Curés. Il est vrai que le dit Curé de la Alberca est intéressé dans les dîmes des dits Vicariats, le territoire étant de Batuecas et Jurde. Pour le Cabezo et Ladrillar actuellement le Sr Évêque érige une Église et une cure comme les autres en cette année 1738. Les autres ont été érigées il y a quarante et quelques années.

Après avoir ainsi montré que l'on a de la religion aux Jurdes, l'auteur passe à la contre-offensive; il interpelle cet Alonso Sánchez qui, dans son *De Rebus Hispananice* (sic), écrivant à Alcalá, c'est-à-dire à cinquante lieues des Batuecas et à huit seulement de la Villa de Uzeda, paraît ignorer le cas de la vallée de los Patones, qui dépend de cette *Villa*, et où « avia diez o doze familias que se governavan con solo la autoridad Económica de un Anciano, a quien sencillamente llamavan Rey, que los mantenia en mucha paz ». Le cardinal archevêque de Tolède Don Baltasar de Moscoso en eut connaissance, se promit de visiter la vallée, mais dut se contenter d'envoyer un de ses « ministres » reconnaître « aquella pequeña reliquia de la Antigua Simplicidad ». Le ministre contrôla que les habitants ne pouvaient que très difficilement entendre la messe, qui se dit à Uzeda, à plus d'une lieue de leur vallée; et en 1653, comme le cardinal se trouvait à Uzeda, « vino el sencillo Rey », pour lui demander de fonder une chapelle dans la vallée; ce qui fut concédé.

En bonne logique, conclut alors le Bachiller, si la vallée de los Patones n'avait pas perdu la foi dans les conditions où elle se trouvait, les Jurdes pouvaient encore bien moins la perdre, puisque le pays avait, depuis 1599, les Carmes des Batuecas, et, depuis plus de cinq cents ans, « Parroquia y Archi-Parroquia »; et enfin des relations constantes, dans l'ordre civil et économique, avec la Alberca!

Notre auteur entreprend même de prouver que les Jurdanos ont bénéficié de la venue de saint Jacques en Espagne, car c'est celui-ci qui a propagé la dévotion à la Sainte Vierge, et de la venue de saint Pierre, qui a apporté en Espagne l'Image de Notre Dame d'Atocha. En effet, « la soberana Imagen de Monserrate .. la Milagrosa de Guadalupe,... y la Tomaturga (celle de la Peña de Francia)... » ont très vraisemblablement été apportées par l'apôtre saint Pierre ou par saint Paul, ou par leurs disciples, tant elles ressemblent à celle d'Atocha, « assi en el color como en la forma y posición de su Talla: y por lo menos si no la traxerón, sacarian copias de el original de la de Atocha... »[1].

Or, le pays des Jurdes et plus encore celui des Batuecas est comme le tapis du trône de Notre-Dame de la Peña de Francia; si celle-ci n'a été découverte qu'en 1534, les gens de la vallée avaient dû coopérer à l'ensévelissement de l'Image sainte au temps des invasions arabes, comme ils avaient dû coopérer plus tard à la reconquête.

Il faut aussi tenir compte du zèle évangélisateur des Dominicains qui gardent le sanctuaire de la Peña de Francia. N'auraient-ils pas pénétré dans le pays, eux ou quelque chasseur, quand Colomb, Cortès, Vasco de Gama et Pizarre découvraient des mondes?

Et notre auteur s'en prend aux fauteurs de la légende, à l'auteur de la comédie *Nuevo Mundo en España,* au P. Nieremberg, à Alonso Sánchez, à Lope de Vega. Ses arguments se multiplient en gerbe comme les étincelles d'une pièce de feu d'artifice que l'on croyait près de s'éteindre. Et l'ouvrage se termine par une étude particulièrement documentée de la forte tradition religieuse de la Alberca, métropole des Jurdes. Une métropole aussi religieuse aurait-elle pu négliger ses devoirs, et laisser les Jurdanos dans le paganisme?

Telle est la contre-légende. Comme la légende, elle contient sa part de vérité, qu'il nous faut maintenant tâcher de délimiter.

Les défenseurs des Jurdanos, qui peuvent être, à l'occasion, comme nous venons de le voir, des Albercanos, ont une tendance à présenter leurs protégés comme des persécutés en même temps que comme des calomniés. Ils admettent (mais ceci n'est plus le cas de Thomás González de Manuel) que les Albercanos ont imposé aux Jurdanos une dure servitude économique. Il se peut qu'il y ait une certaine

1. Cap. XIV.

rudesse dans la manière dont les Albercanos traitaient les Jurdanos. Mais, à ce propos, M. Joaquin Hazañas y La Rua fait une remarque très juste[1]: « Está muy generalizado el que los villanos miren muy despectivamente a los aldeanos, a los montesinos »; et il cite ce mot qui lui a été dit dans un village d'Andalousie, proche de la frontière de Portugal :

Cuando subía la áspera cuesta que precede a la población, doblaban por un difunto las campanas de la parroquia, y pregunté a mis acompañantes:
— ¿Quien ha muerto?
— No, me respondieron, no ha muerto nadie, doblan por un montesino.

Mais si les gens de la Alberca ont conservé longtemps l'habitude de traiter ceux des Jurdes comme leurs inférieurs, c'est que vraiment pendant longtemps ces derniers (ceux du moins qui n'étaient pas en rupture de ban) dépendaient d'eux.

L'étude géographique et économique des Jurdes montre clairement que ce pays, économiquement, ne peut avoir d'autonomie et ne peut, au mieux, être qu'une annexe. Après avoir été peu de temps une annexe de Granadilla, la petite Grenade, située à quelques lieues au sud, c'est-à-dire à l'opposé des Batuecas, et sur la rive est de l'Alagón, qui est souvent difficile à franchir, il fut concédé en 1288 à la Alberca, tout en conservant Granadilla comme métropole judiciaire. Réellement, il communiquait mieux avec la Alberca qu'avec Granadilla, et il était une annexe économique plus précieuse pour la Alberca que pour Granadilla, parce que son climat diffère sensiblement de celui de la Alberca, qui ne produit point le chêne-liège (González de Manuel le notait déjà), ni l'olivier, et qui, sur son territoire, élevé (la Alberca est à 1.068 mètres) et exposé au nord, a des pâturages sensiblement plus tardifs que ceux des Batuecas et des Jurdes. La dehesa de Batuecas et la dehesa de Jurde, comme dit González de Manuel, terrains vagues propres seulement à la pâture, étaient précieux pour les gens de la Alberca, qui pouvaient y transporter leurs ruches en hiver, y trouver du liège pour faire ces ruches, y faire paître leurs chèvres au printemps, et y récolter assez d'olives pour faire leur huile.

Par ailleurs le pays ne pouvait pas nourrir une population qui lui fût propre et se développât normalement.

Cependant une population jurdana, non plus temporaire, comme celle des éleveurs albercanos de chèvres et d'abeilles, se constitua, dans ce pays si propice à l'isolement, et affrontant la misère sans

1. *Las Jurdes (Boceto de un estudio)*, p. 16. — Cette brochure, parue à Séville en 1922, est un recueil d'articles, qui sont parmi les meilleurs auxquels ait donné lieu le voyage royal aux Jurdes en 1922. La Alberca n'était pas *villa*, mais elle n'en était pas moins très supérieure aux hameaux des Jurdes.

bien s'en rendre compte, chercha à rompre les liens qui la rattachaient au centre paroissial.

Mais si la Alberca ne voyait pas d'inconvénient à laisser s'établir quelques-uns de ses enfants, d'humeur aventureuse, à leurs risques et périls, sur le territoire qui lui appartenait, elle n'entendait pas renoncer aux avantages que ce territoire lui rapportait et dont elle ne pouvait trouver nulle part aux environs la compensation. Or, ceux qui s'enracinaient dans le pays ne pouvaient vivre, surtout lorsque leurs familles augmentaient, des seules ressources de l'élevage (qui, lui aussi, avait besoin du complément des pâturages de la Alberca, à la fin de l'été et à l'automne); il leur fallait devenir agriculteurs; mais tout ce qui était conquis pour l'agriculture était perdu pour les chèvres et pour les abeilles. Aussi les Albercanos ne firent-ils jamais que des concessions limitées, et toujours à titre onéreux, aux Jurdanos forcément cultivateurs.

Le 2 juillet 1551, avec l'autorisation préalable du duc d'Albe, fut passé entre le Conseil de la Alberca et les habitants de Nuñomoral, de Camino Morisco, et de leurs hameaux, un contrat qui a donné lieu depuis lors à d'innombrables procès. Le Conseil de la Alberca cédait en bail emphytéotique (7.500 maravédis annuels payables moitié à Noël et moitié à la Saint Jean-Baptiste, et 75 paires de perdrix, à remettre entre la Toussaint et Noël), une participation à l'usage de la dehesa de Jurde. Les gens du pays ne pouvaient disposer de ce qu'ils possédaient qu'en faveur d'autres gens du pays, ou de la Alberca, et ils ne pouvaient louer leurs pâturages aux gens de l'extérieur qu'après les avoir proposés à ceux de la Alberca. Ceux-ci conservaient le droit de pacage pour leurs porcs aux mêmes conditions que les gens des *majadas :* ce mot qui désigne d'abord les habitations temporaires et isolées de pasteurs désignait les hameaux des Jurdes et renseigne ainsi sur l'origine de ces hameaux. Mais ce n'est pas tant l'élevage du porc et de la chèvre que celui des abeilles que voulaient protéger les gens de la Alberca. Il était interdit de défricher, et le contrôle des manquements à cette interdiction était exercé au moyen de « visites » annuelles à la suite desquelles étaient infligées des amendes minutieusement réglementées.

A mesure que le temps passa, les Jurdanos acquirent le sentiment de la pleine autonomie : les 7.500 maravédis, les 75 paires de perdrix et surtout les visites avec leur cortège d'amendes, leur parurent être la marque d'une odieuse tyrannie; il leur paraissait que cette terre sur laquelle ils vivaient, et que souvent ils avaient faite, au prix de travaux incroyables, était absolument à eux; et plus d'une fois les évêques de Coria ou les missionnaires qui évangélisaient le pays, pris de pitié pour ces pauvres gens, partageaient leur conviction.

Mais les Albercanos, forts de leur droit, qui n'avait pas cessé

de répondre à leurs besoins, résistaient de toutes leurs forces. A mesure que les Jurdanos cherchaient davantage à s'émanciper par de menus empiétements tendant à la prescription, par des procès, ou même, comme il arriva au début du XIX^e^ siècle, sous l'influence d'idées nouvelles, par un véritable soulèvement, les gens de la Alberca mettaient plus d'acharnement à éviter la prescription et à user ou à abuser de leurs droits ; ils multipliaient leurs ruches, et, au besoin, ils augmentaient le taux des amendes, qui peut-être ne leur paraissait plus répondre à l'évolution économique. Loin de se calmer, le conflit ne fut jamais plus violent que dans le premier quart du XIX^e^ siècle, alors que l'état social et juridique auquel il tenait allait être profondément bouleversé. Même après le régime napoléonien, il y eut des retours offensifs de l'ancien régime, mais la loi municipale de 1833, en maintenant la Alberca dans la province de Salamanque et en faisant passer les Jurdes dans celle de Cáceres, rompit les derniers liens qui subsistaient entre les deux pays.

Le procès ne subsiste plus que comme controverse historique, mais il subsiste. Il a encore occupé beaucoup de place dans l'excellente petite revue *Las Hurdes*, qui parut à Plasencia de 1904 à 1908 et où, en particulier, le chanoine de Plasencia, E. Escobar Prieto, et l'Albercano, ancien notaire, Don Julián Mancebo, soutinrent une longue polémique. C'est à cette polémique, étayée de textes, que nous avons emprunté beaucoup des éléments du résumé qui précède ; et si, au lieu d'étudier la légende des Jurdes, nous avions entrepris d'étudier leur histoire, nous aurions dû bien davantage utiliser ces articles et surtout les sources qu'ils citent. Mais ce que nous en avons extrait suffit pour notre présent objet, et, confronté avec la réalité géographique, montre bien que le malentendu entre Albercanos et Jurdanos n'était pas susceptible d'éclaircissements. La polémique que nous venons de rappeler est symptomatique : le champion de la Alberca, Don Julián Mancebo, passait, et à très juste titre, pour un « jurdanophile » ; indépendamment des services personnels qu'il rendait aux gens des Jurdes, il a beaucoup travaillé, nous l'avons constaté par nous-même, à les faire connaître et aimer.

L'émancipation des Jurdes, qui ne sera complète que lorsque la légende aura pris fin, mais qui déjà est réalisée, politiquement, et presque économiquement, est un petit épisode révolutionnaire ; et dans toute révolution, il y a des deux côtés de la barricade (quoique souvent à doses inégales) des droits et de la bonne foi.

Il faut donc conclure que la persistance de la légende qui, tout en abandonnant les démons, représentait du moins les gens des Batuecas et des Jurdes comme nettement en arrière sur leurs voisins, ne répond pas à une invention mensongère, due à un calcul égoïste.

Une population ne se donne pas le mot pendant des siècles pour en calomnier une autre.

Pour les adversaires des Albercanos comme pour les Albercanos eux-mêmes, la marque essentielle de la civilisation n'est pas d'ordre économique, mais d'ordre moral et religieux. Or il est vrai, et vrai jusqu'à nos jours, que, sans qu'il y ait de leur faute, les Jurdanos sont restés en arrière sur les Albercanos dans l'ordre moral et religieux comme dans l'ordre économique et intellectuel.

L'évangélisation, que les Franciscains du couvent de los Angeles avaient commencée par le Sud-Ouest du pays, que les Carmes des Batuecas avaient reprise par le Nord, qu'un clergé paroissial trop peu nombreux jusqu'à nos jours et très longtemps sacrifié, avait obscurément poursuivie, avait encore trouvé de bons ouvriers, parmi lesquels il faut citer les Jésuites, sur les missions desquels E. Escobar Prieto a donné de très intéressants détails dans la revue *Las Hurdes*[1].

A la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^ se place l'admirable apostolat de l'évêque de Coria, Mgr Porras.

Malgré tout il restait beaucoup à faire; il fallait d'autres grands apôtres encore; et il y en a eu : à la fin du XIX^e^ siècle et au commencement du XX^e^, le chanoine de Salamanque, Jarrín, qui devint évêque de Plasencia, et tout récemment Mgr Segura, évêque de Coria (actuellement archevêque de Burgos). Mais il reste encore à faire; et en 1892, en étudiant *Las Jurdes y sus leyendas* (c'est à-dire les légendes relatives à las Jurdes), l'érudit Barrantes traitait un sujet parfaitement actuel.

C'est que les apôtres eux-mêmes, les saints eux-mêmes, ne peuvent à eux seuls résoudre tout le problème des Jurdes. Il a manqué aux Jurdanos, il manque encore à une grande partie d'entre eux, ce que saint Thomas, d'un mot profond qu'a repris Léon XIII, appelle « ce minimum de bien-être qui est requis pour l'exercice de la vertu ».

Nous atteignons ici, enfin, la véritable substance de la légende. La nature avait fait inhabitable, et presque inaccessible, le pays des Batuecas et des Jurdes. Et cependant, par suite d'événements qui ont fait violence à la nature, ce pays est habité.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mais le bon sens des gens d'alentour ne s'est pas résigné à une aussi énorme invraisemblance, et il a cherché à mettre d'accord ce

1. Année 1905, particulièrement p. 52 sq. — L'auteur signale que la section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Salamanque possède beaucoup de papiers du Collège des Jésuites de cette ville, et en particulier quatre volumes du *Diario*, de 1620 à 1767; et que la Bibliothèque Nationale de Madrid conserve un ms. du P. Calatayud « *Noticia de mis misiones desde el año 1718 hasta el de 1730;* que, enfin, le P. Gómez Rodeles a publié une vie de ce célèbre missionnaire. La première mission des Jésuites eut lieu probablement en 1638.

qui aurait dû être, et ce qui était; les gens des Jurdes ne *pouvaient* pas être comme le reste des hommes : il fallait une légende.

Aussi bien les gens des Jurdes n'étaient-ils pas tout à fait comme les autres. A force de misère, l'humanité était en eux défigurée.

Cette poignante vérité va heureusement disparaissant dans le passé, grâce aux efforts conjugués des Jurdanos eux-mêmes, de leurs défenseurs et de leurs apôtres.

Mais si, aujourd'hui encore, et sans rien savoir de ce que nous venons d'exposer, quelque voyageur s'aventure en ce pays perdu, si, dans le cadre formidable des Batuecas, où l'exubérance de la végétation, qui jaillit du roc, dominée par d'immenses cyprès, reste austère, il voit passer un être hâve, verdi de paludisme, couvert des haillons d'une très ancienne misère, et aussi muet que le paysage préhistorique qui écrase sa petitesse, il faudra bien que ce voyageur, avec un peu d'imagination et de poésie, mais en vertu aussi de sa raison, invente à son tour, avec l'accompagnement de détails que pourra lui fournir son expérience, la substance de l'immortelle légende.

M. LEGENDRE.

VARIÉTÉS

Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique.

I

Al rechazar Menéndez y Pelayo la « brillante paradoja » de don Juan Valera, acerca de la influencia de Abul-Beka en Jorge Manrique, presenta, como se recordará, en su *Antología de poetas líricos castellanos*[1], ejemplos de poetas del siglo XV que ofrecen semejanza con los famosos versos de pie quebrado que el amor filial dictó al comendador de Montizón, y advierte de un modo especial las relaciones con los *Consejos* a Diego Arias de Ávila, del tío del poeta, Gómez Manrique:

Es digno de notar que las dos estrofas más débiles de las « Coplas », la que comienza :

En ventura Octauiano, ...

y la siguiente :

Antonio Pio en clemencia, ...[2]

pudieron haberle sido sugeridas por el *Aguilando al señor Conde de Paredes, su hermano*, de Gómez Manrique, donde se lee :

Anibal en conquistar
en defender Çipion
en el seso Salamon
en virtud otro Caton,
Jullio Cesar en osar ...

Para Castilla Camilo, ...[3]

Otra composición que pudo haber influído en las « Coplas » es una de Hernán Mexía, con su serie de interrogaciones : « ¿Qué se hizo ...? ». « ¿Dónde están ...? ». « ¿Qué se han hecho ...? », y de la cual hasta parece que hay una reminiscencia verbal en Jorge Manrique. Se pregunta Mexía :

Ques de la gran fortaleza
de las *cauas* mucho *hondas*? ...[4]

1. T. VI, págs. CXXIX y sigs.
2. Estrofas 26 y 27; *Cancionero castellano del siglo XV*, de Foulché-Delbosc, t. II, pág. 232.
3. Núm. 368 del *Cancionero*, t. II, pág. 50.
4. Núm. 149 del mismo *Cancionero*, t. I, págs. 269 y sigs., especialmente pág. 270.

y en las « Coplas » hallamos

los castillos ynpunables, ...
la *caua honda* chapada[1], ..

II

¿A quiénes se refiere Jorge Manrique en la estrofa 22, que comienza :

Pues los otros dos hermanos,
maestres tan prosperados
como reyes, ...?

Bonilla y San Martín en su *Antología de poetas de los siglos XIII al XV*, al comentarla, afirma : « Alude el poeta a los favoritos del Rey don Enrique : don Juan Pacheco, Marqués de Villena, y don Beltrán de la Cueva, primer duque de Alburquerque. Ambos fueron Maestres de Santiago[2]. »

Esta atribución de Bonilla no me parece del todo exacta, teniendo en cuenta :

1°, que D. Juan Pacheco y D. Beltrán de la Cueva no eran hermanos ; pues el Marqués de Villena era « fijo de Alfonso Telles Girón... nieto de [Juan Fernández Pacheco] uno de los caualleros que vinieron de Portogal a Castilla al seruicio del rey don Juan, el que fué vencido en la batalla de Aljubarrota »[3], y el duque de Alburquerque era hijo de Diego de la Cueva, y su abuelo paterno, según el cronista Alonso de Palencia, era « un oscuro campesino llamado Gil Ruiz, » de Cuenca, cuyo hijo Diego adoptó un apellido más sonoro tomándolo de un predio rústico que su padre había adquirido[4], y aunque esto no fuese cierto, y aceptásemos la ascendencia más aristocrática con la que fué luego honrado el primer duque de Alburquerque[5], nos encontramos con que no se halla ningún parentesco entre las dos célebres figuras del reinado del Impotente.

2°, que tampóco puede de ningún modo, referirse a D. Beltrán, por la sencilla razón de que no murió hasta el 1° de Noviembre de 1492[6].

Ya que un escritor de una catolicidad de cultura tan pasmosa como

1. Estrofa 24, *Cancionero*, t. II, pág. 231.
2. Madrid, 1917, nota 150, pág. 177.
3. Fernando del Pulgar, *Claros varones de Castilla* [Título VI]; ed. Domínguez Bordona, en *Clásicos castellanos*, Madrid, 1923, pág. 59.
4. *Crónica de Enrique IV*, traducción castellana de A. Paz y Melia, t. I, 1904, pág. 272.
5. Hay leyendas que le hacen descender nada menos que de Enrique I, de Francia. Conf. Rodríguez Villa, *Bosquejo biográfico de Don Beltrán de la Cueva*, Madrid, 1881, págs. 1-4.
6. Rodríguez Villa, obra citada, pág. 131. Galíndez de Carvajal en sus *Anales breves* afirma : « víspera de todos los Santos murió D. Beltrán de la Cueva, primero Duque de Alburquerque », *Bib. Auts. Esps.*, t. LXX, pág. 548.

la que Bonilla poseía — y que tanto admirábamos todos los que teníamos el honor de conocerle — incurre en este error, y ya que las « Coplas » constituyen una de las más bellas obras del parnaso castellano, entiendo que merece la pena señalar exactamente quiénes fuesen los Maestres que pone Jorge Manrique como ejemplo de la inconstancia de la fortuna, y relacionar las afirmaciones del delicado poeta con los datos que la historia nos suministra.

Se trata, sin duda, del Marqués de Villena a quien « con todas las ceremonias usuales » se hizo « la entrega del hábito y pendones de Santiago », como Maestre de la orden, en Segovia, el 29 de Setiembre de 1467[1] y de su hermano, D. Pedro Girón, que consiguió el Maestrazgo de Calatrava, en 1445, según Fernán Pérez de Guzmán, en las siguientes circunstancias: « Y estando el Rey [Don Juan II] allí en Avila, el Príncipe [Don Enrique] le suplicó e pidió por merced que pues Don Alonso, Maestre de Calatrava, hijo del Rey de Navarra, le había deservido, y era ido del Reyno con el Rey de Navarra su padre, mandase a los Comendadores de la Orden de Calatrava que eligiesen a un Doncel suyo, que era su privado e criado, hermano de Don Juan Pacheco, Marques que era ya de Villena, que se llamaba Pedro Girón. El Rey así por complacer al Príncipe su hijo, como por le atraer a su opinion contra el Rey de Navarra, mandó que se juntasen los Comendadores de Calatrava y eligiesen a este Pero Giron en lugar de Don Alonso, hijo del Rey de Navarra; lo qual los Comendadores luego hicieron, aunque en esta eleccion no quiso ser Don Juan Ramirez de Guzman, Comendador mayor de Calatrava; pero todavía Pero Girón fué elegido por Maestre, e con el favor qùel Rey le dió muy prestamente cobró las más fortalezas del Maestrazgo de Calatrava, como quiera que esto fué contra toda justicia[2]. »

El poder que ambos hermanos[3] alcanzaron fué, como todo conocedor de la época sabe, enorme, y la muerte vino a desbaratar los planes de los dos en momentos en que su buena estrella parecía brillar más lucidora.

Es curioso comparar la estrofa que nos interesa con lo que relata el cronista Palencia.

En 1466 Don Pedro « púsose al frente de un fuerte ejército de tres mil caballos escogidos y marchó a tierra del Tajo[4] » con la intención, según Palencia, de prender a su tío el Arzobispo de Toledo y hacerse

1. Palencia, t. II, pág. 97.

2. *Crónica de Don Juan II*, en *Bib. Auts. Esps.*, t. LXVIII, págs. 635-636. Conf también, Palencia, t. I, pág. 74 y López de Haro, *Nobiliario genealógico de los Reyes. y Títulos de España*, 1622, t. I, pág. 384.

3. Su ascendencia común puede hallarse en López de Haro, *Nobiliario*, lib. III, cap. V; lib. V, cap. VII y lib. IX, cap. XXVI. t. I, págs. 137 y sigs., 384 y t. II, págs. 285 y sigs.

4. Palencia, t. II, pág. 7.

árbitro de las diferencias entre el rey D. Enrique, el proclamado rey Don Alfonso y los partidarios de uno y otro. « Finalmente era su deseo procurar, sin salir de la obediencia prometida, que D. Enrique, incapaz para los asuntos del gobierno, se sometiese de grado o por fuerza al acuerdo que en la junta futura se adoptase; puesto que él mismo, obligado por la extrema necesidad y por el convencimiento de su innata desidia, había buscado su intervención. Después, cuando los dos reyes y doña Isabel, su hermana, su hubiesen colocado bajo su salvaguardia proponíase prenderla con D. Alfonso, tomarla a ella por esposa, con escarnio de las leyes, y aprovechar su maldad para encumbrar más y más al Marqués,...[1] » y luego : « Deshizo estos soberbios planes de D. Pedro Girón el Omnipotente, a cuyo poder nadie resiste y de cuyo juicio ni por apelación, ni por cautela se escapa ; y ni el Maestre pudo consultar a sus adeptos, ni ellos darle consejo, porque atacado de súbita enfermedad en Villarrubia, cerca de Villarreal, no solamente hubo de desistir, a pesar suyo, de sus propósitos, sino que en época en que no reinaba pestilencia, y entre la multitud de personas sanas, él solo sufrió miserable muerte a consecuencia de una postema en la garganta. Dícese que al morir pronunció palabras de blasfemia acusando a Dios de crueldad por no haber prolongado su vida de cuarenta y tres años al menos cuarenta días más, para ostentar el último esfuerzo de la adquirida pujanza[2] », y concluye : « La voz del pueblo, que tiene algo de la voz de Dios, dió gran importancia a esta muerte, y atribuyó a milagro la desaparición de un tirano a quien sus inmensas y mal adquiridas riquezas habían hecho concebir tan atroz infamia [3]. »

Las circunstancias del fallecimiento del Marqués de Villena tienen semejanza con las de su hermano. Todos los complicados planes inventados por su inagotable ambición parecían marchar a maravilla el año 1474. Había conseguido que el conde de Plasencia renunciase a su favor « la antigua concesión del Rey de la ciudad de Trujillo, la más importante de las fronterizas a Portugal »[4] y que el rey fuese a « la frontera portuguesa con el propósito de dar [le]... el señorío »[5] de esta ciudad ; « se valió de la autoridad real para ablandar el ánimo de los trujillanos »[6]; había alcanzado que el rey Don Alfonso de Portugal aceptase el matrimonio con Doña Juana, la llamada *Beltraneja*, enlace que él había ideado y en que « fundaba... su esperanza de alcanzar todo el ansiado poderío »[7], cuando « una repugnante y

1. *Ibid.*, pág. 8.
2. *Ibid.*, pág. 9.
3. *Ibid.*, pág. 10.
4. Palencia, t. III, pág. 225.
5. *Ibid.*, pág. 251.
6. *Ibid.*, pág. 251.
7. *Ibid.*, pág. 252.

mortal apostema en la garganta..., puso término a sus constantes embustes[1].»

«Hacía largo rato que no pronunciaba palabra y sus familiares le creían ya exánime, sin atreverse a publicarlo por los peligros que preveían, cuando llegó un mensajero con la noticia de la entrega de Trujillo. El Maestre percibió la disputa entre los que deseaban acercársele y los que le estorbaban y llamando a los presentes, les preguntó si se había entregado la fortaleza. Al oir la grata respuesta, mandó acercarse al mensajero, y con gran dificultad, le dirigió algunas palabras de congratulación. En seguida expiró[2].» Entregó su alma «en la villa de Santa Crúz, jurisdiccion de Trujillo[3]» el 4 de Octubre de ese año 1474, y «los criados de sus hijos ocultaron el cadáver... y se lanzaron a robar el dinero y alhajas que guardaba el difunto, cuyos funerales se realizaron así abyecta y cobardemente entre el robo y los llantos[4]». Su muerte fué, según el cronista tantas veces citado, «sublime y manifiesto juicio de Dios que permitió que los burladores quedasen burlados, y los arrancó del trato de los humanos en el momento en que creían haber tocado la cumbre de su poderío[5].» «Así se verá», antes había exclamado, «cuán poco valen los planes del hombre, y la narración de los hechos enseñará a detestar la tiranía lanzada a empresas que aspiran a imperecedera fama en el curso de una vida tan efímera y falaz como la humana[6].»

Las mismas noticias, con ligeras variantes, se hallan en otros historiadores del período, como Mosén Diego de Valera, en su *Memorial de diversas hazañas*, y Diego Enríquez del Castillo, en su *Crónica del rey D. Enrique el Cuarto*.

Sus sentenciosas palabras se asemejan bastante a las de Palencia. Así, hablando de la muerte de D. Pedro Girón, dice Valera: «e ansí nuestro Señor quebrantó la elacion e soberbia de aqueste caballero, en quanto los hombres deben tomar enxemplo para no querer subir en mas alto de quanto les conviene por la sobervia e vana presunción, que las mas veces derribaron a quier que las toma, como sea por Dios-desamado, por lo cual el ángel del cielo cayó, e el hombre del paraiso fué echado, la torre de Babilonia derribada, e Golías muerto[7]»; y Enríquez del Castillo: «Pero como los juicios de Dios son de tan altos misterios y profundos secretos, puesto que los hombres proponen, el infinito poder de su providencia dispone lo que le plasce. E así, como el Maestre de Calatrava viniese con aquel pro-

1. *Ibid*, pág. 252.
2. *Ibid.*, pág. 253.
3. *Ibid.*, pág. 254.
4. *Ibid.*, pág. 253.
5. *Ibid.*, pág. 252.
6. *Ibid.*, pág. 247
7. *Bib. Auts. Esps.*, t. LXX, pág. 39.

pósito de casar con la hermana del Rey, e no queriendo Dios lo concertado, e no dando lugar a tan grand falsedad, súpitamente le tomó en el camino el mal de la muerte, en tal manera, que dentro de diez dias murió, mas con poca devoción, que como cathólico Christiano debia morir, en tal manera, que su dañado propósito no pudo aver efecto, ni alcanzar lo que procuraba[1]. »

Refiriéndose al fallecimiento del Marqués de Villena, Valera escribe : « En el qual tiempo nuestro señor quiso que el Maestre de Santiago no viese el casamiento por el Rey de Portugal tanto deseado en daño universal destos Reynos, porque en él se verificase aquella sentencia del santo Job que dice : *Dios disipa los pensamientos de los malos, porque sus manos no puedan acabar lo que desean.* E su voluntad fué que de la misma enfermedad de que murió el Maestre de Calatrava, su hermano, muriese él[2] », y Enríquez del Castillo relata y prorrumpe de este modo : « Entretanto que este trato se hacía, adolesció el Maestre de una grave apostemación en la garganta, echando mucha sangre por la boca, de que murió, pero los suyos lo tuvieron encubierto, hasta que la fortaleza fué entregada. ¡O Maestre de Sanctiago, que tanta gargantería e hambre tuviste en este mundo, para abarcar señoríos! ¡tantas congoxas, fatigas y astucias por regir e mandar en Castilla! ¡tantos rodeos disolutos y deshonestas formas para subir a ser Maestre! Dime agora, enemigo de tu alma, desipador de tu fama, perseguidor de tu Rey, que te hizo perseguidor del Reyno en que naciste e fuiste criado, la pujanza de tu poder, la grandeza de tu estado, las muchas fortalezas e villas que usurpaste, los títulos de nobleza que adquiriste, ¿qué te aprovecharon, quando una pequeña apostemación en la garganta, un mal de tan poca fuerza ansi tan prestamente, sin armadura ninguna, te venció e agenó del mundo, e privó de lo que tenias, e te destruyó la vida, e apartóte el cuerpo del ánima[3]? »

Obsérvese cómo se vale Jorge Manrique en esta estrofa, lo mismo que en las que la preceden, de la palpitante historia de su época, y qué fielmente saca de ella las deducciones cristianas acerca de la instabilidad de la fortuna mundanal, pues

aquella prosperidad
que tan alta fue sobida
y ensalçada,
que fue sino claridad
que estando mas encendida
fue amatada?

ERASMO BUCETA.

1. *Ibid.*, pág. 154.
2. *Ibid.*, pág. 89.
3. *Ibid.*, pág. 220.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Une « velada » en l'honneur de Henri Mérimée.

Le 25 avril dernier, l'Institut Français de Madrid inaugurait le cycle annuel de ses conférences de Pâques, par une séance solennelle consacrée à la mémoire de son ancien directeur, le regretté M. Henri Mérimée. Dans la grande salle de l'Institut, complètement pleine, devant le portrait d'Henri Mérimée, qui restera désormais auprès de celui de son père, des orateurs espagnols et français rendirent un éloquent hommage au disparu. Ce fut une manifestation très émouvante, à la fois des sympathies et des regrets personnels laissés par Henri Mérimée, et des amitiés solides gagnées par cet Institut français auquel il avait consacré toutes ses forces.

Sur l'estrade, avaient pris place aux côtés de M. le comte de Peretti de la Rocca, ambassadeur de France, qui présidait, M. Callejo, ministre de l'Instruction publique, représentant S. M. Alphonse XIII; M. Dresch, recteur de l'Académie de Toulouse; M. Pierre Paris, membre de l'Institut, directeur de l'Institut français; M. Ramón Menéndez Pidal, professeur à l'Université de Madrid et au Centro de Estudios Históricos et directeur de l'Académie Espagnole; M. Henrique Díez Canedo, critique littéraire et dramatique du journal *El Sol*, qui apportait à Henri Mérimée l'hommage de la jeune littérature espagnole; M. Marcelino Santa Maria, membre de l'Académie des Beaux-Arts, délégué de la cité de Burgos; M. Vicente García de Diego, membre de l'Académie espagnole, ancien professeur de l'Institut (Lycée) de Burgos qu'il représentait.

Après que M. l'Ambassadeur eut ouvert la séance, M. Pierre Paris lut ou résuma un grand nombre de précieux messages reçus par les organisateurs. Citons notamment les télégrammes de M. Rodrigo de Sebastián, au nom des professeurs des cours hispano-français de Burgos, de la Députation provinciale, de l'Athénée, de l'Instituto (Lycée) de Burgos; les lettres émouvantes du recteur de l'Université, du sculpteur Benlliure, du Dr Marañón, empêchés d'assister à la cérémonie; enfin, non content de se faire représenter par le ministre de l'Instruction Publique, S. M. le Roi avait bien voulu charger son secrétaire, le marquis de Torres de Mendoza, de l'associer personnellement à l'hom-

mage, exprimant ses regrets d'être absent de Madrid au jour fixé. M. Paris prononça ensuite l'éloge du mort :

En pleine jeunesse, en pleine activité, le Directeur de la section toulousaine a été enlevé à notre Institut par un mal terrible contre lequel tous les efforts de la science et de l'affection, et son courage stoïque ont été impuissants. La nouvelle de cette mort donna lieu, vous vous en souvenez, à des manifestations de deuil et de regrets auxquelles ne manqua pas celle de S. M. le Roi d'Espagne. Aujourd'hui l'Institut français et ses amis viennent rendre un solennel hommage de respect et de gratitude à Henri Mérimée, comme ils le rendirent à son père il y a quelques mois.

La vie d'Ernest Mérimée fut celle d'un grand professeur, d'un habile administrateur et d'un littérateur de grand talent. Il avait créé l'enseignement de l'espagnol en France, les cours de vacances de Burgos et la section toulousaine de l'Institut français en Espagne ; l'admiration alla tout naturellement vers ce grand esprit et ce grand initiateur. La trop courte vie de Henri Mérimée ne lui a pas permis de remplir toute sa destinée comme le fit son illustre père ; son œuvre littéraire est réduite à une thèse doctorale qui fut très favorablement accueillie, à d'importants travaux de traduction et à des articles de revues qui mirent en évidence sa haute personnalité d'hispanisant ; de plus compétents que moi vous diront quelles espérances de tels écrits permettaient encore de concevoir, bien qu'il ait volontairement sacrifié son rôle d'érudit et de critique à son rôle d'administrateur.

Son œuvre administrative, pour si courte qu'en ait été la durée, suffirait d'ailleurs à assurer sa mémoire. Depuis longtemps confident et collaborateur de son père, lui seul pouvait remplacer le fondateur de l'Institut français, dont il connaissait les conceptions et les rêves aussi bien que les réalisations. La succession, lourde pour tout autre, lui fut légère. Les jours que nous traversons sont difficiles ; l'argent ne va plus sans quelque peine aux entreprises intellectuelles ; le temps n'est pas propice aux grandes initiatives ; et que les institutions anciennes vivent honorablement, c'est déjà un grand succès pour ceux qui les dirigent. Henri Mérimée, dont l'ambition pour l'œuvre toulousaine était grande, et dont l'activité était capable de soutenir et réaliser toute l'ambition, dût se restreindre. Du moins put-il conserver à sa section d'enseignement l'importance que lui avait donnée son père et l'améliorer même heureusement par le détail.

Car, me semble-t-il, c'est son soin très particulier, sa passion du détail qui donnait à mon regretté prédécesseur une grande part de son originalité. Jamais il n'eût pris pour devise : *De minimis non curat prætor !* S'il étendait jusqu'aux moindres détails, aussi bien matériels qu'intellectuels, son souci d'organisation, d'inspection et de direction, c'est que de la perfection de ces détails devait résulter la perfection de l'ensemble. Ayant pendant la grande guerre rendu de sérieux services dans l'armée auxiliaire, il avait gardé de ses fonctions d'intendance de très heureuses habitudes d'ordre hiérarchisé, et l'on était sûr, lorsqu'il s'occupait d'organiser quelque chose, que rien ne pécherait dans cette élégante organisation.

De là, la régularité impeccable avec laquelle a fonctionné l'Institut ; de là, le choix parfait des professeurs soumis à une exacte discipline de collaboration, l'élaboration raffinée des programmes des cours pratiques de

français rigoureusement appropriés à chaque catégorie d'étudiants, aussi bien que l'adoption des sujets de conférences publiques toujours les mieux choisis pour faire connaître à nos amis de Madrid la France historique, littéraire et artistique. De là surtout, la préparation toujours heureuse dans sa minutie de la série de conférences de Pâques, auxquelles Henri Mérimée s'attachait avec amour. Il voulait que la part la plus exacte et la plus équitable fût donnée aux diverses branches du savoir humain, et les grands savants de tout ordre : médecins, biologistes, physiciens et chimistes, mathématiciens, furent appelés à parler dans cette enceinte au même titre que les géographes, les historiens, les philosophes, les pédagogues, les critiques et aussi les littérateurs. C'est même là que s'affirmait de la façon la plus heureuse l'esprit de compréhension du Directeur, et vous vous rappelez avoir entendu ici plusieurs des plus jeunes et, comme on dit, des plus talentueux parmi les écrivains d'avant-garde de notre temps fécond en audaces de pensée et de style. Bien plus, et ce n'est pas là le titre pour nous le moins précieux, Mérimée eut l'initiative d'adjoindre à ces belles équipes françaises des maîtres de la chaire et de la littérature espagnole ; il a créé sur ce point une belle tradition que nous saurons maintenir.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que toutes les occasions semblaient bonnes au Directeur pour intéresser Madrid et la province à l'œuvre de l'Institut. Nombreux ont été par exemple les concerts où, grâce à lui, se sont fait applaudir chez nous de notables artistes français de passage. Et puis-je ne pas rappeler cette séance sensationnelle où Mérimée presque mourant trouva la force de se traîner jusqu'ici pour recevoir et haranguer S. M. Alphonse XIII qui voulait bien nous faire l'honneur de venir écouter le récit des exploits africains du Commandant et de M^me^ Delingette. L'auguste présence devait être la suprême récompense de cette vie trop tôt moissonnée.

Lui-même payait de sa personne : il était un conférencier plein de verve autant que de savoir. L'accent de terroir de sa sonore voix toulousaine était comme un charme de plus à son enseignement où le sérieux discours s'entremêlait de saillies pittoresques pour le grand plaisir de l'auditoire qui, dans cette salle toujours trop étroite, fit à sa suite de suggestifs voyages à travers les provinces de France. Les grandes villes espagnoles l'entendirent comme la capitale, et toujours sa parole fut écoutée avec la même attention et le même succès.

Avec la même habileté souveraine qu'il veillait aux conférences madrilènes, il maintenait en prospérité les cours de vacances de Burgos ; comme Ernest Mérimée, le fondateur, Henri était aimé à Burgos : la présence à nos côtés du grand peintre burgalais Santa María en est la meilleure preuve; et comme lui sans doute il fût devenu citoyen adoptif de cette belle ville généreuse où tous les ans une colonie de jeunes gens de nations diverses vient apprendre de maîtres français et espagnols, à parler la plus sonore et la plus riche des langues et respirer l'air héroïque du pays des épopées.

Son activité était si grande et sa connaissance de l'Espagne si étendue que M. l'Inspecteur général Petit-Dutaillis, Directeur de l'Office des Universités et Ecoles Françaises à l'Etranger, lui confia le soin de le représenter

à Madrid et de l'informer du mouvement universitaire et scolaire dans ce pays. Ses rapports périodiques, toujours bienveillants pour l'Espagne, et son effort de rénovation éducatrice, étaient aussi précis et instructifs qu'agréables de forme ; ils n'avaient d'égaux que ceux qu'il adressait aux Affaires étrangères sur les occupations de sa charge, et je sais que les uns et les autres étaient si exceptionnellement goûtés, qu'on les lisait tous d'un bout à l'autre.

Parmi nous, Henri Mérimée comprenait son rôle de directeur comme très étendu et très varié ; avec la même ardeur qu'il mettait à organiser cours et conférences, il s'appliquait tout particulièrement à remplir ses agréables devoirs de représentation. Admirablement secondé par une femme dont la simplicité et la bonté n'ont d'égaux que le tact et le goût, il ouvrait souvent et largement son salon à la société espagnole et française la plus distinguée ; il en faisait les honneurs avec une cordialité pleine d'humeur, et tel qui y entrait indifférent, par courtoisie mondaine, en sortait avec de vrais sentiments d'ami. Car si Henri Mérimée, dont l'autorité était susceptible et parfois un peu rude, n'eut pas que des amis, il eut pourtant beaucoup d'amis : d'abord tous les élèves de l'Institut, qui lui ont manifesté leur respectueuse affection en lui remettant les insignes de la Légion d'honneur ; puis de nombreux collègues et camarades de l'Université et de l'Ecole Normale. L'un de ces derniers vient de lui consacrer dans l'Annuaire de cette Ecole une notice touchante où les qualités de son cœur sont exaltées au niveau des dons de son esprit.

Tel était, Messieurs, le Directeur dont l'Université de Toulouse m'a fait l'honneur redoutable de me confier la succession, afin que les deux sections de l'Institut puissent désormais vivre une vie plus intime et fraternelle pour le plus grand bien, pense-t-on, de l'une et de l'autre. Tel n'était pas l'ordre qu'eût voulu la nature ; il n'est pas juste que presque à la fin de ma carrière je remplace un homme encore presque au début de la sienne. Comme Ernest Mérimée avait certainement rêvé jadis d'associer son fils Henri à sa direction pour la lui léguer à l'heure de sa retraite, rêve si heureusement réalisé, de même certainement, Henri Mérimée voyant son fils Paul déjà très épris de l'Espagne et fort attaché aux études hispaniques, songeait au jour où il pourrait en faire son continuateur. Quelle dynastie, Messieurs, et combien la Fortune est cruelle qui a si brusquement détruit tant de brillantes réalités et de si lumineux espoirs ! Mais la Fortune a des retours ; déjà j'ai pu rattacher Paul Mérimée (que ce soit pour de longues années !) aux cours d'été de Burgos, et l'avenir peut être beau pour un jeune hispanisant qui porte un tel nom et un tel héritage.

Pour moi, le meilleur hommage que je puisse rendre à mon prédécesseur, c'est de m'engager à perpétuer sa mémoire, comme celle de son père, dans cet Institut qui doit rester si plein d'eux, et tâcher que leur œuvre ne périclite pas entre mes mains. A côté du portrait de son père nous avons placé le sien ; ce sont deux modestes images, trop modestes pour la valeur de ceux qu'elles nous rappellent ; nous ferons effort pour qu'elles ne soient que provisoires, car ils sont de ceux qui ont mérité les honneurs du bronze. Mais ces effigies peuvent disparaître de nos murs : ce qui restera, c'est ce qu'ont créé et fait vivre ce père et ce fils si étroitement unis dans le service

et l'amour de la France et de l'Espagne; l'Espagne et la France ne formaient vraiment pour eux qu'une même patrie, qui est aussi la mienne et que je me suis depuis longtemps engagé à servir et à aimer comme eux, passionnément.

M. le Recteur Dresch prit ensuite la parole. Il commença par évoquer, d'une façon très émouvante, la saison des conférences de 1926, à laquelle il avait assisté, avec ses tragiques contrastes: une saison exceptionnellement brillante, au cours de laquelle S. M. Alphonse XIII avait honoré l'Institut de sa présence; Henri Mérimée déjà mortellement atteint, mais l'organisant et présidant jusqu'au bout et ne se reposant qu'à l'extrême limite de ses forces. Ce même stoïcisme, on put l'admirer ensuite à Toulouse, où, jusqu'aux dernières heures de sa vie, Henri Mérimée ne cessa de travailler et de suivre, dans ses moindres détails, la vie de l'Institut.

M. Dresch rendit ensuite hommage à l'œuvre si féconde qu'avait réalisée à Madrid Henri Mérimée, digne continuateur de son père, et admirablement secondé par la compagne de sa vie. Il se félicita enfin de voir l'œuvre interrompue confiée à un homme de la valeur de M. Paris, qu'il remercia d'avoir accepté cette nouvelle charge, remerciant aussi tous les collaborateurs et amis de l'Institut, Français et Espagnols, grâce auxquels cette maison continuera à vivre et à prospérer comme Henri Mérimée le souhaitait.

L'illustre peintre M. Santa María parla au nom de la cité de Burgos; dans une éloquente improvisation, il rappela le rôle glorieux de Burgos dans l'histoire de la reconquête et dans les fastes de la Castille, et les raisons qui justifiaient le choix de la vieille capitale comme centre des cours de vacances hispano-français. Il rendit hommage à l'action de ces cours, création d'Ernest Mérimée et qui durent tant à l'activité de son fils. Il évoqua les liens anciens et multiples qui existèrent entre Burgos et la famille Mérimée, il dit enfin la douleur qu'avait causée dans la ville du Cid la mort d'un homme qui représentait la fraternité, le respect, la cordialité dans les relations intellectuelles entre l'Espagne et la France: « Avec des hommes comme celui-là, les frontières seraient inutiles, et la fraternité des peuples deviendrait une réalité. »

M. Díez Canedo, le délicat poète et critique, prit ensuite la parole. Tout en se défendant, avec une modestie excessive, de parler autrement qu'en son nom personnel et comme ami de Henri Mérimée, il montra combien il était qualifié pour retracer les rapports de Henri Mérimée avec les écrivains espagnols contemporains. Après avoir opposé la vieillesse heureuse d'Ernest Mérimée et la carrière brusquement interrompue de son fils, après avoir fait le portrait le plus finement nuancé, il le loue de ne pas s'être confiné dans ses fonctions officielles et dans l'étude du passé. Il insista sur sa curiosité d'esprit, sa sympathie pour les tendances les plus modernes, sa participation effective à la vie

littéraire madrilène. Il souligna quelle conception large et féconde Henri Mérimée eut de sa mission, choisissant avec le tact le plus sûr les conférenciers qu'il appelait à Madrid, excellant à les recevoir, à les mettre en rapports personnels avec leurs collègues espagnols. Rien de plus noble, rien de plus utile que ces amitiés entre Espagnols et Français, nouées ou affirmées grâce à lui, et qui sont le meilleur agent de compréhension mutuelle entre les peuples.

Voici le texte de l'allocution de M. Menéndez Pidal :

Ya va a hacer casi 30 años, cuando yo era doctor novely fuí a continuar mi vida de estudiante a Toulouse, en la acogedora casa de D. Ernesto Mérimée, de la rue des Chalets, que era allí como mi segundo hogar. Empecé a conocer en rápida visita de vacaciones al muchacho Enrique Mérimée, que entonces iba a entrar en la École Normale Supérieure.

Desde entonces fueron cada día creciendo mis relaciones con aquel joven, que en certeros pasos, tras las huellas de su ilustre padre, avanzaba con el mayor provecho en los estudios literarios, especialmente en los españoles.

Pronto desde sus 29 años, comenzó una serie de doctas publicaciones cuyo asunto principal fué estudiar uno de los centros literarios españoles de mayor importancia en los siglos XVI y XVII : la ciudad de Valencia. En libros voluminosos y en artículos breves Enrique Mérimée ilustró con gran novedad y expuso con arte y atráctivo toda la vida cultural de Valencia, sus academias, sus espectáculos, sus bibliotecas, sus literatos : Artieda, Vives, Francisco Tárrega, Gaspar Mercader, Carlos Boil, Guillén de Castro. Al lado de este asunto principal trataba varios otros eruditos o de vulgarización en que daba a conocer notables momentos poéticos y novelísticos del siglo XVI, sugestivos episodios de la literatura de viajes, obras maestras del teatro español, etc.

La personalidad de don Enrique Mérimée se afirmaba crecientemente, así que cuando la actividad de su padre empezó a necesitar el reposo que exigen los años, la del hijo iba substituyéndola, sin que nos permitiese advertir el cambio, sin que nos dejase apenas sentir el retiro a que propendía el viejo maestro.

El hijo heredaba del padre muchas de sus dotes personales mas valiosas, desde la intensa laboriosidad y la conversación matizada y atractiva, hasta la erudición hispánica y el talento de hábil escritor. Nada màs natural que le heredase tambien, primero en la cátedra de la Facultad de Letras de Toulouse, en la organización de los cursos de vacaciones de Burgos y después en la dirección de este Instituto Francés de Madrid, en su sección tolosana.

En todas estas tareas que los españoles recordamos con gratitud, don Enrique Mérimée parecía asegurar la continuidad natural, durante muchos años, de la dirección fecunda que don Ernesto había impreso a los estudios hispánicos en nuestra nación vecina. El nombre Mérimée representaba ya una verdadera dinastía en el hispanismo francés. ¡Quién podía presumir que esa continuidad iba a ser truncada bruscamente y en seguida!

En la primavera del año pasado, D. Enrique Mérimée, que llevaba enfermo ya varias semanas, me avisó que iba a operarse a Toulouse y que

deseaba antes despedirse de mí. Le hallé en cama, pero su aspecto general no denunciaba gravedad en su estado. Su conversación, ora se preocupaba por las tareas de los trabajos eruditos en preparación o por la marcha del Instituto Francés, ora se dilatada con alegre afluencia y maliciosa ironía al tanto de todas las menudencias de la vida diaria que nos rodeaba. Podía creerse que nada de particular le ocurría; nada había cambiado en el; ni su compostura personal esmerada como siempre, ni su mirada lúcida denunciaban un hombre rendido por la enfermedad. Sólo una palidez extraña desmentía toda aquella viveza de expresión y ponía un sello mortal a la animación de aquel semblante.

Cuando salí de la habitación del enfermo, la despedida pesimista de su esposa agravó mí impresión personal, y me hizo sentir toda la profundidad afectiva que para mí había de tener aquella conversación de episodios literarios y mundanos, aunque en apariencia no difería de cualquier otra de las que habíamos sostenido antes.

Salí lleno de amargura de aquella animada entrevista. Hacía muy poco más de dos años que habíamos despedido en la estación del Norte los restos mortales de D. Ernesto, fallecido entre nosotros, que iban a recibir sepultura en Toulouse. El hijo nos abandonaba también para siempre al emprender su viaje a la misma ciudad.

Entonces, como ahora que le conmemoramos, no podía menos de recordar cuantas veces Enrique Mérimée había estado a mi lado en tantas y tan variadas situaciones de la vida, que por un aspecto o por otro, tomaban entonces el carácter de imborrables: en las clases de la Universidad de Madrid; en los trabajos del Centro de Estudios Históricos del cual era visitante asíduo y colaborador; en las sesiones de la Academia Española, la cual le había nombrado individuo correspondiente; en mi visita a campos de batalla de la gran guerra, en Verdun, donde le hallaba vistiendo el uniforme de la intendencia militar; en mi doctorado honorario de la Universidad de Toulouse, donde me saludaba solemnemente, evocando mis recuerdos más gratos, sin olvidar entre ellos el que sabía serlo tanto para mí, de las cumbres nevosas del Guadarrama, las que tambien conmigo había frecuentado.

Renuevo ahora aquí en público mis emociones de entonces porque ahora debo, avivándolas, saludar la memoria del malogrado amigo en nombre de la Universidad de Madrid, en el del Centro de Estudios Históricos y en el de la Real Academia Española, corporaciones en las que Mérimée contaba con las más amistosas simpatías.

Todos sentimos como una gran desgracia de nuestras relaciones culturales hispano-francesas la interrupción brusca e inesperada de esta continuidad de iniciativas y de trabajo que en la familia Mérimée se daba. Por eso, nuestro pensamiento se dirige ahora a la joven viuda que ve a su lado hijos ya crecidos en quienes por fortuna se continúan las dotes y los estudios mismos del padre y del abuelo, haciéndonos creer que la fecunda dirección familiar solo se habrá interrumpido pasajeramente. Los buenos amigos del hispanismo francés le enviamos desde aquí nuestros votos de aliento y de esperanza.

Aunque Enrique Mérimée ha muerto al empezar la época mejor de su

trabajo, es inolvidable lo mucho que le debemos. Sus obras renuevan importantes aspectos de la historia literaria y dan a conocer en lengua francesa obras valiosas de la literatura española. Especialmente brillantes en resultados han sido también los seis años que consagro en este Instituto a organizar con éxito creciente los cursos y conferencias que todos recordaremos siempre, en los cuales se nos daba a conocer lo más selecto de la vida francesa. La actividad del escritor y del organizador fué toda consagrada a esa gran obra de hacer que los pueblos se conozcan y se estimen, a esa humanitaria obra de solidaridad que une a todos los pueblos, y más a dos pueblos vecinos como Francia y España cuya historia corrió siempre en necesarios contactos.

M. le Ministre de l'Instruction Publique prononça une brève, mais très émouvante allocution. Il déclara que de toutes façons il aurait eu à cœur d'assister à la cérémonie pour apporter son hommage personnel à un homme qu'il avait pu bien connaître et pour lequel il éprouvait autant de sympathie que d'estime. Mais sa présence obéissait en outre au désir exprimé par S. M. le Roi qui serait venu lui-même s'il s'était trouvé à Madrid; S. M. tenait en effet à rendre un tribut particulier de sympathie et de regret à l'illustre hispanisant. (*Applaudissements.*) Il ajouta que tout le gouvernement s'associait également à l'hommage, car Henri Mérimée, par son labeur infatigable et son amitié sincère pour l'Espagne, était de ceux qui avaient le plus fait pour le rapprochement des deux nations voisines.

Enfin M. l'Ambassadeur de France traduisit éloquemment la reconnaisance de l'Institut français pour les marques de haute bienveillance que lui donnait S. M. le Roi, et pour les paroles si amicales de M. le Ministre. Il remercia tous les orateurs qui, de façon diverse, mais avec un égal bonheur, avaient fait revivre la physionomie de Henri Mérimée. A son tour, il salue la mémoire de celui qui fut un bon Français et un grand ami de l'Espagne, et lui promit, comme récompense d'une vie si belle dans sa simplicité laborieuse, la continuité de son œuvre et l'immortalité du souvenir.

Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1928.

Première question. L'Espagne à travers les historiens espagnols.

1. *Primera Crónica General* (*Nueva Bibl. de Aut. Esp.*, Madrid, 1906) : chapitres 3, 558 à 566, 619, 918 et 919, 1118 à 1130.

2. P. López de Ayala : *Crónica del Rey don Pedro.* Año segundo del reinado, du ch. XIV à la fin (*Bibl. Aut. Esp.*, t. LXVI, p. 417 à 425).

3. Fernando del Pulgar : *Crónica de los Señores Reyes Católicos.* Segunda parte, ch. 53 à 58 (*B. A. E.*, t. LXX, p. 306 à 311).

4. Mariana : *Historia de España.* Les six premiers chapitres (*B. A. E.*, t. XXX, p. 1 à 7).

5. *B. Feijoó y Montenegro : *Glorias de España*, primera parte (*B. A. E.*, t. LVI, p. 194 à 210).

6. *Rafael Altamira : *Epítome de Historia de España* (Ed. de la « Lectura », Madrid, 1927).

DEUXIÈME QUESTION. La vie économique, littéraire et artistique à Séville dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle.

1. *Fernando de Herrera, Canciones : *Al sueño; La Soledad; Por la victoria de Lepanto; Al señor don Juan de Austria, vencedor de los moriscos de las Alpujarras*; *Por la pérdida del rei don Sebastián;* — Elegía : *A Galatea.*

2. Juan de la Cueva : *Tragedia de los siete Infantes de Lara.*

3. *Cervantes : *Rinconete y Cortadillo.*

4. F. Rodríguez Marín : *El Loaysa del Celoso extremeño* (Sevilla, 1901).

A consulter :

D. Diego Ortiz de Zúñiga : *Anales eclesiásticos y seculares de Sevilla*, tomos III y IV, Madrid, 1796.

J. Gestoso y Pérez : *Sevilla monumental y artística*, t. II et III (Sevilla, 1892).

Schmidt : *Séville* (dans *Les villes d'art célèbres*, H. Laurens, éditeur).

TROISIÈME QUESTION : Le mouvement poétique en Espagne, de la fin du XIX^e^ siècle à nos jours.

1. *Rubén Darío. Sus mejores cantos (Bibl. Andrés Bello, Editorial América, Madrid, 1919) ; *Cosas de América; Cosas de España; Cosas de Francia; Meditaciones.*

2. Antonio Machado. Páginas escogidas (Casa editorial Calleja, Madrid) : *Campos de Castilla; La tierra de Alvargonzalez; Proverbios y cantares.*

3. *Francisco Villaespesa. Poesías escogidas (Bibl. Universal, t. 171) : *La poesía de las cosas; Horas de tedio; Ingenuas; Alma española; Ilustraciones bíblicas.*

4. Juan Ramón Jiménez. Segunda antología poética (Colección universal, Madrid, 1922) : *Arias tristes; La soledad sonora; Arte menor; Este Laberinto; Poemas impersonales; Domingos; La frente pensativa; Idilios; Piedra y cielo.*

5. Pedro Salinas : *Presagios* (Bibl. de Indice, Madrid, 1923).

AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES :

1. *Quevedo : *El Buscón* (les treize premiers chapitres).

2. *Calderón : 1° *La vida es sueño* (jornadas primera y segunda).
2° *La vida es sueño* (auto sacramental).

AUTEUR LATIN : *Epistulae morales ad Lucilium.* Ep. 1, 2, 7, 31, 44, 47, 55, 62, 78 et 122 (n^os^ 36, 37, 40, 47, 51, 52, 55, 58, 60 et 64 dans les morceaux choisis publiés par P. Thomas chez Hachette).

Le programme du certificat comprend les auteurs marqués d'un astérisque, plus : A. Palacio Valdés, *Años de juventud del Doctor Angélico.*

BIBLIOGRAPHIE

Reynaldo dos Santos, *As tapeçarias da tomada de Arzila*, Lisboa, 1925, 78 pages.

On en connaissait depuis longtemps l'existence. Faria e Sousa prétend les avoïr vues en 1628. Raczinski et Souza Viterbo, au XIX^e^ siècle, continuent de les mentionner. Mais c'est en 1915 seulement que les deux représentants les plus qualifiés de l'histoire de l'art en Portugal, MM. José de Figueiredo et Reynaldo dos Santos, les ont découvertes à Pastrana. La présence des tapisseries de la prise d'Arzila dans cette petite ville espagnole située à 50 kilomètres de Guadalajara, s'explique par le fait que le duché de Pastrana fut fondé par un Portugais, Rui Gomes da Silva.

M. Reynaldo dos Santos en détermine, avec une rigoureuse précision, l'intérêt documentaire et la valeur artistique. Elles ne peuvent rien nous apprendre sur le Maroc. La représentation de la ville mauresque est de pure fantaisie. Un examen attentif du costume et de l'armement révèle, d'autre part, une influence indéniable de la cour de Bourgogne. Les combattants, protégés par la *brigantine*, sont armés du *fauchart*. Les armures du roi et de l'infant paraissent venir de Tournai ou de Nuremberg. Néanmoins certains détails, notamment la forme spéciale des épées, toutes munies de cette deuxième garde trilobée qu'on appelait en Espagne *puente*, en Portugal *ponte*, et que les Français ne devaient adopter, sous le nom de *pas d'âne*, qu'au XVI^e^ siècle, permettent de soutenir que les cartons — qu'on les attribue ou non à un peintre portugais — n'ont pu être dessinés que dans la Péninsule. En outre M. R. dos Santos, qui tire le plus heureux parti de la chronique de Rui de Pina et de celle de Bernardo Rodrigues, constate une ressemblance frappante entre l'*arraial*, tel qu'il est défini dans le *regimento de guerra* des « ordonnances alphonsines » et le *palanque* (enceinte du camp formée de planches épaisses) qu'on voit représenté sur la deuxième tapisserie. Le critique a également réussi à identifier, outre le roi et l'infant, quelques personnages célèbres, D. Henri de Menezes, futur gouverneur de la ville, et ce D. Duarte de Almeida qui devait, à la bataille de Toro, se faire couper les mains plutôt que de livrer l'étendard royal.

Par une série d'inductions ingénieuses, M. R. dos Santos établit que

ces tapisseries de dimensions imposantes (10 m sur 4m30) ont dû être exécutées, vers le milieu du XVe siècle, dans les ateliers de Pasquier Grenier à Tournai. Elles ne sont pas exemptes d'une certaine gaucherie qui rappelle la tradition des enlumineurs. Les mêmes personnages, pris à des moments successifs de l'action, figurent deux fois dans une même scène. En outre la double préoccupation de ne laisser perdre aucun détail anecdotique et de concentrer l'attention sur les princes, a conduit l'artiste à déformer naïvement la perspective. On ne lui contestera pas, toutefois, le mérite d'un certain réalisme vigoureux qui fait penser à Nuno Gonçalves.

Quant à l'événement, il convient d'en limiter l'importance. La prise d'Arzila eut sans doute pour conséquence l'occupation de Tanger et la reconnaissance, par Mulei Xeque, de la domination des Portugais dans l'Afrique du Nord. Mais on ne saurait attribuer la victoire au seul mérite d'Alphonse V. Il avait donné, dans les expéditions antérieures, mainte preuve de son incapacité. Il faut, par suite, rabattre des éloges de Camões et de Mouzinho de Quevedo Castello Branco. Le succès de celui qu'on a surnommé à tort « l'Africain » ne s'explique, ainsi que l'a démontré M. David Lopes, que si l'on tient compte des troubles intérieurs qui ont précédé, au Maroc, l'avènement des Beni-Wattâs. Il est possible même que cette réputation usurpée d'un roi qui devait faire si piètre figure sur le champ de bataille de Toro et, peu après, à la cour de Louis XI, ait été systématiquement grossie par une réclame savante.

Les tapisseries d'Arzila représentent, précisément, ce côté officiel et théâtral des campagnes marocaines. On a toujours vu s'affronter, depuis la prise de Ceuta jusqu'au désastre d'Alcacer-Kibir, la politique imprudente des princes et la sage administration des gouverneurs de places que le goût des razzias et la passion du butin n'ont jamais détournés de la diplomatie à l'orientale et de l'espionnage. Il convient, par suite, de compléter l'ouvrage de M. R. dos Santos, où les rois sont en brillante posture, par l'*Histoire d'Arzila* de M. David Lopes, entièrement consacrée à l'œuvre obscure mais autrement efficace des *fronteiros*, véritables agents d'information et de pénétration.

G. LE GENTIL.

Bernal Díaz del Castillo, *Descubrimiento y conquista de Méjico. Narración íntegra de esta epopeya formada con los más brillantes capítulos del príncipe de los cronistas*. Buenos Aires, s. d. (1927 ?), 448 + 8 pages in-8° (Biblioteca Histórica Ibero-Americana dirigida por **D. Carlos Pereyra**).

Le nouveau travail de M. Carlos Pereyra a le très grand mérite de mettre à la portée des « honnêtes gens », en un volume maniable et

fort soigneusement édité, les passages essentiels de la chronique fameuse de Bernal Díaz. Mais il présente une autre originalité, qui n'est pas moindre.

On sait que nous avons deux états de la *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, le brouillon original qui est conservé à Guatemala et l'édition procurée par un Père de la Merci, Fr. Alonso Remón, qui d'ailleurs mourut avant d'avoir achevé sa tâche et ne vit pas l'impression du livre à Madrid, en 1632. Cette édition du P. Remón ne donne pas le texte authentique; sans doute, le Mercédaire eut entre les mains une copie faite par les soins de Bernal Díaz et envoyée en Espagne en vue d'une publication qui n'eut pas lieu ; mais il n'hésita pas à s'en écarter sur bien des points, pour des motifs variés, en particulier pour donner une allure plus élégante à un style qui lui paraissait rude et grossier et surtout pour exalter les mérites du chapelain de Cortés, Fr. Bartolomé de Olmedo, son frère en religion. Un des descendants de Bernal Díaz, Francisco Fuentes y Guzmán, se reporta au brouillon et à une seconde copie faite également sous la direction de l'auteur, et il n'eut aucune peine à relever toutes les modifications et toutes les additions dues à « la main pécheresse du saint éditeur », comme dit spirituellement M. Pereyra dans son introduction. Néanmoins, toutes les éditions ultérieures et toutes les traductions reproduisent le texte de Remón ou l'ont pris pour base. Il n'y a que deux exceptions — qui, à proprement parler, n'en font qu'une —, l'édition en deux volumes publiée à Mexico en 1904-1905 par Genaro García et la traduction anglaise de la Hakluyt Society (5 vol., Londres, 1908-1916), faite précisément sur l'édition García.

Genaro García n'a tenu aucun compte du texte de Remón, qu'il considère comme une espèce de faussaire; et il reproduit purement et simplement le brouillon de Guatemala. M. Carlos Pereyra fait observer avec raison que cette méthode eût été la bonne s'il n'y avait pas eu, entre le brouillon et l'édition de 1632, les deux copies dont nous avons parlé et qui sont malheureusement perdues l'une et l'autre; il est probable, en effet, que Bernal Díaz, comme tout le monde, fit sur ces copies un certain nombre de corrections dont on ne peut évidemment trouver trace sur le brouillon. D'accord avec M. Luis González Obregón, M. Pereyra pense donc qu'il n'y a aucune raison de préférer le brouillon de Guatemala, d'ailleurs assez informe, à l'édition Remón et que ni l'un ni l'autre ne représentent le texte authentique. Et ce texte, il a essayé de le reconstituer du mieux qu'il a pu. Il fallait pour cela comparer minutieusement l'édition Remón et l'édition García, afin d'éliminer les interpolations du Mercédaire et de restituer les passages supprimés ou modifiés, tout en respectant les variantes qui pouvaient provenir de la copie envoyée en Espagne, copie corrigée et approuvée par Bernal Díaz lui-même. C'est ce qu'a

fait M. Pereyra pour les extraits qu'il nous donne aujourd'hui. Il annonce une édition intégrale de Bernal Díaz; il sera plus aisé, quand elle paraîtra, de juger jusqu'à quel point il a réussi dans cette entreprise délicate. Mais il m'a paru inutile d'attendre sa publication pour signaler une tentative dont l'intérêt n'est pas discutable.

ROBERT RICARD.

Gil Vicente, *Auto da alma, sexta edição, segunda em separado das «obras de devaçam» com um prefácio, notas e glossário* por **Augusto C. Pires de Lima**, Porto, 1926, 78 pages.

Nous possédions déjà une bonne édition complète du théâtre de Gil Vicente — celle de M. Mendes dos Remedios, — une bonne édition partielle — due aux soins de M. Lopes Vieira, toutes deux accompagnées d'un glossaire. M. Aubrey Bell et le comte de Sabugosa avaient, au surplus, édité quelques pièces isolées. En attendant la reproduction en fac-similé du texte de 1562 annoncée par l'imprimerie de la Bibliothèque nationale, M. Pires de Lima, dans un travail qu'il destine surtout aux écoles, nous fournit exactement ce que nous étions en droit de lui demander : une notice claire, un texte bien établi, un commentaire indispensable.

Son introduction répond judicieusement, sinon définitivement aux questions suivantes : le poète est-il né dans le Minho ou dans la Beira? A-t-il reçu l'empreinte de la culture universitaire? Se confond-il avec l'orfèvre de la *custódia*? Ses pièces ont-elles une valeur documentaire? Quelle est dans les *autos* la part du lyrisme et du folklore? Faut-il considérer l'auteur des *Barcas* comme un écrivain moral ou licencieux, comme un apôtre de la tolérance ou de l'intolérance, comme un partisan du libre examen ou de l'orthodoxie? De bons travaux sur la biographie de Gil Vicente ou l'interprétation du texte, particulièrement ceux de M^me^ Michaëlis et de Braamcamp, facilitaient la tâche de M. Pires de Lima. Sa contribution personnelle n'en est pas moins fort intéressante. On retiendra surtout le parallèle qu'il établit entre les farces, les comédies, les *autos* et le théâtre de Molière. Tout au plus pourrait-on lui reprocher, puisqu'il indique une comparaison entre le *Faust* de Gœthe et l'*Auto da Alma*, d'avoir négligé l'influence possible de Gil Vicente sur les pièces religieuses de Lope, de Calderón et de Tirso.

M. Pires de Lima n'a pas jugé nécessaire de reproduire toutes les variantes de cinq éditions qui avaient précédé la sienne. On ne saurait lui en faire un grief, puisqu'il s'adresse moins aux spécialistes qu'au grand public. Nous le féliciterons, par contre, d'avoir complété son glossaire par des notes que nous voudrions encore plus abondantes, encore plus explicites, car certaines difficultés de ponctuation, de

construction et d'interprétation subsistent. Faut-il, p. 54, traduire *hereo* par *herege* ou l'expliquer par un rapprochement avec *principe desherdado*, p. 48? Le mot *affeites*, employé p. 45, correspond-il exactement au sens d'*enfeite ridiculo*, donné par le glossaire? Est-il indispensable, p. 36, de supprimer la virgule après *foi?*

Un commentateur n'a jamais à craindre, en pareille matière, de pécher par surabondance. Nous ne concevons guère une édition annotée de Gil Vicente, auteur difficile entre tous, que sur le type du *Camões lírico* de M. Agostinho de Campos. M. Pires de Lima, encore trop concis à notre gré, se rapproche pourtant de nos habitudes, françaises et répond, dans la grande majorité de cas, aux exigences d'un public d'étudiants. Nous reconnaîtrons d'autant mieux la valeur pédagogique et scientifique de son édition qu'il était particulièrement qualifié, par ses travaux antérieurs d'historien et de philologue, pour l'entreprendre.

G. LE GENTIL.

Lope de Vega's « El Castigo del Discreto », togelher with a study of conjugal honor in his theatre, by **William Fichter**, Ph. D., professor of Spanish University of Minnesota. Instituto de las Españas en los Estados Unidos. New York City (Columbia University Press), 1925, 283 pages in-8°. $ 2.00.

En rendant compte du livre de M. Américo Castro, *El Pensamiento de Cervantes* (*Bull. hisp.*, 1927, p. 129), je relevais le regret exprimé par l'auteur de ce que ses *Algunas observaciones acerca del concepto del honor en los siglos XVI y XVII* (*Rev. Fil. esp.*, 1916) avaient passé inaperçues. M. Castro s'est trompé. S'il n'a pas été rendu compte de son article, c'est que, malheureusement, on ne parle guère, dans les revues, que des livres; son étude n'en avait pas moins été remarquée, et mise à profit, car, au moment où il notait cette carence, paraissait l'édition dont le titre est reproduit ci-dessus, avec une introduction où était repris et fouillé le même sujet à propos d'une pièce de Lope, à cet égard très curieuse, en effet. M. Fichter nous apporte là des conclusions d'autant plus intéressantes qu'elles paraissent appuyées sur un examen exhaustif des *comedias* de Lope où le thème de l'honneur est touché d'une façon ou d'une autre. Il convient de féliciter en même temps M. Fichter et M. Castro.

Le thème de *El Castigo del Discreto* consiste essentiellement dans la correction qu'administre un mari à sa femme en se faisant passer pour l'amant. Il a pu être pris par Lope à Bandello (I, 35), qu'il connaissait si bien et qui semble avoir aussi inspiré une nouvelle analogue de Giraldi Cintio (III, 4), mais qui, comme le note M. Fichter, p. 20, s'est inspiré lui-même de la nouvelle 35 de Marguerite de Navarre (de

part et d'autre, l'amant est un moine prêcheur, et l'affabulation, comme l'histoire en gros, est identique). M. Fichter ajoute :

The elements of these various stories... are very old and have existed in the popular and traditional literature of the Orient as well as of Europe.

Le Pogge, les fabliaux, oui, mais l'Orient, j'en doute, et je ne vois pas bien au surplus à quoi il est fait allusion.

Il s'agit d'une *comedia*[1] qui figure dans la *Parte VII* (1617) et qui n'a été réimprimée que juste trois siècles après, par M. Cotarelo y Mori[2], et malheureusement avec des fautes comme il y en a forcément dans des collections où un seul éditeur assume le soin de publier à lui seul beaucoup de textes. D'accord avec M. Montesinos (*Rev. Fil. Esp.*, 1922, p. 402), M. Fichter date la pièce d'avant 1608, mais il précise davantage, en proposant : après 1606.

G. CIROT.

Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna*. Barcelone, 1926, Editorial Barcino (Collection « Enciclopedia Catalunya », vol. 2), 190 pages, 47 figures en 28 planches.

C'est un livre fort intéressant que M. Feliu Elias a consacré récemment à la *Sculpture Catalane moderne*. Il nous montre comment une véritable Renaissance artistique a suivi en Catalogne au XIX^e^ siècle la décadence profonde du XVIII^e^. Considérant la Catalogne au sens large du mot, en y rattachant le pays valencien si fécond lui aussi en artistes, il étudie d'abord la sculpture d'école et la sculpture populaire jusque vers 1850, puis il analyse successivement la production des deux derniers quarts du XIX^e^ siècle et du premier quart du XX^e^. M. Elias montre ainsi l'importance et la valeur des sculpteurs valenciens et catalans dans l'histoire de l'art moderne dans la Péninsule, depuis les artistes académiques comme *Campeny* jusqu'aux contemporains déjà classiques comme les maîtres *Benlliure* ou *Blay*, en passant par les frères *Vallmitjana*, et en finissant par les plus modernes qui cherchent et qui trouvent comme *Maillol* ou *Gargalló*. La sculpture catalane moderne fait bonne figure à côté de celle de France, de Belgique et d'Allemagne. Telle est la conclusion de ce livre élégant, et nous pouvons en croire l'auteur, un Catalan fervent qui connaît bien l'Europe.

E. LAMBERT.

1. M. Fichter nous dit, p. 9 : « Lope had mentioned the play in the first list of *El Peregrino* (1603)... », et p. 12 « ... is first mentioned in the second list of Lope's *comedias* given in his Peregrino, published in 1618 » ; il faut lire « had *not* mentioned ».

2. *Obras de L. de V. publ. por la R. A. E.* t. IV des *Obras dramáticas*.

CHRONIQUE

— Le tome I des *Estudios eruditos in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martín* (1875-1926), avec prologue de Jacinto de Benavente, vient de paraître (1927). C'est un ensemble imposant et important, et nous aurons certainement à dire un mot de quelques-uns au moins des 37 articles (dont huit en allemand et un en français) qui le composent. Signalons tout de suite celui de M. Miguel Artigas sur une nouvelle rédaction des *Coplas de la Panadera*, et trois études de MM. Hills, Lang et Morley, sur des questions de versification (Poème du Cid, Cancionero de Baena, Lope de Vega).

— La *Sammlung romanischer Übungstexte* a commencé sa série espagnole par *Los milagros de Nuestra Señora de Berceo* (*I*), avec glossaire, par Adalbert Hämel, et *Cervantes*, *Drei Zwischenspiele* (*El rufián viudo*, *La guarda cuidadosa*, *El retablo de las maravillas*, avec une brève introduction et des notes par Ludwig Pfandl. Halle, Saale, 1926, Max Niemeyer Verlag. Petits volumes, bien imprimés, commodes, et bon marché (respectivement 1 mark 60 et 2 m. 20)... quand le franc sera au pair.

— *A graded Spanish word book*, compiled by Milton A. Buchanan (Publications of the American and Canadian Committees of Modern Languages, vol. III), Toronto, The University of Toronto Press, 1927; 195 pages. Ce genre d'ouvrage, basé sur la statistique, a été imaginé d'abord pour l'usage des sténographes; mais il peut avoir son rôle en pédagogie. M. Buchanan a dépouillé des *comedias*, des romans, des poèmes, des livres de littérature populaire, des écrits techniques ou journalistiques, et il a dressé la liste des mots les plus courants par ordre de fréquence d'emploi. Il y a d'abord une liste, assez courte d'ailleurs, de mots hors concours; puis, le premier des mots « arranged by order of merit » est le mot *parte*; le n° 6702 et dernier est *sufijo:* celui-ci avec 2 points, celui-là avec 135. Une liste alphabétique rend commode la consultation de ce curieux travail, conçu d'une façon ingénieuse et judicieuse.

G. CIROT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

AVEZOU (R.). — Rapport à M. le Directeur des Hautes-Etudes hispaniques 174, 283, 351
— Une lettre de M. F. G. Eichoff à Villemain 298
BERTRAND (J.-J.-A.). — Johannes Fastenrath et l'Espagne 211
— Chronique 235, 333
BOUILLIER (V.). — Baltasar Gracián, *Oracolo manuale*, traduzzione e commento di Eugenio Mele (bibl.). 324
BOURCIEZ (Ed.) — Amado Alonso, *La subagrupación románica del Catalán* (bibl.). 315
— Xavier de Cardaillac, *Don Quichotte de la Manche par Miguel de Cervantes* (bibl.) 320
BOUSSAGOL (G.). — Angel de Saavedra, duc de Rivas. Essai de bibliographie critique 5
— Henri Mérimée. 121
BUCETA (E.). — Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique . . 407
CIROT (G.). — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII . 145, 241, 337
— Sur le manuscrit portugais de la Chronique générale » Port. 4 » de la Bibliothèque Nationale de Paris. 199
— Chronique. 141, 237, 334, 428
— Dom Gregori Mª Sunyol, *Introducció à la Paleografia musical Gregoriana* (bibl) 126
— D. Luciano Serrano, *Cartulario de San Pedro de Arlanza* (bibl.). 126
— Aubrey F. G. Bell, *Luis de León* (bibl.) 128
— A. Castro, *El pensamiento de Cervantes*. 129
— C. E. Anibal, *Mira de Mescua* (bibl.) 136
— N. Alonso Cortés, *Zorrilla, Poesías* (bibl.) 138
— P. Miguélez, *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial* (bibl.) 214
— J. F. Montesinos, *Lope de Vega, El Marqués de las Navas* (bibl.) . 218
— E. Bucher-Williams, *The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (bibl.). 224
— E. F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado y anotado* (bibl.) . . 225
— C. Barja, *En torno al rirismo gallego del siglo XIX* (bibl.). 227
— G. Tyler Northup, *An introduction to Spanish Literature* (bibl.) . 232
— Nebrija, *Gramatica de la lengua castellana... edited* by J. González-Llubera (bibl.). 318
— W. Fichter, *Lope de Vega's « El Castigo del Discreto »* (bibl.) . . 426
COURTEAULT (P.). — La mort du marquis de Mora à Bordeaux. 110
FEGHALI (M.). — L. Halphen, *Peuples et civilisations; Les Barbares* (bibl.) . . . 313
HIRSCHAUER (Ch.). — Bibliographie des travaux de M. Morel-Fatio (supplément), 99
LAMBERT (E). — Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna* (bibl.). 427
Chronique 141
LEGENDRE (M.). — La légende des Batuecas et des Jurdes. 370

Pages.

LE GENTIL (G.). — Quelques sources d'Oliveira Martins 255
Chronique 334
— E. Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from 1640 to 1668* (bibl.) 221
— A. Ferrão, *Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cándido como pensador* (bibl.) 228
— R. dos Santos, *A torre de Belem* (bibl.) 317
— G. Boussagol. *Angel de Saavedra, duc de Rivas* (bibl. 326
— R. dos Santos, *As tepeçarias da tomada de Arzila* (bibl.). 422
— Pires de Lima, *Gil Vicente, Auto da Alma* (bibl.). 425
RENAUDET (A.). — Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente. 293
RICARD (G.). — Un catéchisme de l'Espagnol au Maroc. 300
— L'-Cl H. de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (bibl.). 321
— Bernal Díaz, *Descubrimiento y conquista de Méjico*, Col. Carlos Pereyra (bibl.) 423
SARRAILH (J.). — Note sur Gabriel Miró 307

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA IMPRIMÉ

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

Archives. — Rapport à M. le Directeur des Hautes-Etudes hispaniques (**R. Avezou**), p. 174-198, 283-292, 351-369.

Histoire. — La mort du marquis de Mora à Bordeaux (**P. Courteault**), p. 110-120.

Historiographie. — Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* (**G. Cirot**), p. 145-173, 241-254, 337-350. — Quelques sources d'Oliveira Martins (**G. Le Gentil**), p. 255-282.

Bibliographie — Angel de Saavedra, duc de Rivas. Essai de bibliographie critique (**G. Boussagol**). p. 5-98. — Bibliographie des travaux de M. Alfred Morel-Fatio (**Ch. Hirschauer**), p. 99-109.

Nécrologie. — Henri Mérimée (**G. Boussagol**), p. 121-125.

II. Variétés, Notes, Chroniques.

Histoire littéraire. — Sur le manuscrit portugais « Port. 4 » de la Bibliothèque Nationale de Paris (**G. Cirot**), p. 199-210; — Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique (**Erasmo Buceta**), p. 407-412. — Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente (**A. Renaudet**), p. 293-298. — Johannes Fastenrath et l'Espagne (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 211-213 — Note sur Gabriel Miró (**J. Sarrailh**), p. 307-310.

Histoire. — Une lettre de M. F. G. Eichoff à Villemain (**R. Avezou**), p. 298-299. — Un catéchisme de l'Espagnol au Maroc (**R. Ricard**), p. 300-306.

Universités et enseignement. — Programmes de la licence d'espagnol en 1927-1928 (Bordeaux et Poitiers), p. 311. — Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1928, p. 420. — Une « velada » en l'honneur de Henri Mérimée (p. 413-420).

Chronique. — Rahola, Hardy, Monéva y Pujol, González Palencia, W. Mulertt, L. de Azevedo, Chaves, Cazenave, Gillet, Dom Chevallier, *Hesperis*, Brutails, *Errata*, p. 441-144. — B. Schädel, L.-P. Thomas, A. Schneeberger, P. Cuevas, *R. Acad. esp.*, *Gaceta literaria*, Folch y Torres, Boussagol, H. Courteault, Ballesteros, Dom Chevallier, H. Sée, F. Pujol, J. Fuente, J. Cazenave, M. Núñez de Arenas, R. R. Spaulding, J.-E. Gillet, M. A. Larson, A. Farinelli, C. de Bethencourt, R. Ricard, A. Alonso, *Hispania*, Viñas, *Boletín del Instituto de Filología*, p. 235-240. — Cejador, Eus. Diaz, Rubió y Lluch, *Estudis Universitaris Catalans*, C. Giardini, Puig y Cadalfach, G. de Reparaz, C. de Passos, A. Pérez Lugin, A. H. Krapp, Gertrud Richert, Courtney Tarr, A. Marvaud, D. de Bruyne, López, H. Mérimée, p. 332-336. — Ad. Bonilla, Hämel, Pfandl, Milton A. Buchanan, p. 428.

III. Bibliographie.

Dom Gregori Mª Sunyol, *Introducció á la Paleografia musical Gregoriana* (**G. C.**), p. 126; — D. Luciano Serrano, *Cartulario de San Pedro de Arlanza* (**G. C.**), p. 126; — Aubrey F. G. Bell, *Luis de León* (**G. C.**), p. 128; — Américo Castro, *El Pensamiento de Cervantes* (**G. C.**), p. 129; — C. E. Anibal. *Mira de Mescua* (**G. C.**), p. 136; — N. Alonso Cortés, *Zorrilla, Poesías* (**G. C.**), p. 138.

P. Miguélez, *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial* (**G. C.**), p. 214; — J. Montesinos, *Lope de Vega, El Marqués de las Navas* (**G. C.**), p. 218; — E. Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from* 1640 to 1668 (**G. Le Gentil**), p. 221; — E. Bucher Williams, *The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (**G. C.**), p. 224; — Eleuterio F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado y anotado* (**G. C.**), p. 225; — C. Barja, *En torno al lirismo gallego del siglo XIX* (**G. C.**), p. 227; — A. Ferrão, *Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cándido como pensador* (**G. Le G.**), p. 228; — G. Tyler Northup, *An introduction to Spanish Literature* (**G. C.**), p. 232.

Louis Halphen, *Peuples et civilisations : les Barbares* (**Michel Feghali**), p. 313; — Amado Alonso, *La subagrupación rómanica del Catalán* (**Ed. Bourciez**), p. 315; — Reynaldo dos Santos. *A Torre de Belem* (**G. Le Gentil**), p. 317; — Nebrija, *Gramatica de la lengua Castellana..., edited* by J. Gonzalez Llubera (**G. C.**), p. 318; — Xavier de Cardaillac. *Don Quichotte de la Manche par* Miguel de Cervantes Saavedra (**Ed. Bourciez**), p. 320; — L'-Cl H. de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (**R. Ricard**), p. 321; — Baltazar Gracián, *Oracolo manuale, traduzione e commento di* E. Mele (**V. Bouillier**), p. 324; — Gabriel Boussagol, *Angel de Saavedra, duc de Rivas* (**G. Le Gentil**), p. 326.

R. dos Santos, *As tapeçarias da tomada de Arzila* (**G. Le Gentil**), p. 422; — Bernal Díaz, *Descubrimiento y conquista de Méjico* (**R. Ricard**), p. 423; — Gil Vicente *Auto da Alma, prefácio notas e glossário* por Aug. C. Pires de Lima (**G. Le Gentil**), p. 425; — *Lope de Vega's* « *El castigo del Discreto* », by William Fichter (**G. C.**), p. 426; — Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna* (**E. Lambert**), p. 427.

IV. Gravures.

Ms portugais de la Chronique générale (Bibl. Nat. Paris « Port. 4 », p. 201, 203 204. — Ms Esc. 4. II, 13 (Chronique de Juan de la Peña, dernière page), p. 215.

1er octobre 1927.

LA RÉDACTION . P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire*,
G. RADET, *directeur-gérant*.

7.459. — Bordeaux. — Impr. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11. — 1927.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

PRÉFECTURE
DE LA GIRONDE
DÉPÔT LÉGAL
N° 624

TOME XXIX

N° 2

Avril-Juin 1927

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier:** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VIe

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VIe

BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXIX, 1927, N° 2

SOMMAIRE

Georges Cirot, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* 145

R. Avezou, Rapport à M. le Directeur des Hautes-Études hispaniques 174

Variétés : Sur le manuscrit portugais de la Chronique générale « Port. 4 » de la Bibliothèque Nationale de Paris (**G. Cirot**), p. 199; — Johannes Fastenrath et l'Espagne (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 211.

Bibliographie : P. Miguélez, *Catálogo de los Códices Españoles de la Biblioteca del Escorial* (**G. C.**), p. 214; — J. F. Montesinos, *Lope de Vega, El Marqués de las Navas* (**G. C.**), p. 218; — E. Prestage, *The diplomatic relations of Portugal with France, England and Holland from* 1640 to 1668 (**G. Le Gentil**). p. 221; — E. Bucher Williams, *The life and dramatic works of Gertrudis Gómez de Avellaneda* (**G. C.**), p. 224; — Eleuterio F. Tiscornio, « *Martín Fierro* » *comentado y anotado* (**G. C.**), p. 225; — C. Barja, *En torno al lirismo gallego del siglo XIX* (**G. C.**), p. 227; — A. Ferrão, *Teoria da historia; Estudos pombalinos; Antonio Cándido como pensador* (**G. Le G.**), p. 228; — G. Tyler Northup, *An introduction to Spanish Literature* (**G. C.**), p. 232.

Chronique : B. Schädel, L.-P. Thomas, A. Schneeberger, P. Cuevas, *R. Acad. Esp.*, *Gaceta literaria*, Folch y Torres, Boussagol, H. Courteault, Ballesteros, Dom Chevallier, H. Sée, F. Pujol, J. Fuente, J. Cazenave, M. Núñez de Arenas, R. R. Spaulding, J.-E. Gillet, M. A. Larson, A. Farinelli, C. de Bethencourt, R. Ricard, A. Alonso, *Hispania*, Viñas.

GRAVURES

Ms. portugais de la Chronique générale (Bibl. Nat. Paris « Port. 4 »), p. 201, 203, 204. — Ms. Esc. 4. II. 13 (Chronique de San Juan de la Peña, dernière page), p. 215.

COMITÉ FONDATEUR

† **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. PARIS, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. CIROT, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.

G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLIX^e ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX

N° 3

Juillet-Septembre 1927

PRÉFECTURE
DE LA GIRONDE
DÉPÔT LÉGAL
N° 1088

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI^e

BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXIX, 1927, N° 3

SOMMAIRE

Georges Cirot, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* 241

Georges Le Gentil, Quelques sources d'Oliveira Martins 255

R. Avezou, Rapport à M. le Directeur des Hautes-Études hispaniques *(suite)* 283

Variétés : Erasme et Juan de Valdés, d'après une publication récente (**A. Renaudet**), p. 293; — Une lettre de M. F. G. Eichhoff à Villemain (**R. Avezou**), p. 298; — Un catéchisme de l'Espagnol au Maroc (**Robert Ricard**), p. 300; — Note sur Gabriel Miró (**Jean Sarrailh**), p. 307.

Universités et enseignement : Programmes de la licence d'espagnol en 1927-1928 (Bordeaux et Poitiers), p. 311.

Bibliographie : Louis Halphen, *Peuples et civilisations : les Barbares* (**Michel Feghali**), p. 313; — Amado Alonso, *La subagrupación romdnica del Catalán* (**Ed. Bourciez**), p. 315; — Reynaldo dos Santos, *A torre de Belem* (**G. Le Gentil**), p. 317; — Nebrija, *Gramatica de la Lengua Castellana...*, *edited* by J. González-Llubera (**G. C.**), p. 318; — Xavier de Cardaillac, *Don Quichotte de la Manche por* Miguel de Cervantes Saavedra (**Ed. Bourciez**), p. 320. — L[t] C[l] H de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc* (**R. Ricard**), p. 321; — Baltázar Gracián, *Oracolo manuale, traduzione e commento di* E. Mele (**V. Bouillier**), p. 324; — Gabriel Boussagol, *Angel de Saavedra, duc de Rivas* (**G. Le Gentil**), p. 326.

Chronique : Cejador, Eus. Diaz, Rubió y Lluch, *Estudis Universitaris Catalans*, C Giardini, Puig y Cadalfach, G. de Reparaz, C. de Passos, A. Pérez Lugín, A. H. Krapp, Gertrud Richert, Courtney Tarr, A. Marvaud, D. de Bruyne, L. López, H. Mérimée.

COMITÉ FONDATEUR

† **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. PARIS, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. CIROT, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.

G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XLIX[e] ANNÉE

PRÉFECTURE
DE LA GIRONDE
DÉPÔT LÉGAL
N° 1546

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

sous les auspices des Universités de Bordeaux et de Toulouse

TOME XXIX

N° 4

Octobre Décembre 1927

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS. 9, RUE DE GRASSI

Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : G. MOLINA, 1, TRAVESÍA DEL ARENAL

Paris :

E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI[e]

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE, VI[e]

BULLETIN HISPANIQUE

(Universités de Bordeaux et de Toulouse)

Tome XXIX, 1927, N° 4

SOMMAIRE

Georges Cirot, Anecdotes ou légendes sur l'époque d'Alphonse VIII *(suite)* 337

R. Avezou, Rapport à M. le Directeur des Hautes-Études hispaniques *(fin)* 351

M. Legendre, La légende des Baluecas et des Jurdes. 370

Variétés : Dos papeletas referentes a las « Coplas » de Jorge Manrique (**Erasmo Buceta**), p. 407.

Universités et enseignement : Une « velada » en l'honneur d'Henri Mérimée, p. 413; — Programmes pour les concours d'agrégation et de certificat d'espagnol en 1928, p. 420.

Bibliographie : R. dos Santos, *As tapeçarias da tomada de Arzila* (**G. Le Gentil**), p. 422; — Bernal Díaz, *Descubrimiento y conquista de Méjico* (**R. Ricard**), p. 423; — Gil Vicente, *Auto da Alma, prefácio, notas e glossário* por Aug. C. Pires de Lima (**G. Le Gentil**), p. 425; — *Lope de Vega's « El Castigo del Discreto »* by William Fichter (**G. Cirot**), p. 426; — Feliu Elias, *L'Escultura catalana moderna* (**E. Lambert**), p. 427.

Chronique : Ad. Bonilla, Hämel, Pfandl, Milton A. Buchanan, p. 428.

Table des matières, p. 429.

COMITÉ FONDATEUR

† **E. MÉRIMÉE**, professeur honoraire de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.

† **A. MOREL-FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.

P. PARIS, membre de l'Institut, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.

G. CIROT, professeur d'études hispaniques à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres, *secrétaire de la Rédaction*.

G. RADET, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, *directeur-gérant*.

Este Boletin sale **trimestralmente** *(a principios de enero, abril, julio y noviembre).* — **Centros de suscripción.** BORDEAUX : *Feret, rue de Grassi. 9;* TOULOUSE : *Éd. Privat, rue des Arts, 14 ;* PARIS : *A. Fontemoing, rue Le Goff, 4;* MADRID : *G. Molina, Travesia del Arenal, 1.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII^e^ siècle. Recueil commencé par Henry Lonchay† et continué par Joseph Cuvelier avec la collaboration de Joseph Lefèvre. Tome II, Précis de la Correspondance de Philippe IV avec l'infante Isabelle (1621-1623). Bruxelles, Kriessling, 1927, XIV-796 pages in-4°.

Historia de Arzila durante o domínio português (1471-1550 e 1577-1589) par David Lopes, sócio efectivo da Academia. Academia das Sciências de Lisboa, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1925; XXXIX-491 pages in-8°.

Die Idee der Liebe; Leone Ebreo, von Heinz Pflaum (Heidelberger Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte herausgegeben von Ernst Hoffmann und Heinrich Rickert). Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). Tübingen, 1926; 158 pages in-8°.

Elisabeth Ahlenstiel-Engel, Arte árabe. Traducción y notas de José Camón. Editorial Labor, Barcelona-Buenos-Aires, 1927.

Bibliotheca Romanica. La Vida de la Madre Teresa de Jesus (III), fasc. 310-311, Strasbourg, J. H. Ed. Heitz.

W. Meyer-Lübke, Introducción à la Lingüística románica. Versión do la tercera edición alemana con notas y adiciones por Américo Castro. Madrid, 1927; 463 pages in-8 (Centro de Estudios históricos); 9 ptas.

Miguel Artigas, Menéndez y Pelayo, Santander, 1927; Editorial Voluntad, Gaztambide, 3, Madrid. 5 ptas.

Fidelino de Figueiredo, Historia de la Literatura portuguesa. Traducción del Sr Marqués de Lozoya. Editorial Labor, calle de Provenza, 86, Barcelona.

El antiguo derecho de obligaciones español según sus rasgos fundamentales, por Ernesto Mayer, Universidad de Barcelona, Facultad de Derecho. Barcelona, Bosch, Ronda Universidad, 5; 309 pages in-8°. — Sobre las leyes y los fueros de España, por el Dr. Francesco de Espinosa. Extracto de la más antigua historia del derecho español. Ibid., 1927; 70 pages in-8°.

Johannis Pujol (1573?-1626) In alma Cathedrali Barcinonensi cantus magistri Opera omnia nunc primum in lucem edita cura et studio Hyginii Anglés, Pbri. Volumen I. In festo Beati Georgii. Publicaciones del Departamento de Música de la Biblioteca de Cataluña, III. Barcelona, Biblioteca de Catalunya, 1926. LXXX-XCIV-203 pages in-8°. 20 ptas.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. **60** » | Étranger. . . . . F. **60** »
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants, archivistes ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III^e^ section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de **30** à **50** francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume; varie entre **50** et **75** francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage a part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.

7.459 — Bordeaux. — Impr GOUNOUILHOU, 11, rue Guiraude. — 1927.

Este Boletín sale **trimestralmente** *(a principios de enero, abril, julio y noviembre).* — **Centros de suscripción.** BORDEAUX : *Ferel, rue de Grassi, 9 ;* TOULOUSE : *Éd. Privat, rue des Arts, 14 ;* PARIS : *A. Fontemoing, rue Le Goff, 4 ;* MADRID : *G. Molina, Travesía del Arenal, 1.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

The Arthurian Legend in the literatures of the Spanish peninsula, by William J. Entwistle. London & Toronto, J. M. Dent, New-York; E. P. Putton, 1925. 291 pages in-8°; 7/6.

El antiguo derecho de obligaciones español según sus rasgos fundamentales, por Ernesto Mayer, Universidad de Barcelona, Facultad de Derecho. Barcelona, Bosch, Ronda Universidad, 5; 309 pages in-8°. — Sobre las leyes y los fueros de España, por el Dr. Francesco de Espinosa. Extracto de la más antigua historia del derecho español. Ibid., 1927; 70 pages in-8°.

Johannis Pujol (1573?-1626) In alma Cathedrali Barcinonensi cantus magistri Opera omnia nunc primum in lucem edita cura et studio Hygini Anglés, Pbri. Volumen I. In festo Beati Georgii. Publicaciones del Departamento de Música de la Biblioteca de Cataluña, III. Barcelona, Biblioteca de Catalunya, 1926. LXXX-XCIV-203 pages in-8°. 20 ptas.

Baltasar Gracián, Oracolo Manuale e Arte della Prudenza. Traduzione et Commento di Eugenio Mele (Biblioteca di cultura moderna). Bari, Gius. Laterza & Figli, 1927. 243 p. in-8°. Lire 16,00.

Quevedo, El Buscón, I. Nuevo texto, editado y comentado por Américo Castro (Clásicos Castellanos, t. 5). Madrid, Ediciones de « La Lectura », 1927. VIII-293 pages in-8°. 5 ptas.

Les Mystiques des Pays-Bas et la Littérature espagnole du seizième siècle, par Pierre Groult, docteur en Philosophie et Lettres (Université de Louvain). (Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de Philologie, 2e série, 9e fascicule). Louvain, Librairie universitaire, Uytspruyst, éditeur, 10-12, rue de la Monnaie, 1927; XII-288 pages in-8°. 35 francs.

Mosén Diego de Valera, Crónica de los Reyes Católicos, Edición y estudio por Juan de M. Carriazo. Revista de Filología Española, Anejo VIII. Centro de Estudios históricos, Almagro, 26, Madrid.

Lesebuch der älteren spanischen Literatur von den Anfängen bis 1800, von Werner Mulertt (Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen herausgegeben von Karl Voretzsch, X). Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale), 1927, 12 m.

Cervantes, Drei Zwischenspiele herausgegeben von Ludwig Pfandl (Sammlung romanischer Uebungstexte, XI Band). Max Niemeyer Verlag, Halle, Saale, 1926.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. 60 »	Étranger. . . . . F. 60 »
(Frais de port compris.)	(Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants, archivistes ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III^e^ section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'**année** courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume; varie entre **50 et 75** francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.

7.434 — Bordeaux. — Impr. GOUNOUILHOU, 11, rue Guiraude. — 1927.

Este Boletín sale **trimestralmente** *(a principios de enero, abril, julio y noviembre).* — **Centros de suscripción**. BORDEAUX : *Ferel, rue de Grassi, 9;* TOULOUSE : *Éd. Privat, rue des Arts, 14 ;* PARIS : *A. Fontemoing, rue Le Goff, 4;* MADRID : *G. Molina, Travesía del Arenal, 1.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR. MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e^ siècle par Luis Halphen (Peuples et Civilisations, Histoire générale, V), Paris Alcan, 1926.

William L. Fichter, Lope de Vega's. El Castigo del Discreto. Instituto de las Españas de los Estados Unidos, New York City, 1925.

Don Juan Manuel, Le Comte Lucanor, traduit du castillan par le comte Léon Ostrorog, 1926. Champion, quai Malaquais, 5, Paris, VI, 30 francs.

Das ausländische Sprachgut Im Spanischen des Rio de la Plata, von Rudolf Grossmann, 1926. Seminar für romanische Sprachen und Kultur, Rothenbaum-chaussee, 5, Hamburg.

Heath's Modern Language Series. Tres sainetes en verso por Narciso Serra, Javier de Burgos, Ricardo de la Vega, edited with notes, exercises, and vocabulary, by S. Griswold Morley and W. J. Entwistle. D. C. Heath and Company, Boston. (1926)

Nebrija, Gramatica de la Lengua castellana (Salamanca, 1492). Muestra de la istoria de las Antiguedades de España; Reglas de orthographia en la lengua castellana. Edited with an introduction and notes by Ig. González-Llubera, Dr. en L; professor of Spanish in the Queen's University of Belfast. Humphrey Milford, Oxford University Press (Amen House, Warwick Square, London, E. C. 4), 1926, 18 francs.

Juan de Valdés, Diálogo de Doctrina Cristiana. Reproduction en fac-similé de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (édition d'Alcalá de Henares, 1529) avec une introduction et des notes par Marcel Bataillon, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1925.

Antología de la Literatura española por Juan Hurtado y J. de la Serna catedrático de literatura española de la Universidad da Madrid y Ángel González Palencia, auxiliar de la Facultad de Letras de la Universidad de Madrid. Madrid, 1926, 10 ptas.

Antonio de Silva, Historia de la literatura Española, Huelves y C^a^, Hilarión Eslava, 5, Madrid, 1926.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. 60 » | Étranger. . . . . F. 60 »
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants, archivistes ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III^e^ section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume; varie entre 50 et 75 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage a part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.

7.307. — Bordeaux — Impr. Gounouilhou, 11, rue Guiraude. — 1927.

Este Boletín sale **trimestralmente** *(a principios de enero, abril, julio y noviembre).* — **Centros de suscripcion.** BORDEAUX : *Feret, rue de Grassi, 9 ;* TOULOUSE : *Éd. Privat, rue des Arts, 14 ;* PARIS : *A. Fontemoing, rue Le Goff, 4 ;* MADRID : *G. Molina, Travesia del Arenal, 1.*

LOS SUSCRIPTORES DE ESPAÑA PUEDEN HACER EL PAGO POR MEDIO DE LIBRANZA DEL GIRO MUTUO A NOMBRE DEL SR MOLINA, TRAVESÍA DEL ARENAL, 1, MADRID.

Studies of the Spanish Mystics, by E. Allison Peers, vol. I. London, The Scheldon Press, 1927, XVII-471 pages ; 18 francs.

Las fuentes narrativas de la Historia de España durante la Edad Moderna (1474-1808) por Rafael Ballester. Fasc. I ; Los Reyes Católicos, Carlos I, Felipe II, Valladolid, 1827. 264 pages, plus IX d'index provisoire, 7 ptas.

Amós de Escalante, Aye, maris Stella ; Costas y Montañas ; Del Ebro al Tiber ; En la playa (acuarelas) ; Del Manzanares al Darro. 5 vol. ; 6 ptas chaque volume. Gil Blas, Renacimiento, Madrid.

Cancionero de Madrid. MCMXXVII. Copilado por Pilar Diez Carbonell, natural de Madrid, vecina de Oviedo.

J. F. Montesinos, Die Moderne Spanische Dichtung. Leipzig, Teubner, 1927. 7-M. 60.

La Tragedia por los celos, comèdia famosa de Don Guillén de Castro y Bellvis edited after a 17th century suelta, with an introduction, variants, and notes by Hymen Alpern, Ph. D. ; Paris, Hon. Champion, 5, quai Malaquais (VI^e), 1926.

Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle, par Luis Halphen (Peuples et Civilisations, Histoire générale, V), Paris, Alcan, 1926.

Heath's Modern Language Series. Tres sainetes en versos por Narciso Serra, Javier de Burgos, Ricardo de la Vega, edited with notes, exercises, and vocabulary, by S. Griswold Morley and W. J. Entwistle. D. C. Heath and Company, Boston (1926).

Juan de Valdés, Diálogo de Doctrina Cristiana. Reproduction en fac-similé de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (édition d'Alcalá de Henares, 1529) avec une introduction et des notes par Marcel Bataillon, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1925.

Antología de la Literatura española por Juan Hurtado y J. de la Serna catedrático de literatura española de la Universidad da Madrid y Ángel González Palencia, auxiliar de la Facultad de Letras de la Universidad de Madrid. Madrid, 1926, 10 ptas.

Antonio de Silva, Historia de la literatura Española, Huelves y C^a, Hilarión Eslava, 5, Madrid, 1926.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES. — II. BULLETIN HISPANIQUE

Prix de l'abonnement à chaque périodique :

France. . . . . F. **60** » | Étranger. . . . . F. **60** »
(Frais de port compris.) (Frais de port en sus.)

Pour la France et les pays français, une réduction de moitié est accordée aux Bibliothèques municipales ou universitaires, Musées ou Collections publiques, Sociétés historiques ou archéologiques, aux savants, archivistes ou membres de l'Enseignement.

Depuis 1919, le *Bulletin italien*, qui formait la III^e^ section du recueil, a cessé de lui être incorporé.

Les années I à XVIII (1900 à 1918) sont en vente à des prix variant de 30 à 50 francs le volume.

Les prix ci-dessus indiqués pour les abonnements ne s'entendent que de l'**année** courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume; varie entre **50** et **75** francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 9, Bordeaux.

Ceux qui seraient disposés à céder ce qu'ils possèdent de la *Revue des Études anciennes* ou du *Bulletin hispanique* (collections complètes, années ou fascicules séparés) sont priés d'en aviser les éditeurs, qui leur adresseront une offre de rachat.

7.341. — Bordeaux. — Impr. GOUNOUILHOU, 11, rue Guiraude. — 1927.